Bernard Scheil

La campagne de Belgique d'Aragon en mai 40

« [Aragon a] *une intelligence de l'armée et de la guerre* (…) *qui permet, avec un brin d'indulgence, de le classer parmi nos grands écrivains militaires. »* [1]

« qui entre dans l'Hesbain [la Hesbaye]
S'y battra l'endemain » [2]

Sommaire

1. Introduction…….. 2
2. La mobilisation d'Aragon……... 3
3. L'unité d'Aragon : le 39e G.S.D. de la 3e D.L.M. ……... 4
4. La mission de la 3e D.L.M. dans le plan allié ……..... 8
5. L'alerte du 10 avril ……. 11
6. Le vendredi 10 mai 1940 dans *Les Communistes* (I) : La joyeuse entrée en Belgique …… 13
7. Le vendredi 10 mai 1940 dans *Les Communistes* (II) : La traversée du Brabant wallon ……. 17
8. Le vendredi 10 mai 1940 dans *Les Communistes* (III) : Le détachement égaré ……. 23
9. Le déploiement de la 3e D.L.M. ……..... 29
10. L'entrée en Belgique dans *Le Crève-cœur* ……..... 29
11. Le samedi 11 mai 1940 dans *Les Communistes* ……. 31
12. La rencontre d'Aragon avec les Guides ……..... 36
13. Le dimanche 12 mai 1940 dans *Les Communistes* (I) …… 37
14. L'itinéraire d'Aragon et du docteur Daumis le 12 mai …… 42
15. Le dimanche 12 mai 1940 dans *Les Communistes* (II) …… 46
16. Le dimanche 12 mai : Aragon à Crehen ……..... 49
17. La bataille de Hannut (I) : Le dimanche 12 mai ……..... 51
18. La bataille de Hannut (II) : Le lundi 13 mai ……..... 54
19. Le lundi 13 mai 1940 dans *Les Communistes* ……..... 58
20. Le centre d'évacuation de Fleurus ……..... 70
21. Le mardi 14 mai 1940 dans *Les Communistes* ……..... 71
22. Suite et fin de la guerre pour Aragon et la 3e D.L.M. …….. 73
23. Annexe (I) : Aragon et la médecine militaire ……..... 75
24. Annexe (II) : Le retour documentaire en Belgique …….. 75
25. Sources :
    25.1. Livres ……..... 76
    25.2. Sites ……..... 77
    25.3. Autres sources ……..... 77

[1] Général Claude Le Borgne : *Les Communistes, vue cavalière*, in *Faites entrer l'infini* n°30 (décembre 2000) p. 8.

[2] Proverbe de Hesbaye.

25.4. Crédit illustrations ……..... 77

1. Introduction

Aragon n'a jamais raconté sa deuxième guerre. Il s'en est servi comme matériau romanesque et certaines de ses expériences se retrouvent dans ses poèmes, mais il n'a jamais produit le récit de sa guerre[3], et ses biographes ne fournissent que peu de renseignements à ce sujet.
Nos recherches sur la campagne de mai 40 qu'a fait Louis Aragon en Belgique rendent cependant évident que les récits des tribulations du Groupe Sanitaire Divisionnaire 39, dans *Les Communistes,* cinquième livre du cycle romanesque *Le Monde réel*, ont un caractère largement autobiographique.

Aragon s'en est un peu expliqué : *« Mes personnages ne sont pas des personnages photographiés, vous le dites justement. Si ce sont effectivement des situations, ce sont pourtant des situations incarnées. Il s'agit de faire entrer ces situations dans un personnage. Ici se pose précisément la question de ce qui est de mon expérience propre. S'ils lisent l'ensemble de mes romans, il est évident que les gens qui connaissent un peu ma biographie y reconnaîtront des décors, par exemple, qui sont indiscutablement ceux de ma jeunesse ou de mon enfance. Ainsi, vous trouvez dans* Les Voyageurs de l'Impériale *une pension de famille qui ressemble trait pour trait, il faut le dire, à la pension que mes parents tenaient quand j'étais enfant, de 1899 à 1904, avenue Carnot. Cette pension, dans* Les Voyageurs de l'Impériale*, est le cadre de l'enfance d'un tout autre enfant. Cet enfant, qui sera le jeune sculpteur qu'on va retrouver dans* Les Communistes *en 1939, ce n'est pas moi. Mais la pension dans laquelle il vit est celle dans laquelle j'ai vécu au même âge. De même si vous prenez, par exemple, un livre comme* Les Beaux Quartiers. *Vous y trouverez un personnage, Armand Barbentane, qui est aussi par la suite dans* Les Communistes. *Mais, si ce personnage a des traits de moi, quand vous le retrouverez dans ce dernier roman, vous le verrez faire une guerre qui n'est pas ma guerre. Et mes compagnons, à l'armée, le petit groupe militaire que nous étions, reconnaît pourtant, de bout en bout, le chemin que nous avons fait. Mais ce chemin est parcouru par un autre personnage, le héros des* Communistes*, qui est un jeune homme que je n'ai pas connu, qui a vingt ans en 1939. Ça n'est pas moi. Et c'est ce jeune homme qui suit le chemin de* mon *régiment, tandis que le personnage qui a des traits de moi, non pas pour ce qu'il est dans* Les Beaux Quartiers*, car dans* Les Beaux Quartiers *sa biographie n'a rien à faire avec la mienne, mais pour ce qu'il est devenu entre* Les Beaux Quartiers *et* Les Communistes*, c'est celui-là qui suit un itinéraire que je n'ai jamais suivi et que je ne pouvais pas suivre, lui dont la biographie, à partir du moment où il apparaît dans le roman, dévie totalement de la mienne. »*[4]

Le personnage qui « fait la guerre » d'Aragon, c'est Jean de Moncey. Les pages des *Communistes* consacrées à l'unité d'Aragon (le Groupe Sanitaire Divisionnaire 39) seront donc notre fil conducteur. Mais visiblement, Jean de Moncey n'est que le personnage auquel Aragon a attribué le plus d'éléments vécus[5]. Des épisodes autobiographiques ont été attribués à plusieurs autres personnages (nous pensons au Lieutenant Blaze, à Raoul Blanchard et au Pharmacien-Auxiliaire Parturier) [6]. Il n'y a pas un personnage déterminé qui incarne l'auteur : ils ont tous une fonction romanesque dans le cadre de ce réalisme socialiste « à la française » qu'expérimentait Aragon.

---

[3] Cette affirmation se fonde sur toutes les publications disponibles. Elle est fait sous réserve d'une vérification des papiers personnels d'Aragon (courrier, notes, etc.).

[4] Aragon, *Entretiens avec Francis Crémieux*, Gallimard, Paris, 1964, Troisième entretien : *Les personnages de mes romans et la réalité*, pp. 49-50.

[5] Aragon disait que *Les Communistes* était le seul des cinq romans du monde réel qui soit aussi *« fortement autobiographique »* (*J'abats mon jeu*, Editeurs Français Réunis, Paris, 1959, p.152).

[6] Aragon évoque quelques unes de ces expériences dans sa postface aux *Communistes* : *La fin du « Monde réel »*.

Les passages retranscrits dans cette recherche sont ceux qui décrivent la campagne du G.S.D. 39 et qui, donc, pourraient contenir des épisodes autobiographiques. Ils sont découpés par journée complète, du 10 au 15 mai, date où le G.S.D. 39 repasse la frontière franco-belge, et parfois suivi de chapitres documentaires. Les crochets et les notes en bas de page contiennent des éclaircissements sur le texte, quand les coupures ont rendu celui-ci obscur. En notes en bas de page également, les résultats de notre travail de comparaison entre les données du roman et celles que nous avons recueillies dans les lectures, par les témoignages, par les visites des endroits mentionnés, etc.

2. La mobilisation d'Aragon

Aragon rejoint, le 2 septembre 1939, le Centre mobilisateur de Coulommiers, où il a été affecté comme adjudant médecin auxiliaire à l'état-major du 220e Régiment Régional de Travailleurs[7]. Ce régiment quittera Coulommiers pour Crouy-sur-Ourcq le 3 octobre. C'est pendant cette période qu'Aragon écrit *Les amants séparés* (décembre 1939) et *La valse des vingt ans* (janvier 1940).
Après l'interdiction du Parti communiste, Aragon se porte volontaire pour une nouvelle affectation. Le 14 janvier, il est provisoirement réaffecté au Centre de mobilisation du Service de santé n°22, à la caserne Mortier, à Paris. Il y restera du 17 janvier au 25 février à Paris, jusqu'à son affectation à la 3e Division Légère Mécanique (3e D.L.M.), pour y commander une section de brancardiers en tant que Médecin auxiliaire. Il écrit le 6 à Jean Paulhan : *« Parce que cette fois, ça y est, j'ai eu ce matin mon affectation. Et ce n'est pas l'infanterie: ces Messieurs ont changé d'avis, avec beaucoup de commentaires aimables, d'ailleurs. On m'envoie dans un groupe sanitaire divisionnaire dans une division motorisée, tanks, autochenilles, automitrailleuses. Et le départ de Paris est fixé au 15 février. D'abord un camp de Champagne, avec probable départ collectif vers la fin du mois. Pas fâché d'avoir de la perspective. »*[8]

[7] C'est à un Régiment Régional de Travailleur que sera affecté le personnage d'Edmond Barbentane dans le roman. Il s'agissait d'un de ces unités où l'Armée française affectait les éléments "suspects", comme les communistes, encadrés d'officiers d'extrême-droite.

[8] Correspondance générale Aragon-Paulhan-Triolet : *Le temps traversé*, Gallimard, les Cahiers de la NRF, Paris, 1994, p.79.

Aragon mobilisé en 1939 (le troisième à partir de la droite)

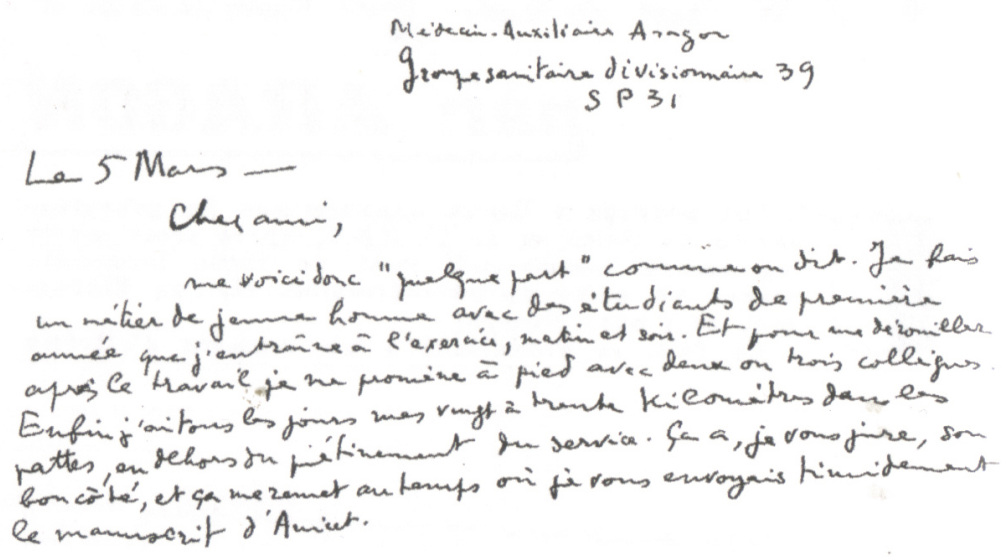
L'affectation devait prendre cours le 15 février, mais ce n'est que le 25 février qu'Aragon arrive au le camp Sissone (en fait, dans un village proche), en Laonnois, où il devient chef d'une section de brancardiers du Groupe Sanitaire Divisionnaire (G.S.D.) 39 appartenant à la 3e D.L.M.
C'est à Sissone que fut inventée la fameuse clef permettant d'ouvrir du dehors des chars blindés atteints, pour porter secours à l'équipage. Selon Claude Roy (qui se base sur les récits d'Aragon) : *« le chef de section Aragon* [fut] *l'inventeur d'un système de déverrouillage des coupoles de chars qui aurait permis de libérer instantanément, de l'extérieur, un équipage blessé, ou dont le char était en train de prendre feu. »*[9]. On retrouve cette version chez Dessanti[10] mais, selon le docteur G. Delater, elle aurait été inventée par les médecins-capitaines des 1er et 2e Cuirassiers[11]. Il en est fait mention dans *Les Communistes* : « il faudra les suivre [les chars], avancer derrière pour ramasser les types tombés, faire sauter le viseur des tanks immobilisés par la pince-monseigneur de Jocaste… Car Jocaste et Prache ont mis au point deux modèles d'ouvre-boîtes et même que le Médecin-Chef les a envoyés à la Division, et l'annonce que les *prototypes*, ils appellent ça comme ça, ont été transmis au Grand Quartier Général »[12].

[9] Daix, Pierre : *Aragon***,** Éditions Flammarion, Paris, 1994, p. 375.

[10] Dessanti, Dominique : *Les clés d'Elsa — Aragon Triolet — Romanvrai,* Éditions Ramsay, Paris, 1983, p. 289.

[11] Docteur Georges Delater : *Avec la 3ème D.L.M. et le corps de cavalerie janvier-juillet 1940*. p.27.

[12] Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Bibliothèque de La Pléiades, volume IV, p. 27.


Médecin-Auxiliaire Aragon
Groupe sanitaire divisionnaire 39
S P 31

Le 5 Mars —

Cher ami,

me voici donc "quelque part" comme on dit. Je fais un métier de jeune homme avec des étudiants de première année que j'entraîne à l'exercice, matin et soir. Et pour me dérouiller après ce travail je me promène à pied avec deux ou trois collègues. Enfin j'ai tous les jours mes vingt à trente kilomètres dans les pattes, en dehors du piétinement du service. Ça a, je vous jure, son bon côté, et ça me ramène au temps où je vous envoyais timidement le manuscrit d'Aurélien.

Lettre du Médecin-Auxiliaire Aragon (39e GSD Secteur Postal 31) à Gaston Gallimard (5 mars 1940)

Fin février, Aragon écrit le poème *Pergame en France*. En mars, il écrit *Santa Espina*. Le Corps de Cavalerie du général Prioux cantonne dans le triangle Cambrai-Valenciennes-Maubeuge, à l'issue de la période d'instruction et de manœuvre, jusqu'au 10 mai.

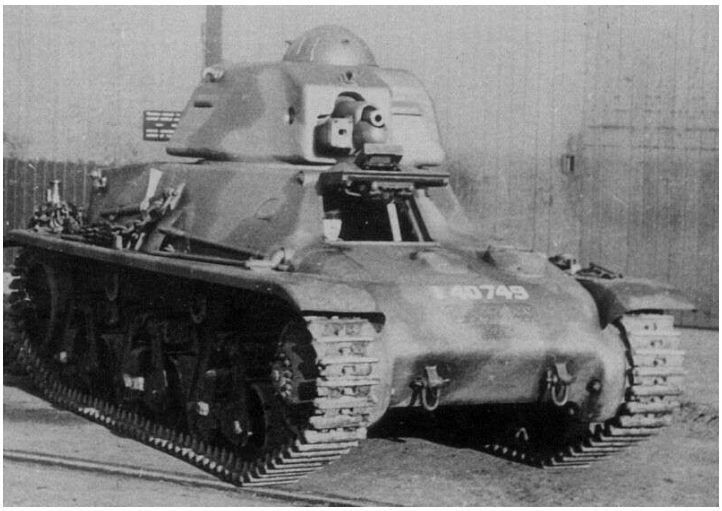
3. L'unité d'Aragon : le 39e G.S.D. de la 3e D.L.M.

Aragon fera toute la campagne de 40 dans le groupe sanitaire la 3e Division Légère Mécanique. Cette division commence sa courte histoire au début de janvier 1940. Elle venait juste d'être créée et intégrait le Corps de Cavalerie à cette période. Elle était aux ordres du Général Langlois, aidé d'un Etat Major constitué du commandant Demange, du Capitaine Demetz, du Capitaine Tilloy et du Médecin Colonel Daumis.

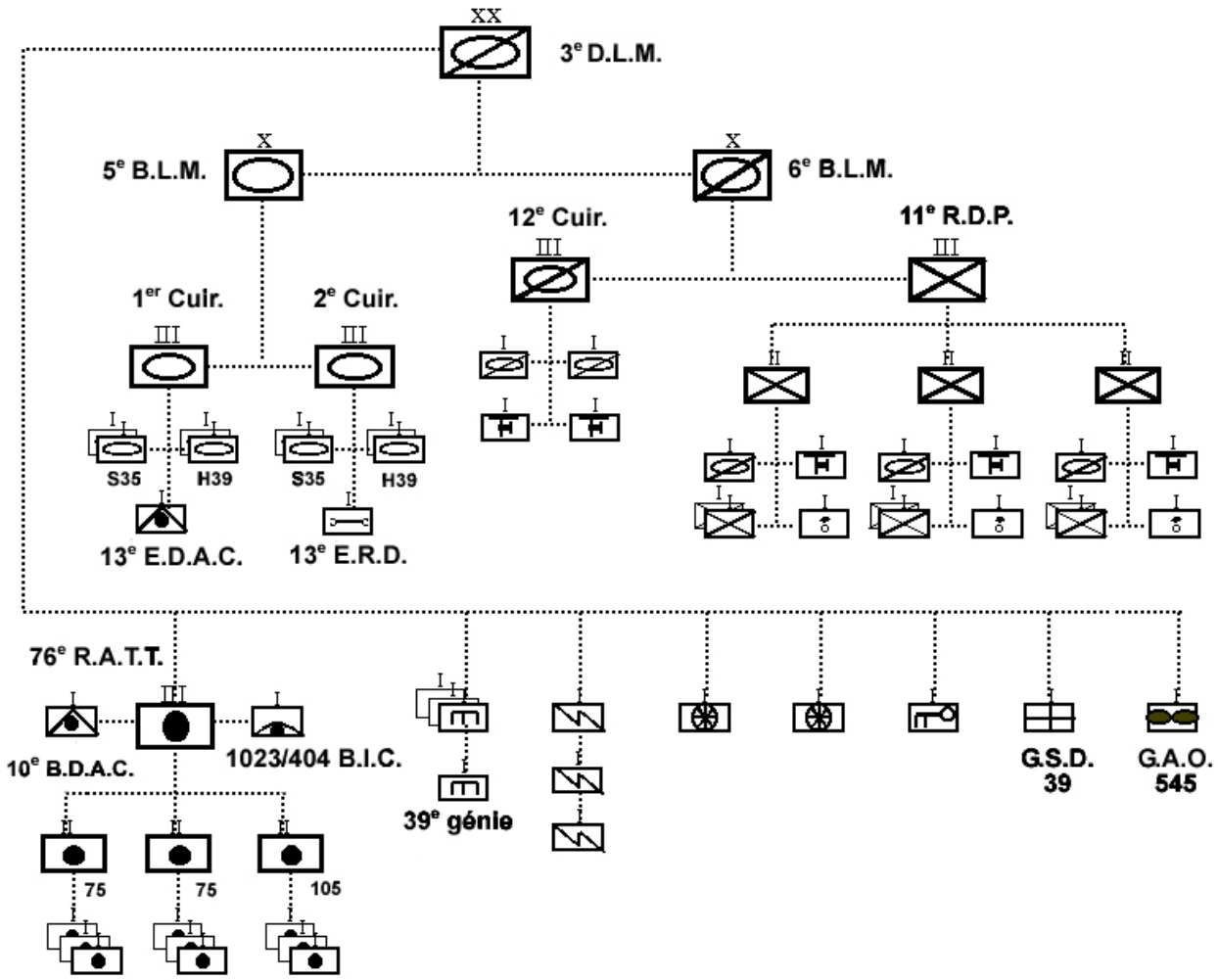
La D.L.M. s'articulait en deux brigades légères mécaniques. L'une, la 5e B.L.M., comportait deux régiments de chars (le 1er Cuirassiers et le 2e Cuirassiers), chacune à deux escadrons de 20 chars Hotchkiss H39 et deux de 20 escadrons de chars Somua S35, l'autre, la 6e B.L.M., un régiment de découverte (le 12e Cuirassiers) à deux escadrons motocyclistes et deux escadrons d'automitrailleuses Panhard et un Régiment de Dragons Portés (le 11ème, à trois bataillons de dragons portés sur des véhicules tous-terrains Laffly). La D.L.M. disposait aussi d'un Régiment d'Artillerie Tractée Tous-terrains (le 76e, à trois groupes de trois batteries de six pièces, auquel était rattaché une Batterie Divisionnaire Antichar, la 10e, et une batterie anti-aérienne, la 1023/404), un Escadron Divisionnaire Anti-Char (le 13e, rattaché au 1er Cuirassiers), un Escadron de Réparation Divisionnaire (le 13e, rattaché au 2e Cuirassiers), un Groupe Aérien d'Observation (le 545e), un groupe d'intendance (le 39e Groupe d'Exploitation Divisionnaire), quatre compagnies du génie (les Compagnies de Sapeurs-Mineurs 39/1, 39/2 et 39/3 et la Compagnie d'Equipages de Ponts 39/16), trois unités de transmissions (la Compagnie Télégraphique 39/81, la Compagnie Radio 39/82, et le Détachement Colombophile 39/83), deux unités du train (la Compagnie Automobile du QG 229/22 et la Compagnie Automobile de Transport 329/22), et finalement du Groupe Sanitaire Divisionnaire 39 — celui auquel Aragon était affecté. Le 1er Cuirassiers (« Colonel-Général ») et 2e Cuirassiers (« Royal Cavalerie ») avaient tout deux été crées en 1635. Le 12e Cuirassiers (« Dauphin Cavalerie ») a été créé en 1668 et le 11e Dragons (« Dragons d'Angoulême ») peu après. Ces quatre régiments se sont illustrés sur le même champ de bataille et

portent donc tous sur leurs quatre étendards, la mention : « Austerlitz », qui devient la devise de la D.L.M. La Division a pour insigne un char sur un soleil et le mot « Austerlitz » qui représente les rayons de ce soleil.

Au moment de la création, le Général Langlois eut deux mois pour mettre la division sur le pied de guerre, puis deux mois pour effectuer l'entraînement de l'unité. Le 11e R.D.P. était déjà constitué et avait déjà été engagé à l'Est lorsqu'il fut affecté à la Division. Son effectif était de 3.000 hommes, il n'attendait plus que le remplacement de ses vieux véhicules et le complément en armement. Les deux régiments de Chars, (1er et 2e Régiment de Cuirassiers), et le régiment de découverte (12e Régiment de Cuirassiers) sont à créer de toutes pièces, les engins ne sont pas encore sortis des ateliers. Le 24 février 1940, tous les officiers de l'Etat Major quittèrent Paris pour rejoindre les éléments en cours de constitution dans les environs du camp de Sissone (à 17 km à l'Est de Laon). Le 1er et 2e Cuirassiers furent logés dans le camp lui-même, alors que les autres unités se positionnèrent dans les villages environnants. L'instruction débuta pour permettre l'amalgame des personnels en provenance de différents horizons. Fin mars et avec un mois d'avance, les ordres de mouvement arrivèrent : la Division devait rejoindre le Corps de Cavalerie dans les environs de St Quentin. Il lui manquait encore 2 batteries antiaériennes (les V/402e RADCA et 1016/405 RADCA).



Le général Langlois, commandant de la 3e D.L.M. (général Gréville dans le roman).
Un Hotchkiss H-39 (Wisner W-40 dans le roman).



Organigramme de la division. En bas à droite, à côté du Groupe aérien d'Observation : le Groupe Sanitaire Divisionnaire

Le G.S.D. 39 était commandé par le capitaine médecin Ollivier (dans le roman : le médecin chef Dasvin de Cessac), est composé de sept médecins (dont Aragon) et chirurgiens, de deux pharmaciens, de deux dentistes, de deux officiers d'administration, de quinze sous officiers, de 150 à 200 hommes de troupes des sections d'infirmerie, d'un lieutenant du train et de quarante conducteurs ambulanciers. A. E. Lévy, un médecin d'Antibes, fut le médecin-chef d'Aragon[13]. Beaucoup d'officiers du G.S.D. 39 étaient des méridionaux rassemblés dans l'Hérault où on les avait d'abord destiné à une unité devant débarquer en Afrique. La dotation d'un G.S.D. d'une division motorisée ou de cavalerie est de trois camions (de trois à cinq tonnes), onze camionnettes aménagées (dont huit « voitures sanitaires » Renault), onze cars.[14]

[13] Dans le roman, le docteur Sorbin, de Nice. Aragon et Levy firent toute la campagne de mai-juin 40 ensemble. Ils dressèrent à deux, dès juillet 40, la liste des volontaires de leur unité pour reprendre le combat dès que possible. Le docteur. Lévy fut en contact avec Aragon pendant l'occupation. Il fit passer *Le Témoin des martyrs* à Londres. Arrêtés en 1943, il ne revint pas de déportation. Sur le docteur Lévy, cf. L'œuvre romanesque en *La Pléiade* volume III p. 1645 (note 2 de la p. 1184). Le docteur Lévy a laissé un cahier sur l'histoire du GSD (où Aragon apparaît sous le nom de Castille) dont la copie dactylographiée, conservée par Aragon, est conservé au fonds Triolet-Aragon (F.T.A.) du CNRS (en dépôt à la BNF).

[14] Le plan de fabrication établi le 1er décembre 1939 prévoyait la construction de 1.375 voitures sanitaires par mois: 500 sanitaires légères (dont 300 Renault AFB et 200 Chenard), et 875 sanitaires lourdes (125 Delahaye 140 et 750 Renault AGC3). Il est renforcé fin décembre par la production mensuelle de plus de 400 sanitaires légères par Citroën, qui permet d'atteindre 6.607 sanitaires (3.299 légères et 3.308 lourdes) le 30 avril 1940. Cf. *Revue Historique des Armées* n°247 (2007).

RF

MINISTERE DE LA

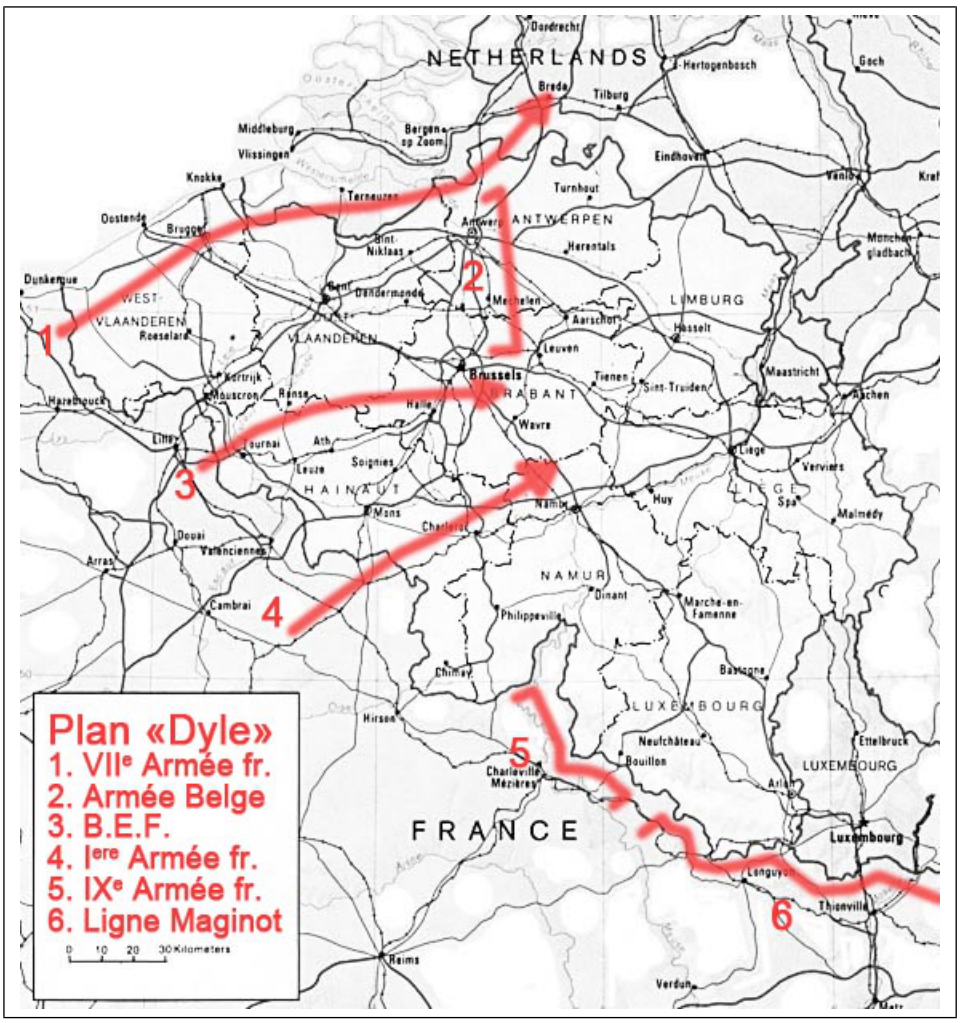
Uniforme d’un officier français (ici, un capitaine) du service de santé en 1940. Dans le cas du personnel des Groupes sanitaires divisionnaires des D.L.M., l’écusson du col est rouge (comme ci-dessus) avec le numéro de la section d’infirmiers militaires du temps de paix, du dépôt de temps de guerre, en bleu clair.

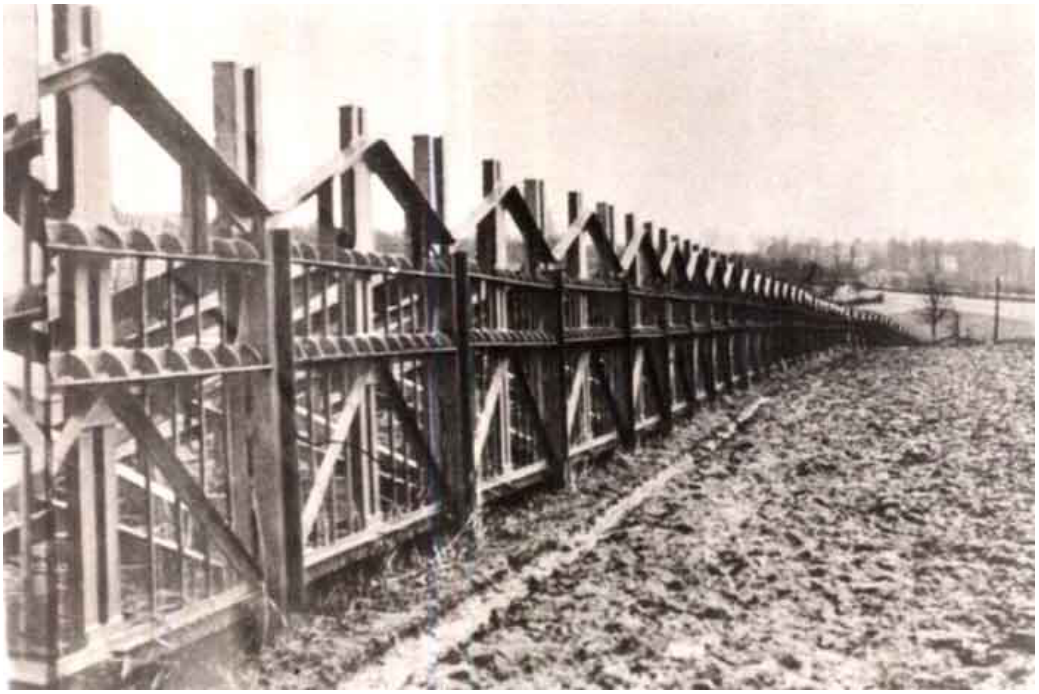
Le G.S.D. 39 composait, avec la Section Sanitaire Auto (dépendant de la 329e Compagnie de train des équipages), et des groupes sanitaires des différents régiments, bataillons et compagnies de la division, le « service sanitaire divisionnaire ». Ce service était commandé à la 3e D.L.M. par le Médecin Lieutenant-Colonel Gérard Daumis (adjoint d'administration : Lieutenant Dombre), qui devient dans le roman le Médecin Colonel Lamirand (adjoint d'administration : Lieutenant Varney).

Une sanitaire légère Renault AFB (sur cette photo : récupérée par l'Armée allemande).
C'est à bord d'un véhicule de ce modèle qu'Aragon fit la campagne de Belgique.

4. La mission de la 3e D.L.M. dans le plan allié

Le plan allié était appelé « manœuvre Dyle » : en cas d'attaque allemande sur la Belgique neutre, le corps de bataille franco-britannique devait s'installer sur une ligne fortifiée (dite « position de résistance ») préparée par les Belges. Cette ligne partait de Koninshoockt, englobait Lierre et Louvain, longeait la Dyle de Louvain à Wavre, puis par Gembloux se soudait vers Rhisnes à la Position Fortifiée de Namur, pour ensuite longer la Meuse jusqu'à la frontière. L'armée belge devait occuper le segment Anvers-Louvain, la Force Expéditionnaire Britannique (B.E.F.) du Général Gort le segment Louvain-Wavre, la 1ère Armée française du Général Blanchard (couverte par le Corps de Cavalerie du Général Prioux) le segment Wavre-Namur centré sur Gembloux, la 9ème Armée française du Général Corap le segment Namur-Doncherry (France) — la position fortifiée de Namur étant défendue par un corps d'armée belge. Le Corps de Cavalerie devait mener une bataille de rencontre avec les Allemands sur la ligne Tirlemont-Hannut-Huy pour laisser le temps aux divisions d'infanterie de la 1ère Armée française de s'installer sur la position de résistance, qui prenait appui derrière la Dyle entre Wavre et Ottignies et derrière le chemin de fer Bruxelles-Namur entre Ottignies et Namur.


Plan «Dyle»
1. VIIe Armée fr.
2. Armée Belge
3. B.E.F.
4. Iere Armée fr.
5. IXe Armée fr.
6. Ligne Maginot
NETHERLANDS
FRANCE
LUXEMBOURG
ANTWERPEN
LIMBURG
BRABANT
NAMUR
HAINAUT
Brussels

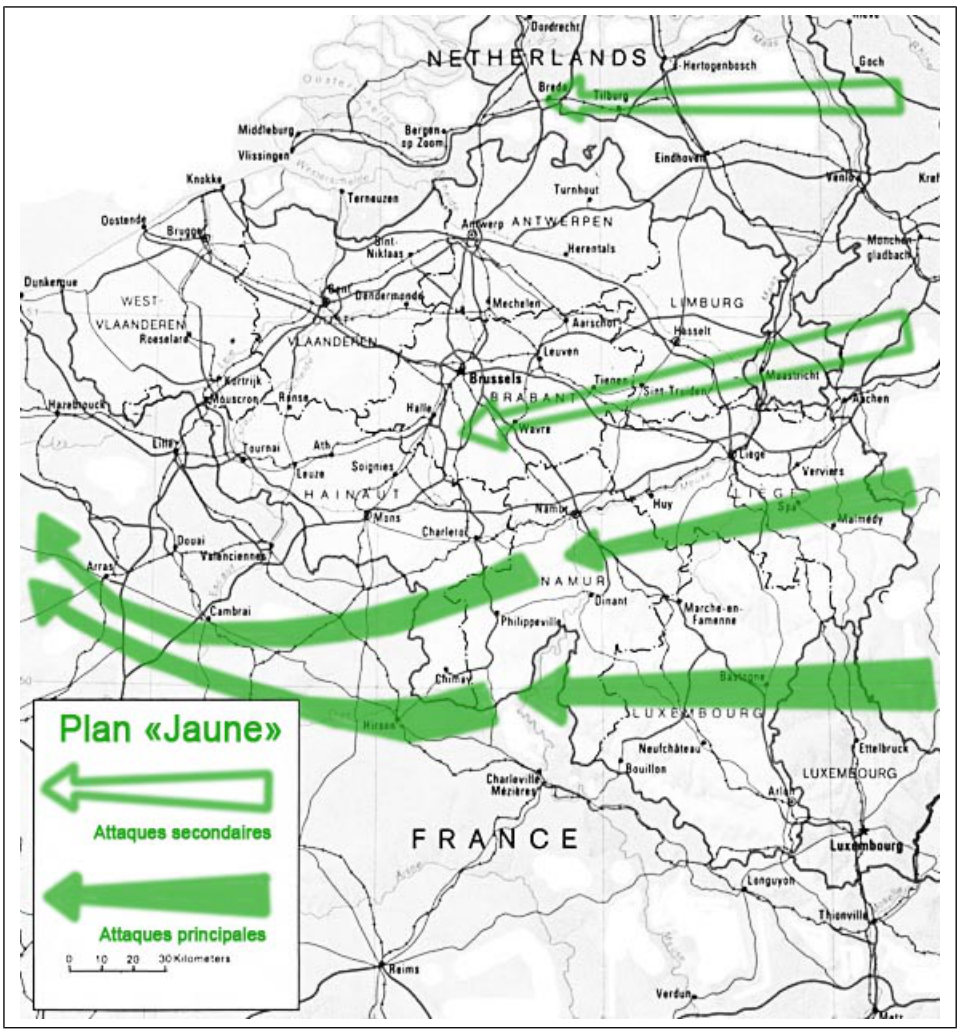


Ligne des obstacles antichars Cointet sur la « Position de résistance » du plan Dyle

Le rôle que devait jouer la 3e D.L.M. dans la « manœuvre Dyle » était de participer, avec tout le corps de Cavalerie, à la bataille de rencontre et de retardement à l'Est de la « Position de résistance ». A sa tête, en mission de découverte, le 12e Cuirassiers ; ce régiment était chargé de prendre au plus tôt contact avec les forces belges en ligne sur le Canal Albert[15] et la Meuse au Nord de Liège et de renseigner sur l'importance et la nature de ces forces. Venaient ensuite, en mission de sûreté éloignée, les trois escadrons motos du 11ème RDP et l'escadron anti-char de la division. La sûreté éloignée devait mettre le mouvement de gros de la D.L.M. à l'abri des actions ennemies. Derrière, le gros de la D.L.M., avec en premier échelon la brigade de chars (1er Cuirassiers au Nord, 2e Cuirassiers au Sud). Le mouvement de la D.L.M. devait s'effectuer en deux temps : D'abord avancer derrière la position Wavre-Namur, ensuite sur la ligne Tirlemont-Hannut. La 3e D.L.M. disposait pour la manœuvre Dyle de deux itinéraires principaux (N°1 et N°2). En outre, trois itinéraires secondaires (N°3, 4 et 5) couraient plus ou moins parallèlement aux premiers et étaient destinés aux chars Hotchkiss. La bataille de rencontre culminera, sur le terrain, dans la « bataille de Hannut », la première bataille de chars de la deuxième guerre mondiale, où nous retrouverons Aragon.

Le plan « Dyle » avait pour premier inconvénient… d'aller au devant des désirs allemands. Le plan « Jaune » de l'Etat-major allemand prévoyait d'attirer le corps de bataille allié en Belgique pour l'encercler par une vaste « coup de faux » à travers les Ardennes. En trois semaines, il ne restait plus du corps de bataille allié que quelques unités étrillées et encerclées dans la poche de Dunkerque.

[15] Le Canal Albert relie le port d'Anvers à la Meuse (au Nord de Liège). Il longe donc la frontière hollandaise et formait le front nord de la première ligne de défense de l'armée belge. Cette ligne plongeait alors vers le sud en longeant la Meuse. En avant de cette ligne de défense, les unités frontières et les bataillons de Chasseurs ardennais avaient une mission de retardement et de destruction.


Plan «Jaune»
Attaques secondaires
Attaques principales
0 10 20 30 Kilometers
NETHERLANDS
FRANCE
ANTWERPEN
LIMBURG
WEST-VLAANDEREN
OUST-VLAANDEREN
BRABANT
HAINAUT
NAMUR
LIEGE
LUXEMBOURG
Brussels
Antwerp
Mechelen
Leuven
Tienen
Sint-Truiden
Hasselt
Maastricht
Aachen
Liège
Verviers
Spa
Malmédy
Huy
Namur
Dinant
Marche-en-Famenne
Philippeville
Chimay
Charleroi
Mons
Soignies
Halle
Wavre
Ath
Leuze
Tournai
Lille
Mouscron
Kortrijk
Ronse
Roeselare
Dunkerque
Oostende
Brugge
Knokke
Middleburg
Vlissingen
Terneuzen
Bergen op Zoom
Breda
Tilburg
Hertogenbosch
Eindhoven
Venlo
Goch
Turnhout
Herentals
Mechelen
Aarschot
Dendermonde
Bint-Niklaas
Dordrecht
Douai
Valenciennes
Arras
Cambrai
Hirson
Charleville Mézières
Neufchâteau
Bouillon
Arlon
Ettelbruck
Luxembourg
Longuyon
Thionville
Reims
Verdun
Bastogne

Une chicane ménagée dans la ligne Cointet. Ces chicanes devaient être couvertes par des canons antichars

5. L'alerte du 10 avril

La 3e D.L.M. remplaça la 1ère D.L.M. entre le 30 mars et le 2 avril dans les environs de Caudry (le G.S.D. étant cantonné au village d'Audencourt) dans le Cambraisis. Le 9 avril, les nazis attaquèrent le Danemark et la Norvège. La D.L.M. resta en état d'alerte à Caubry jusqu'au 12 avril, puis fut déplacée vers la frontière belge, au nord-est de Valenciennes, et maintenue en état d'alerte jusqu'au 25 avril. A cette date, la situation étant revenue au calme, les personnels furent envoyés en permission. Du 2 mars au 11 avril, Aragon, fut détaché par la D.L.M. à Condé-sur-l'Escaut, à la frontière belge (département du Nord, à 13 km de Valenciennes). Voici le récit de ce détachement dans *Les Communistes* :

Dans la nuit suivante, la nuit du 8 au 9 avril, l'armée allemand occupe le Danemark et entre à Copenhague avant l'aube. Des forces navales pénètrent en même temps dans les fjords d'Oslo, le gouvernement norvégien s'enfuit de sa capitale où les troupes d'Hitler débarquant installent le gouvernement Quisling.
(…)
Au Quai d'Orsay, ministres et généraux sont dans une atmosphère de catastrophe. Regardez sur la carte… Ils sont là, là, là… Les militaires rejettent la faute sur l'Amirauté britannique. On se transporte à l'Elysée. Devant le Président de la République, l'Amiral de la Flotte, puisque nous avons été roulés en Norvège, propose de reprendre immédiatement l'opération belge. Le meilleur moyen de soulager nos alliés.
(…)

Pour l'instant, rien d'extraordinaire. Six voitures-ambulances, les bonshommes désignés, Blaze, Parturier et Farot, le dentiste qu'on appelle aussi Fil-de-Fer ou plus généralement Fildeuf… on forme une petite colonne qui va gagner Condé-sur-l'Escaut, où il y a des cuirassiers, et officiellement on se met à la disposition du Commandant de l'Escadron de chars cantonné là… et puis on attend. En état d'alerte seulement. Période non définie. Jusqu'à l'arrivée d'un ordre. Et alors, c'est ça qui est secret en diable… Oh mais, c'est énorme ! Répétez voir, mon Lieutenant… Voilà. Quand l'ordre arrive, on suit les instructions que Dasvin de Cessac vient de me donner par écrit. Remarquez, on peut trouver l'ordre en arrivant à Condé, la nuit, ou demain… Sans attendre l'ébranlement des troupes, nous partons pour une opération d'avant-garde, et nous franchissons la frontière à… Qu'est-ce que vous dites, mon Lieutenant ? La frontière ? On entre en Belgique ? Oui… Tenez, prenez la carte. Voilà la route. À H + deux heures, nous devons nous trouver là et établir le premier poste de secours en territoire étranger… nous y laissons Fildeuf, après avoir prévenu le bourgmestre pour qu'il puisse indiquer aux troupes quand elles arriveront… Notre mission consiste à échelonner, sur la route que prendront avec un retard de cinquante kilomètres environ les troupes françaises entrant en Belgique, des postes de secours pour les soins d'urgence aux blessés des unités en marche. Vous voyez, mon vieux, il y a trois routes de pénétration, là les Anglais, et plus au sud ces deux-là notre armée… nous, la colonne, on, suit la route moyenne, comme ça…
Tout ça indiqué sur la carte Michelin de Belgique : il y en a une pour lui [Parturier], une pour Blaze…[16]

La route anglaise s'infléchit ici vers l'est, de telle sorte que nous nous trouverons en contact avec nos alliés… voyez sur les instructions : entrer dans Waterloo en liaison avec les Britanniques ! Drôle de retour de bâton ! Ici, je dois rester avec deux voitures… et vous continuez, chef de détachement, jusque là, tenez, où vous fixez votre P.S. [17], et vous attendez l'armée française… les ordres du Médecin-Chef. Le G.S.D., en cas de mouvement, s'installe là… ce petit rond rouge. Dépêchez-y un homme pour l'attendre… Ah, les motocyclistes de l'Armée Belge seront à la frontière pour nous guider. Qu'est-ce que vous avez à rire comme ça ? Dépêchez-vous. Six hommes de votre peloton, infirmiers. Je prends les brancardiers chez Prémont, deux équipes de quatre. Allez, caltez ! choisissez vos hommes. [18]

Ils resteront à Condé : l'opération belge ne s'exécutera pas. C'est à Condé qu'Aragon écrivit le poème *Le printemps*. Le 20 avril *La rime en 1940* fut publié dans la revue *Poètes casqués* dirigée par Pierre Seghers. Fin avril, Aragon, cantonné à Audencourt (banlieue de Caudry, département du Nord, à 16 km de Cambrai), il y écrivit les poèmes *Romance du temps qu'il fait* et *Le poème interrompu*.

---

[16] Une politique de neutralité scrupuleuse avait amené la Belgique à refuser, avant le 10 mai, des cartes d'état-major de son territoire à l'armée française. Celle-ci est entrée en campagne avec des cartes Michelin dépourvues de courbes de niveaux... On peut voir au Musée du Corps de Cavalerie de Jandrain-Jandrenouille les cartes Michelin annotées au fur et à mesure de la campagne par les officiers supérieurs du C.C. Le corps expéditionnaire britannique a, de son côté, fait la campagne avec des cartes d'état-major… de la guerre 14-18.

[17] P.S. = Poste de secours

[18] Pp. 61-65. Voici comment l'épisode est rapporté dans l'ouvrage de G. Delater : « Les quatre régiments de cavalerie et leurs soutiens d'artillerie sont donc massés à la frontière, autour des points de départ des quatre itinéraires, au nord-est de Valenciennes : à Condé-sur-l'Escaut et au sud-est de cette grosse ville. Gérard Daumis leur a adjoint des postes de recueil de blessés, constitués chacun par deux voitures sanitaires, trois infirmiers, un médecin ou dentiste auxiliaire, prélevés aux dépens du G.S.D. et de la section sanitaire automobile : ils partiront devant les unités pour s'installer en Belgique, chaque jour, avant leur passage ; et, afin d'éviter l'encombrement des routes par des croisements de voitures, ils évacueront leurs accidentés dans le sens du courant, donc vers l'est, sur des formations sanitaires belges, d'où ils seront emportés vers l'arrière par voie ferrée. L'état d'alerte est ainsi maintenu pendant cinq jours ; puis ces dispositifs, devenus sans objet, sont progressivement rapportés en partie. Tandis que le régiment de découverte et les deux régiments de chars, ainsi que leur accompagnement de dragons portés, sont maintenus sur place, les postes de recueil, peu importants et facilement déplaçables, sont repliés sur le G.S.D. à Audencourt, près de Caudry et la Section Sanitaire Auto (la S.S.A.) rejoint sa base à la 329e Compagnie de transport du Train des équipages, cantonnée dans le voisinage. » Dr G. Delater, op. cit. pp. 31-32.

Colonne de sanitaires de l'armée française (début 1940)

6. Le vendredi 10 mai 1940 dans *Les Communistes* (I) : La joyeuse entrée en Belgique

Le 10 mai, à l'aube, Parturier ne peut dormir.
Il a regagne cette petite chambre après six jours d'absence, l'alerte d'avril ayant pris fin, quand il est revenu avec ses voitures de Condé-sur-l'Escaut. La brave vieille à qui appartient la maison est contente : elle n'aime pas les changements, et M. le Major n'est pas bruyant. Depuis trois semaines, Parturier laisse toutes ses affaires en ordre, comme pour un départ précipité, sa cantine là, sous la fenêtre, et s'inflige d'y ranger tout, sauf son savon et sa brosse à dents. On l'en plaisante. Blaze lui dit : « Je vois ce que c'est… vous auriez voulu voir la bataille de Waterloo ! »[19] Les autres, qui ne savent rien, parce qu'on garde le secret, pas de blague ! trouvent le pharmacien ridicule.
(…)
A trois heures du matin, l'armée allemande est entrée en Belgique et en Hollande. A quatre, les Belges font appel à la France, auprès de Gamelin et Reynaud simultanément. Vers quatre heures trente, tous les champs d'aviation, les grands carrefours routiers derrière le front français sont attaqués et bombardés par les avions ennemis.
(…)
A sept heures, Dasvin de Cessac transmet son ordre de route au Lieutenant Blaze…
Dans ce hameau des Flandres[20], la manœuvre du dix avril [21] recommence, avec cette simple différence que, cette fois, nous arrivons après l'ennemi. Les voitures-ambulances rassemblées sur la route du bas, les hommes et les gradés vont se faire rayer des cadres chez le Lieutenant Gourdin, qui ne leur épargne rien en fait d'écritures. On les passe en subsistance au Régiment de découverte. Dasvin de Cessac

[19] Blaze et Parturier avaient appris le 10 avril qu'ils auraient dû passer par Waterloo. Mais comme on l'a vu, la manœuvre avait été annulée.

[20] Cateau (à côté de Péronne).

[21] Cf. le chapitre précédent.

explique à Parturier et Blaze, sur un grand plan directeur, les modifications au plan du mois précédent : tout se passe comme si le dispositif était décalé d'une route vers l'est… nous avons toujours deux routes… mais celle que vous auriez suivie en avril échoit cette fois à l'Armée anglaise… tant pis ! on ne passe plus par Waterloo ! Vous suivez d'abord la grand'route de la cavalerie par Mons-Soignies-Nivelles-Wavre… seulement vous autres à Soignies, vous décrochez vers l'est, là… sur un itinéraire secondaire… pour laisser un poste à Ecaussines d'Enghien… c'est là que vous laissez un premier poste avec le dentiste… vous rattrapez Nivelles, pour infléchir légèrement vers le sud-est… laisser Blaze à Houtain-le-Val où il attendra que le G.S.D. le fasse reprendre… nous acons un autre chemin et nous passons vers le matin, demain, à Sart-Dame-Avelines à cinq ou six kilomètres de là… A l'aube, le dentiste l'aura rejoint… Mais ce soir, cette nuit, mon petit Parturier, à vous l'honneur ! Vous continuez en avant-garde… là… vous voyez… les chemins ne seront pas si faciles la nuit, pour couper au nord de Gembloux… et gagner ici… juste en arrière de la ligne de la Petite Gette… vous me détachez un homme, comme entendu, qui viendra ici, vous suivez ? ce point rouge sur la Grande Gette ? Là, il y a un château… votre homme de liaison nous y attendra et pourra nous guider jusqu'au point où vous aurez placé votre poste de secours… Compris ? Compris. Mons, Soignies, Nivelles, on laisse Fildeuf à Bécassine… Ecaussines, pardon, mon Capitaine ! ce soir, je m'arrête ici… demain… et Parturier… veinard de Parturier ! Chaque poste garde deux voitures… deux infirmiers… quatre brancardiers… alors, il me faut une équipe de plus que l'autre fois, pour les brancardiers… Faites venir Prémont, mon petit potard, qu'il les désigne lui-même.

*

* *

Le jus pris, Parturier vous aurait bien emballé tout son monde. Une heure de préparatifs, c'est assez. Mais, avec les complications administratives, le Lieutenant Gourdin estime qu'on a bien le temps de manger avant le départ. Parturier se précipite vers Blaze : c'est du sabotage, voyons… nous devons passer en avant du Régiment de découverte… Il est pourtant sage que les hommes ne s'embarquent pas le ventre creux… D'ailleurs, comme Gourdin, qui ne déteste pas se faire auprès des hommes du rang une popularité aux dépens des autres, a exprimé à haute voix en leur présence, dans son bureau, son avis sur cette question… Blaze estime qu'on ne peut démarrer avec des bonshommes de mauvais poil… alors !

Vers huit heures, les premières nouvelles. L'homme-radio a entendu Paris et Londres. Plusieurs grandes villes françaises, qu'on ne nomme pas, pour ne pas renseigner l'ennemi, ont été bombardées : il y a des morts, des femmes et des enfants… l'appel du Général Gamelin : *Français, voici l'heure solennelle. Depuis huit mois, la suprême menace était suspendue sur nos frontières, nos villes et nos champs…* Parturier est prêt, lui, depuis une heure au moins. Il lui manque pourtant une enveloppe, que lui donne la vieille femme chez qui il habite. Elle demande : « Alors, M. le Major ? cette fois, c'est la guerre ! » Avec douze brancardier en moins, Prémont ne va plus avoir grand monde à son peloton… Prémont, mon vieux, vous voulez être gentil ? Faites partir cette lettre… Bien sûr, dit Prémont, qui, lui, comme il reste, n'a pas la tête à l'envers, fait trois pas et met la lettre de Parturier dans la boîte aux lettres, au coin de la rue. Simple, mais il fallait y penser.

A neuf heures quarante, les cuisines n'ont pas encore donné à manger aux hommes du convoi ! Insensé ! Patience, dit Blaze, qui vient d'intriguer pour avoir une carte Michelin de plus. Ce n'est pas une raison, parce que Fil-de-Fer est dentiste, pour le laisser dans la nature sans avoir de quoi se diriger ! Aux cuisines, il y a vraiment de la mauvaise volonté.

Enfin… la soupe ! Il est dix heures trente. Avalez vite. Il est bon, le potard, on ne peut pas s'étrangler. Ah,

les gradés ont-ils reçu les circulaires sur l'attitude à observer par rapport aux populations ? On ne l'a pas sous la main… Faites la chercher au bureau ! Une chose, une autre. On est parti, il était bien midi. Blaze est dans la première voiture, et Fil-de-Fer dans la dernière, à côté des conducteurs. Parturier dans la troisième, que conduit Manach. Les places de devant, pour les trois autres bagnoles, comme ce ne sont pas des gradés, et que les autres sont à l'intérieur des ambulances, d'où on voit mal le paysage, eh bien, les hommes se les sont disputées. La justice de Parturier, assez partiale, a mis Morlières à côté du chauffeur de la deuxième, entre Blaze et lui, et sur la quatrième, Jean. Un brancardier a eu droit au siège restant : pour ne pas trop favoriser les étudiants… A la dernière minute, Dasvin de Cessac crie quelque chose. On arrête. Quoi ? Vos hommes ont leurs vivres de réserve ? Mais oui !
(…)
Trois heure moins le quart. Les douaniers belges, tout un groupe d'hommes et de femmes, des enfants, tout ça qui agite les casquettes, des mouchoirs, criant : « Vive la France ! Vive la France ! » [22]

« Ça fait drôle tout de même… » murmure Raoul Blanchard. Il pense à une autre frontière, l'année passée… Brusquement un des douaniers s'approche de la portière, et lance quelque chose en criant : « Tiens, mon camarade ! » Blanchard l'a reçu sur le nez. Un paquet de cigarettes…
A Quiévrain, toute la population est là, du délire. D'où a-t-on sorti ces drapeaux français mariés aux couleurs belges ? Les chars, devant les ambulances, défilent, l'officier dans la tourelle, et le tonnerre que ça fait est couvert par les acclamations. Des filles folles se jettent contre ces énormes bêtes d'acier, des présents plein les bras. On flanque des oranges à toute volée sur les voitures. Des femmes proposent des demis de bière, la mousse débordante… On chante la *Marseillaise.*[23]

On roule un peu plus vite, mais tout de même à la vitesse des chars. Cinq kilomètres après Quiévrain, des estafettes à moto font ranger les ambulances sur le côté. Allons, on n'en finira pas ! Et puis voilà une Peugeot qui s'arrête. Les officiers qui sont dedans demandent ce qu'il y a, ce que c'est que ce convoi ? Blaze met pied à terre. Ah, c'est le Docteur ! Comment ça va, Docteur ? Des officiers des cuirs [24], de la popote de Condé [de mars 39]. On leur explique nos malheurs. Attendez, on va vous arranger ça…
Cette fois, les estafettes filent en avant, mais avec l'ordre de laisser passer le convoi sanitaire… Changement de décor ! On file à soixante à l'heure jusqu'à Boussu-lès-Mons… Toujours cinq kilomètres de pris ! Le paysage plat de la route change depuis quelque temps. On arrive en plein Borinage. L'horizon se bosselle, les usines poussent, et les terrils inégaux surgissent noirs et bleus, l'air malgré la guerre commencée a des cravates de fumée. Les maisons petites, blanches, de vrais fromages de plâtre, avec aux fenêtres à volets de couleurs des grappes de gosses et de femmes, les rideaux qui s'envolent

[22] C'est le 10 mai vers 7H30, que la D.L.M. a reçu l'ordre d'alerte suivant qu'elle communique aussitôt à toutes ses unités : *« L'ennemi a franchi la frontière belge : exécutez la manœuvre DYLE ; Heure H : 10 heures ».* Les premiers éléments de la D.L.M. partent donc à 10h et un quart d'heure plus tard, le 12ème Cuirassiers aux ordres du Colonel Leyer, est en tête, il franchit la frontière à Quiévrain, acclamé par une foule enthousiaste, et se dirige vers Maastricht. Les premiers éléments de ce régiment arrivent dans l'après midi du côté de Tongres où les Belges se battent. Le reste suit dans l'articulation prévue. Seuls problèmes : quelques pertes à la colonne Nord, attaquée près de Mons par l'aviation allemande et certains détournements mineurs consécutifs aux bombardements sur les nœuds de communication.

[23] Les témoignages sont unanimes, voici par exemple celui de Maurice Pellissier qui commandait un peloton de char Somua du 2e Cuirassiers : « Notre colonne s'ébranle et nous fonçons vers la frontière belge. Nous sommes poursuivis par les clameurs enthousiastes des habitants et paysans de la région. Afin d'être plus libre de mes mouvements et pour pouvoir suivre la colonne de chars, j'ai décidé de prendre une moto side-car tandis que mon brigadier-chef s'occupait de mon Somua. Nous marchons à toute allure, toujours dominés par les avions allemands qui, imperturbablement, filent vers le Nord et la mer. Nous sommes littéralement portés par une foule de Belges qui nous applaudissent et nous encouragent : - Allez-y les Français !… Vive la France ! etc. Mon side-car commence à se remplir de tablettes de chocolat, de cigarettes et bouteilles de bière. » (récit en ligne sur le site mémorial du 2e Cuir). Certains officiers français durent veiller à ce que les civils belges n'enivrent pas leurs hommes à force de leur offrir des bières…

[24] Des cuirassiers

dans le vent comme des drapeaux d'on ne sait quel pays, bariolés, joyeux… Ce que tout ça est blond ! La marmaille… Ici, un brusque déferlement de fleurs… des fleurs… des fleurs… mais où ont-ils été prendre tout ça ? S'ils en jettent depuis le matin, des rouges et jaunes, des énormes fleurs violettes… Tu sais ce que c'est ? demande Blanchard à Jean, qui rougit : lui qui avait un si bel herbier ! Mais les cigarettes, les bouteilles de bière ou de vin, les fruits, les filles qui s'accrochent aux voitures pour embrasser les soldats, tout cela continue sous les *Vive la France !* on n'y prête presque plus guère attention, à cause de ce qui vient de se produire : les lilas ont fait leur apparition, tous les gens arrivent avec des brassées de lilas, la route en est jonchée, les chars passent sur des litières de lilas, les hommes dans les tourelles d'un instant à l'autre fleuris comme des dieux païens…
« Ecoute… écoute… » dit Blanchard à son compagnon. Tu parles qu'il écoute, Jean, la *Marseillaise* grandissante au cœur des lilas… une *Marseillaise* qui ne ressemble à rien… folle… « Ça fait tout de même quelque chose… » dit Blanchard. Et Jean le regarde : tout de même ? (…) Les agglomérations se succèdent. A gauche, des maisons, sortent une tour d'église, un beffroi. On roule dans une sorte de délire. Les lilas n'ont pas arrêté. Un saucisson est entré par la fenêtre dans la voiture de Morlières. Il y a des trous verts dans le paysage noir, et des vaches noires et blanches paissent au pied des terrils, dans l'herbe grasse. De petites voies d'eau brillent au soleil. Des murs de briques roses et noires. Encore un groupe de maison avec la folie des lilas. A une halte, Fil-de-Fer, accouru, hagard, dit à Parturier : « Dis donc ? Où est-ce qu'ils poussent, leurs lilas ? » C'est vrai, c'est incompréhensible. Comme l'herbe dans la suie. Hornu, Quaregnon… Jemmapes…
(…)

10 mai 40 : la « joyeuse entrée » des motorisés français en Belgique

7. Le vendredi 10 mai 1940 dans *Les Communistes* (II) : La traversée du Brabant wallon

Voilà Mons. Parturier vient de voir sur la carte que cette ville qui fait énorme, pas qu'elle soit si grande, mais après cette poussière de patelins, est située entre la Trouille et la Haine. Il a commencé à rigoler… et puis s'est arrêté. Parce que, sur le côté droit, on défile devant des usines, dont les terrains encombrés de poussiers sont limités de palissades noircies avec des piliers de ciment… Et là on passe, soudain, devant une foule immobile, noire. Des hommes. Des ouvriers. On n'aurait peut-être pas senti comme ça leur silence, si on n'avait pas encore les oreilles pleines de clameurs, si on ne portait pas sur les voitures ces bouquets de lilas partout, aux portières, aux fenêtres, dans les chars, si on n'avait pas les pieds encombrés de cadeaux, la gorge encore humide de bière, les bouches gercées par la violence de filles inconnues… « Tu remarques ? » dit Jean à Blanchard. Blanchard fait oui de la tête, et gonfle ses lèvres serrées. Quelques cris de l'autre côté, et on s'enfonce dans la ville, le paysage varie, un groupe de femmes brandit des lilas presque rouges, la tourmente des clameurs reprend.
Mais maintenant, Blanchard et Jean emportent dans leur cœur ce silence. Pourquoi ? La folie reprend. Regarde ceux-là, ce n'est pas comme les autres… On s'enfonce dans la ville, enfin, c'est pour dire… là-bas, à gauche, on a laissé s'éloigner le canal. D'une place, on a tourné sur la droite par les boulevards résidentiels, des grands arbres. Ici, on agite des drapeaux. Nous contournons la ville, pour reprendre au nord la route de Bruxelles…
(…) L'extraordinaire est qu'il n'y ait pas d'avions. Un peu avant Mons, on a été suivis par deux appareils. L'escadrille du Régiment de découverte, paraît… Le ciel est bleu. Ils ont fait demi-tour vers la France…

Le paysage n'est plus le même. Le charbon s'est dissipé. Des arbres… La campagne. Peu de bicoques. Encore un patelin, guère qu'un relais de poste sur la route, des fermes, une église… La voiture de Blaze s'est arrêtée. On s'immobilise. Qu'est-ce qu'il y a ? Ces Messieurs descendent. Alors, les uns après les autres, les brancardiers, les infirmiers sautent à terre, se délassent. Ici, c'est assez mort : on ne fait pas sensation. Parturier, Blaze, Fil-de-Fer sont entrés dans l'auberge. Un poste à essence devant la porte, s'agit d'arranger cette affaire… [de manque de carburant] déjà quatre heures. On pourrait pas casser la croûte ?

« On a la dent », dit Dupaty. Morlières rigole : lui, il s'est partagé le saucisson avec son chauffeur. Il y en a, ils n'ont pas eu de chance : ils n'ont eu que des cigarettes. Eh bien, on fait des échanges… Des fois, dit Worms, que tu voudrais des lilas contre un gigot ? Et puis, il y a toujours les vivres de réserve… Ça non mon petit : ce qui caractérise les vivres de réserve, c'est que c'est de la réserve… alors on ne les bouffe jamais, il faut les présenter pour être démobilisé ! Du bidon ! A propos de bidon, tu crois qu'on aura de l'essence ?

On a fait des œufs sur le plat à ces Messieurs. Avec des saucisses… Alors, vous venez comme ça, nous sauver des Boches ? Tout d'un coup, l'accent. On est à l'étranger. Ils ont toute sorte de mots à eux. Ici, c'est le Hainaut. Ça leur fait drôle que ce soit le Hainaut. Surtout à Fildeuf. Voilà, il faut vous dire… comment peut-on avoir de l'essence ? On va tomber en panne… Les deux hommes et la femme du café se regardent. Comment ça se peut-il ? Elle n'a point d'essence pour ses voitures, alors, l'armée française ? nous sommes une avant-garde… vous comprenez… on a dû faire vite, ce n'est pas prévu… Les autres hochent la tête : ça leur paraît louche. Une armée comme l'armée française ! Oui, mais enfin… le fait est là. On a bien de l'essence… combien il vous en faudrait ? On a six voitures, une trentaine de litres chaque. Oh, c'est bien beaucoup… avec cent litres, vous pouvez pas faire ? Ils se consultant. Cent litres ? Pour les deux voitures qui vont aller de nuit, il faut le plein. Evidemment, avec cinquante pour les quatre autres, ça n'est pas beaucoup. Mais Fil-de-Fer qui s'arrête à Ecaussines, peut-être qu'il pourra s'arranger avec un régiment de chars ?

(…) Mais comment va-t-on payer les cent litres ? Un bon pour l'administration ? Les autres font la gueule. On les comprend. Incroyable tout de même. Bon, je mettrai ça de ma poche… On verra plus tard avec Gourdin… Ah ça, faudra qu'il rembourse ! Les gens du café regarde l'argent du Docteur. Ils se le passent, élèvent les coupures vers la lumière, puis se mettent à rire. Cet argent-là n'a pas cours dans le Hainaut… comment faire ? Ils se poussent du coude. Ils le rendent aux Français. Allez, c'est notre petite contribution… battez bien Hitler ! Les braves gens. On se remet en route.

À Soignies, ça faisait plaque tournante. Au milieu des acclamations, des chars stationnent. Des officiers ont mis pied à terre, il y a foule autour d'eux. Tiens, mais c'est l'Aspirant La Martelière ! Ce gentil garçon tout blond, tout rougissant… Pour l'instant, il a fort à faire avec les filles du pays. Parturier lui fait de grands signes. On se reconnaît. Il vient à côté de l'ambulance à Blaze. Par lui on apprend quelques petites choses. D'abord le Colonel que les Docteurs devaient voir au Quesnoy est dans Soignies. Le Régiment de découverte est ici ? Ça, c'est une réflexion de toubib ! vous voyez bien qu'il n'y a que des chars… Le Régiment de découverte a des automitrailleuses et des pelotons de motards… Vous pensez qu'ils nous ont dépassés ! Tenez, ce soit, ils doivent pousser jusque-là… regardez. Il montre la carte. Tongres, Hasselt… Parturier, descendu à côté de l'aspirant, aperçoit Bruxelles sur la carte, et ça lui fait un drôle de coup. O diable! bien plus loin, à l'est... Naturellement, sur le Canal Albert [25]. Alors vous, qu'est-

[25] Les patrouilles mixtes (automitrailleuses et de motocyclettes) du 12e Cuirassiers avaient franchi vers 10 heures, la frontière à Péruwelz, Quiévrain et Bavay. A 12 heures, elles ont atteint la ligne Wavre-Gembloux (130 kilomètres) où s'installe peu après la sûreté éloignée. Vers 19 heures, ayant parcouru plus de 200 kilomètres, les détachements de découverte surveillent les ponts du Canal Albert, de Hasselt à Munsterbilzen, et les routes Tongres-Maestricht et Tongres-Eben-Emael dont le fort, clé de la défense belge, surplombant l'endroit où le Canal

ce que vous êtes? Nous sommes l'avant-garde, qui suit la découverte, et le gros nous suivra... le gros de l'armée a dû s'ébranler il y a une heure environ… sur ses positions de départ.
Les curieux se sont rapprochés, ça recommence, dit l'Aspirant. Vous avez remarqué ? A côté de Mons, hein… pas tous si chauds que tout ça. On vous a donné les instructions, à vous aussi… touchant l'attitude à avoir avec les populations ? On a la circulaire. Parturier n'avoue pas qu'il ne l'a pas lue… Blaze, puisque le Colonel est, va lui présenter ses devoirs. Pendant ce temps, Fil-de-Fer et le portard bavardent avec l'Aspirant La Martelière. L'Aspi parle de leurs chars : (…). Blaze revient. Près de cinq heures. Il faut que les deux postes d'Ecaussines et de Houtain-le-Val soient en place avant la nuit… et Parturier, plus il aura de temps… Allez. On quitte La Martelière. Un chic type, ce blondinet ! Qu'est-ce qu'il a, vingt-deux ans ?
À partir d'ici, on a lâché la route des chars, on peut rouler. La D.L.M. continue, elle, de Soignies par Braine et Nivelles sur Wavre. Nous, on coupe, pour placer les deux postes de part et d'autres de Nivelles, afin que cette nuit sur les itinéraires secondaires, où chemineront les W 40 [26], on puisse porter secours éventuellement aux blessés, aux malades. Et puis le chemin de Parturier dérive plus à l'est jusqu'à la deuxième route principale de la division, celle qui passe par Charleroi et Gembloux… il évitera Gembloux, un carrefour un peu trop exposé… et arrivera à la pointe orientale de notre front, en arrière du Régiment de découverte… La D.L.M. se déploie entre les deux routes, pour bloquer la brèche Wavre-Namur, c'est-à-dire entre la Dyle et la Meuse. Les éléments avancés se sont portés jusqu'au Canal Albert. Il s'agit de former un bouclier le temps que la position Wavre-Namur s'organise, ça demandera trois jours. Puis on se repliera… sur cette position depuis si longtemps préparée…
Écaussines d'Enghien est à dix kilomètres à peu près à l'est de Soignies. Là on laisse le dentiste, les deux voitures de queue, une équipe de quatre brancardiers, Worms, Dupaty. Ça ne se fait pas en deux minutes, obtenir le local dans l'école pour y établir le poste : il faut parler au bourgmestre. Et puis la population ici, on vient de lui donnent des fusils. Enfin, à certains. C'est la milice qui s'organise, une garde civique. Ils sont très importants, demande qu'on signe des papiers. « Dites donc, Parturier, il ne vous semble pas qu'ils y en a qui ne sont pas francs du collier ? » Tout cela s'agit… Avant de repartir, faudrait faire connaître aux hommes l'instruction sur l'attitude à avoir et ainsi de suite… qu'est-ce que vous en pensez ? Parturier rougit. Il ne l'a toujours pas lue, lui…
Dans la salle d'école, au milieu des chauffeurs, des infirmiers, des brancardiers, Blaze explique brièvement le contenu de « l'instruction ». Nous sommes entrés en Belgique appelés par le gouvernement, et le peuple belge nous accueille avec de grandes démonstrations d'amitié. L'amitié entre nos deux peuples est de tradition. Ils ont souffert ensemble, il y a un quart de siècle, de l'envahisseur allemand qui se rue aujourd'hui une fois de plus sur la petite Belgique. Mais nous aurions tort de croire que tout le monde nous aime. La Belgique a été longuement travaillée par la Cinquième Colonne. Sous l'aspect et le prétexte de la neutralité, certains éléments ont fait le jeu de l'Allemagne jusqu'à la dernière minute. Il y a dans ce pays, surtout parmi les flamingants, des admirateurs fanatisés de tout ce qui est germain. Enfin, la population contient des éléments douteux, et même des « touristes » venus récemment d'Outre-Rhin… les femmes sont utilisées pour ce travail… des parachutistes habillés en civil, mêlés aux réfugiés de la ligne de feu, vont essayer de jeter partout la panique… Il faut faire très attention, très attention ! aux conversations qu'on a avec la population. Répondre à une question, bavarder, risquer de renseigner un espion. Soyez sûrs que des postes émetteurs sont dissimulés dans

Albert rejoint la Meuse, est depuis le matin entre les mains des commandos aéroportés allemands.

[26] W pour Wisner. Dans le cycle *Le Monde réel* auquel appartient *Les Communistes*, Wisner est un industriel évoquant par de nombreux aspects Renault. Quand Aragon parle des chars W 40, il parle en fait des H 39 : des chars Hotchkiss modèle 1939.

tous les villages… les plus petites… et vous risquez par des propos inconsidérés, sur les lieux d'où vous venez, les objectifs de la division, les numéros des régiments… enfin, tout… de donner directement à l'ennemi les indications qui vont guider ses avions, ses chars, le tir de son artillerie…

Ce petit discours jette une douche sur l'enthousiasme que l'accueil des Belges a levé dans tous ces garçons. Ils se regardent, ils auraient à dire… mais on se sépare… Alors, compris, mon cher ? à l'aube, vous filez sur Houtain-le-Val, où je vous attends, et où le G.S.D. nous fera reprendre vers les sept, huit heures, je pense… D'Ecaussines à Nivelles, par Feluy, ça peut bien faire treize kilomètres… Parturier est tout rêveur. Maintenant sa voiture roule par-derrière, en serre-file. Il y a toujours blaze en tête, puis Morlières, puis Moncey…

Jean aussi, l'instruction sur l'attitude à avoir avec la population l'a rendu plutôt mélancolique. Par ici on n'est plus l'objet de démonstrations passionnées de la grand'route. D'abord, c'est des petits trous de campagne, et puis ces quatre voitures passent inaperçues, enfin vers le soir l'enthousiasme du matin a pu prendre un caractère plus réfléchit. Aux carrefours, il y a les hommes de la milice. (…) A Arquennes, on franchit un grand canal, qui va de Charleroi à Bruxelles. (…)

On a rattrapé une grand'route, et on marche à nouveau au ralenti. D'autant que ce sont des W 40 sur cet itinéraire-là ! Heureusement qu'à Nivelles on repique de côté par les chemins de traverse. Il fait toujours un temps splendide, les rayons du soleil plus obliques. Sur le bord de la route une grande pancarte : VISITEZ NIVELLES — SA COLLEGIALE — SON CLOÎTRE DU XIIIe siècle.

« Ça fait envie ! — dit Jean. — Quand la guerre sera finie, je reviendrai visiter Nivelles… » Ici, à nouveau les gens leur jettent des lilas… mais comme la fin d'une fête… les fleurs semblent poussiéreuses, peut-être les jette-t-on pour la deuxième ou la troisième fois. Une ville attirante. Tout ce moyen âge entrevu. Parturier, dans la voiture arrière, pense à Solange, à sa lettre à Solange. (…) Des motards de liaison, revenant de l'avant, les croisent, pétaradant. Il ne faut pas se tromper à la sortie : on tourne à droite… par Jérusalem… oui, Jérusalem !

Six heures quand ils atteignent Houtain-le-Val. Le jour décroît, doré. Ce n'est pas un bien grand patelin. A un croisement de routes très secondaires. Des arbres autour, et puis dans le fond, on les a envoyés au château. Les gens du château reçoivent le Docteur Blaze. Il faut voir le bourgmestre. Un homme avec une barbe grise qui fait deux pointes, déjà costumé en milicien, c'est-à-dire avec un ceinturon, un képi de garde-chasse, et un Hammerless à la main. On installera le Docteur et son poste de secours dans une dépendance du château… Embêtant, parce que ce n'est pas sur la route des W 40, et si la troupe passe, on ne saura pas comment trouver l'infirmerie ! A moins de mettre une sentinelle… peut-être que quelqu'un du village voudra bien montrer la garde ? Trois ou quatre messieurs mûrs, un plus jeune, tous affublés comme le bourgmestre, se consultent entre eux.

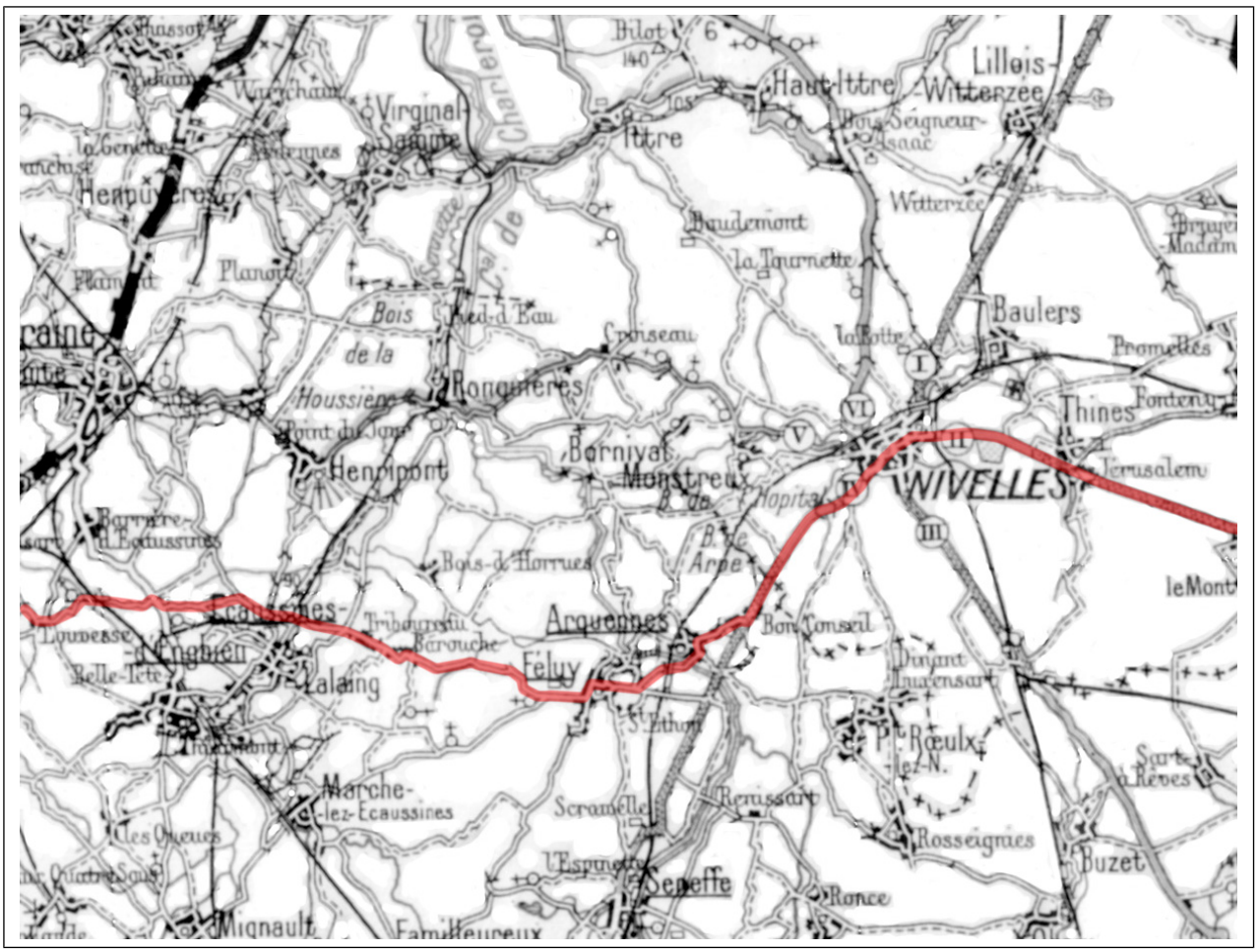
Les hommes ont mis pied à terre. Morlières restera ici avec Blaze. Il déballe son panier. On vient lui ouvrir la porte. C'est vrai, cette grande turne, c'est l'idéal… avec un coup de balai ! « Vous voulez un balai pour une fois ? » demande une ménagère assez grasse qui s'est approchée. Blanchard et Moncey font quelques pas, histoire de se dérouiller les jambes. Un petit pays bien calme, hein. A un carrefour, un garde avec son fusil les met en joue. Eh, camarade, ne tire pas ! Ici, on joue bien sérieusement à la guerre. On fait connaissance, on s'offre des cigarettes. Un brave vieux, quand il abaisse le fusil : les chemins là, l'un vient de Genappe, là c'est la route de Namur, et Nivelles d'où vous venez, dans votre dos, par là, c'est Loupoigne. Genappe, c'est pour aller à Wavre… pour Loupoigne ou Genappe on peut aussi gagner Bruxelles[27]… Halte-là ! Il a relevé son fusil vers la route de Genappe.

[27] Carrefour identifié au « carrefour des Quatre-Bras » où se croisent la N 93 (Nivelles-Namur) et la N 5 (Bruxelles-Charleroi). Cf. *La Pléiade* volume IV, p. 1414.

La voiture s'arrête. Un petit fourgon. Le conducteur hésite entre les branches de l'étoile. Un soldat belge en descend, et marche vers le garde et les Français. Il salue militairement. La route pour Mons ? Ils viennent de Bruxelles, leur voiture a été déviée à cause des chars. Ils s'en vont sur Valenciennes. Le soldat, un blond, avec le visage tout poupin, semble content lui aussi de se délasser de la voiture… Il accepte une cigarette avec un plaisir évident. Mission spéciale. Ils trimbalent des particuliers qu'on veut mettre à l'abri. Oui, Bruxelles a été bombardée. Et puis on ne sait jamais. La Cinquième Colonne, vous comprenez. On les fait filer en France… Un, ça est tout simplement un Allemand… l'autre, un communiste.
Les trois hommes regardent partir le fourgon. Le garde parle des cultures. Les autres se taisent. Blanchard, assez nerveux, dit qu'on pourrait retourner au poste : si on repartait…. Jean ne dit rien. Cela lui a fait un effet singulier. Il pense à sa sœur. Donc, on laisse le Lieutenant Blaze. Jean dit au revoir à son copain Morlières. Il continue, lui, avec Parturier. Le Pharmacien-Auxiliaire devenu chef de convoi, avec deux voitures ! est au comble de l'importance. Il faut se dépêcher pour faire le maximum avant que la nuit ne tombe, il est plus de sept heures. Comment est-ce qu'on roule, la nuit ? Les feux éteints. Il s'agira de ne pas se perdre. Blanchard a de bons yeux ? On se laisse mener par Parturier… On y voit jusqu'à huit heures en cette saison. Par ici, c'est formidable, comme c'est tranquille. Personne. Dans les petites maisons à l'écart, est-ce que les gens savent déjà que leur pays est envahi ? La voiture d'avant s'arrête brutalement. Hep ! attention : avec ce système-là, on va s'emboutir, surtout quand il fera noir… Parturier est descendu. Il regarde autour de lui, il parle à son chauffeur. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est une trop grande route : on s'est trompé en quittant le patelin. Par là, c'est la route de Namur, on va tomber sur Sart-Dame-Avelines[28] : on devait passer par Baisy-Thy… Allez, roule, on tourne à gauche, on y retombe… On roule. Bien, mais c'est la route de Bruxelles ! dit Manach à Parturier. Te trouble pas… naturellement, c'est la route de Bruxelles. Ici, on la quitte.
(…)

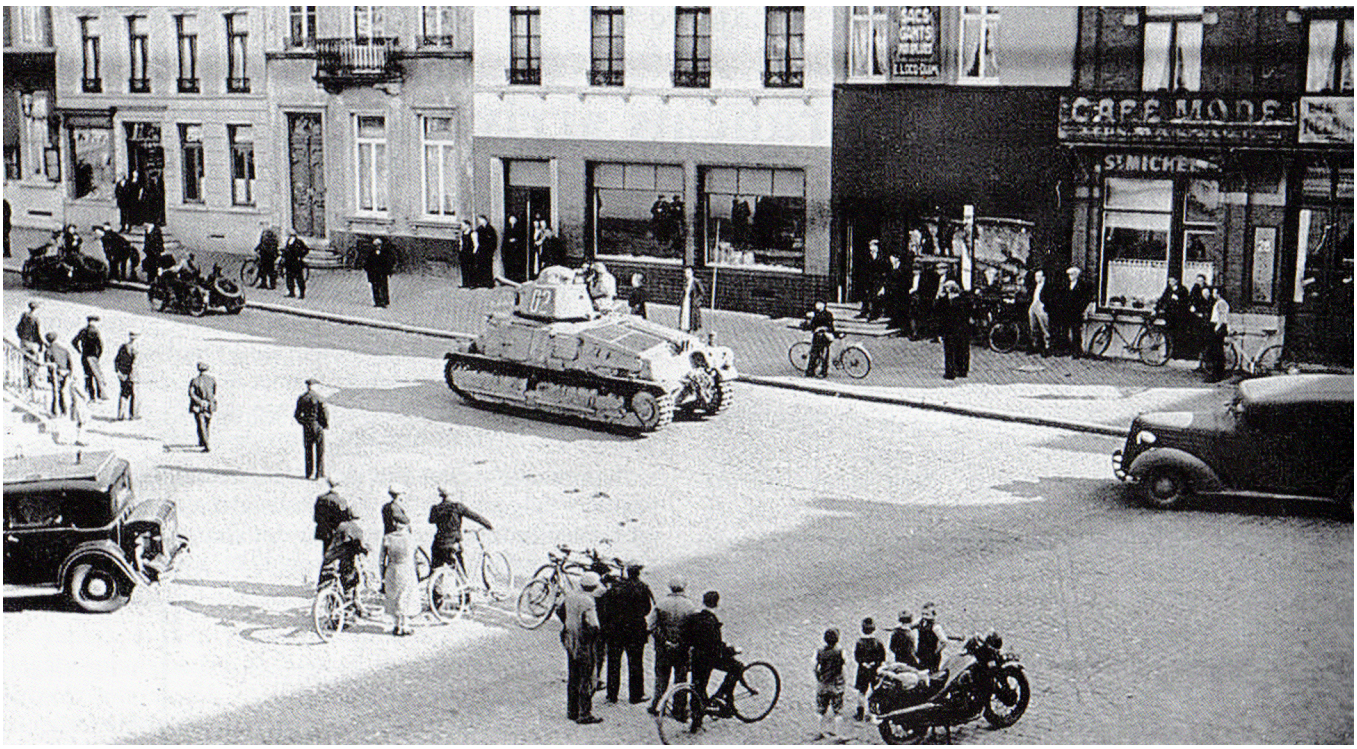
Ce H39 appartient au 11e Régiment de Dragons Portés (3e D.L.M.), il est suivi d'un tout-terrain Laffly S 15 R

[28] Les bas-côtés de la route de Nivelles à Sart-Dame-Avelines avaient été balisés avec des lanternes par le détachement de circulation routière de la division.



L'itinéraire du détachement avancé du GSD d'Aragon dans le Brabant wallon (sur fond d'ancienne carte Michelin).

La grand’ Place de Nivelles



Les chars de la 3 DLM avance sur l'itinéraire Soignies-Braine-Nivelles-Wavre. Les 44 Somua du 1er Régiment de cuirassiers débouchent de la chaussée de Mons et traversent la Grand'Place de Braine-le-Comte le vendredi 10 mai

8. Le vendredi 10 mai 1940 dans *Les Communistes* (III) : le détachement égaré

« Dis donc, où est-ce qu'il nous mène, le Lieutenant ? » dit Blanchard. Le jour baisse tout à fait, et depuis un moment, en fait de Baisy-Thy… on longe des bois, on s'y est enfoncé. Le pharmacien doit se poser la même question : sa voiture s'arrête… il se penche et crie à Moncey : « Je ne sais pas trop où on est… on pourrait revenir… mais il ne faut pas perdre de temps, voilà la nuit… je crois que c'est la direction… allez, en avant ! »

Ceci ponctué du geste de l'avant-bras, la main tendue, rabattu de l'oreille gauche à l'horizontale… On roule. Parturier a une idée dominante : éviter de retomber trop vers le nord, parce qu'on s'embringuerait encore dans la route de Wavre, avec le cheminement des chars. Ici, c'est le grand silence. On passe le long d'une ferme. On pourrait demander ? Halte ! Va-z-y, Moncey…

Jean descend. Un long mur, les bois tout autour, une de ces hautes portes paysannes qu'ils appellent ici des sarts… Deux chiens à la chaîne aboient. La grande cour semble vide, sauf pour des volailles effarouchées. Une charrette dételée avec ses bras qui ont l'air de prier, un tas de paille, les ustensiles dans un coin de grande… Un enfant se tient devant la porte du corps principal, six ans peut-être, un garçon avec un tablier, des sabots. Jean lui sourit. Tout d'un coup le mioche se sauve et se précipite dans la maison, hurlant : « Maman ! Les soudards ! Les soudards ! » Derrière lui, la porte se ferme, on entend parler, courir. Une femme là-dedans se barricade. Jean, ça lui fait drôle de terroriser les gens. Il frappe au volet de la porte. On ne répond pas. Derrière, on entend une respiration haletante… « N'ayez pas peur, Madame, ce sont les français… — La respiration s'arrête, il poursuit : — Je voulais vous demander le chemin… comment ça s'appelle ici ? on s'est perdu… » rien, pas de réponse. Il attend. Il répète : « Ce sont les Français… » Le silence pèse plus encore quand il y a traîné, étouffé, un chuchotement d'enfant… puis comme si un pied bronchait… la peur… Alors Jean frappe. A la porte, à la fenêtre déjà close avec les persiennes. Il va, il vient dans la cour… frappe encore… « Eh bien quoi ? » lui crie, du vantail, Parturier qui s'impatiente. Moncey hausse les épaules. C'est trop bête… on ne sait même pas où on est ! Les chiens hurlent. Ah, et puis…

Il a fallu y renoncer. Des gens épouvantés ; les soudards ! il criait le petit. Manach fait le renseigné : là-bas, en prenant l'essence… il a remarqué, tous les gens disent comme ça : soudard en belge, c'est le mot courant pour soldat…[29] En tout cas, de savoir que c'est les Français, ceux-là… ça ne les rassure pas beaucoup. Tant pis. On ne va pas perdre ce qui reste de lumière. On continue dans la même direction. On arrivera bien quelque part. Dans le bois, il fait maintenant tout à fait nuit. Avec sa lampe, Parturier étudie sa carte. Il faudrait atteindre cet endroit qui s'appelle La Roche-Tangissart… ou, à côté, là, Sart-Messire-Guillaume… Quels noms, dans ce pays !… c'est-à-dire être sortis des bois pour remonter, couper la route de Wavre à Gembloux, en évitant Gembloux, comme on nous l'a recommandé… piquer

[29] Ce n'est pas un belgicisme mais du pur wallon. Le mot sôdâr (du vieux français soudard) signifie soldat, militaire, homme de guerre et, comme en vieux français, il n'a aucun sens péjoratif. Presque tous les témoins de J.-J. Gaziaux l'utilisent, en voici quelques exemples : *« Lès soudârs francès èstin' là d'vant lë p'tët boskèt d'vant l'èglîje, èt il avin' on p'tët canon èt dès-ârmes »* (témoignage de Ghislaine L., p. 139) ; *« Mins n-a on soudârd francès qu'a monté ô clotchi d' l'èglîje »* (Marie-Thérèse D., p. 143) ; *« il arëve on soudârd francès avou on fëzék à së spale (avec un fusil à l'épaule) »* (Louisa E., p. 144) ; *« On-n-a yë dès dôdards francès avièr-cë passin' èt quë d'jin' : "Foutez le camp !" I d'jin' qu'ë faleûve së sôver an France. Èt on s'dëjeûve: "C'èst dès sôdards, I sav'nèt bén ç' quë s' passé »* (Alphonse P., p. 163) ; *« Les soudârds on,t d'mëré tant quë l' pont a sôt'lé : adoi 'l ont foutë l'camp. »* (Victor B., p. 204)

au-dessous de Mont-Saint-Guibert, par Nil-Saint-Vincent, Orbais… on y serait presque !
Tout ça, c'est très joli. Comme les noms aux villages… mais en attendant, en fait de sortir des bois, j'ai l'impression qu'on y tourne en rond. Plus de maisons… Allez fonce. On arrivera bien.
(…)
On s'arrête devant une autre ferme. Pas de lumières. Pas de chien. La mort. Aucune réponse quand on secoue la porte. Pas une bête qui bouge là-dedans. Ah ça, mais, ce pays… est-ce qu'il est abandonné ? On recommence à rouler dans le noir. Enfin, on sortait des bois. A vue de nez… ça doit plutôt être à droite. Maintenant, il n'y a plus besoin des bois pour qu'il fît noir. Il doit être plus de dix heures… Depuis qu'on tourne ! On peut être très près ou très loin… Manach et Parturier, tout respect perdu pour le galon, se chamaillent dans la première voiture que c'est un bonheur. Et les deux brancardiers, par la petite fenêtre derrière le conducteur, font entendre des observations tout à fait dépourvues d'aménité.
Maintenant, sur une route assez mauvaise, on roule vers une lueur. Il semble, droit devant les voitures, que le ciel se soit embrasé. Une lueur violette, un reflet. « Dis donc, qu'est-ce que c'est ? — demande Jean. — L'orage ? » Le grondement est plus fort que celui des chars. Cela tousse, aboie dans la nuit. Le canon ! Et puis une dégelée… « On bombardement simplement… » dit Blanchard. Lui, il a l'expérience. En attendant, on pique juste sur la région où ça sent mauvais… Parturier a une hésitation : ça doit être la grand'route, qu'il nous faut traverser… Des avions probablement… « Qu'est-ce qu'on fait ? » dit Manach. Parturier a failli lui demander : qu'est-ce que tu crois ? Puis il s'est rappelé que c'est lui qui commande. Il dit : « Fonce ! » Manach fonce. Blanchard suit.
(…)
Comment se fait-il qu'on tombe précisément sur Gembloux, précisément sur le point qu'on a décidé d'éviter, c'est ce que Parturier ne parvient pas à s'expliquer. Mais le fait est là : on est à la sortie nord de Gembloux, sur une sorte de route démesurée, avec les lumières qui éclairent les maisons d'une couleur violette. Ce qu'on a en face a l'air d'une fabrique ou d'une école. L'officier d'artillerie, sorti comme un diable de sa boîte à l'arrivée des ambulances, ne leur laisse pas le moindre doute. Un peu plus loin, une baraque brûle. L'incendie augmente cet éclairage de funambules. « Gembloux, je vous dis, Docteur, Gembloux… Nous venons d'avoir la visite de l'aviation… Je vous demande un peu, on éclaire *a giorno* juste ce coin, qui est le plus important de la région… et on m'y place ! naturellement. Un groupe de 105… Qu'est-ce que je peux y faire ? Se mettre en batterie… mais pour tirer sur quoi ? Nous allons jusqu'au Canal Albert… On me dit, vous attendez les chars ! Bon, et les nôtres. Tenez, regardez-les qui défilent. On se croirait le 14 juillet ! » Quelles nouvelles de la guerre ? On ne sait pas trop. Les Allemands sont à Maëstricht, à ce qu'on dit. Moi ? Je suis là depuis la tombée de la nuit. Juste histoire de se faire bombarder. On m'a dit, vous vous portez sur la position de Gembloux. Quelle position ? Il n'y a pas l'ombre d'un ouvrage, pas un terrassement. C'est ce que me disait un des types de l'état-major… on parle de la ligne Namur-Wavre… de la position de Gembloux… Où sont les obstacles antichars ? On nous avait annoncé des appareils de Cointet [30]… Peau de zébie ! Les Belges se sont foutus de nous. Avancez, Messieurs… voilà la plaine nue, et expliquez-vous avec les blindés d'en face ! D'ailleurs, les Belges ! Vous en avez vu, vous, des Belges ? Quand on les croise, ils saluent poliment, et puis ils se tirent… Ils ne tiennent pas à avoir le moindre rapport avec nous… Je parle des militaires… la population, vous avez vu les circulaires ? Tout ça, boche dans l'âme, cinquième colonne, parachutistes ! Ici, on vient d'en arrêter…
On n'est pas là pour faire la conversation avec l'artilleur. Comment on s'est trouvé à Gembloux, ce n'est plus qu'une question académique. Il s'agit maintenant de s'en sortir. Voyons la carte, là, un peu après le

[30] Les appareils Cointet ou grilles Cointet étaient des obstacles d'acier qui, fixés aux sols et enchaînés les uns aux autres, bloquaient les chars. Çà et là, ils jouèrent leur rôle. Les Allemands les récupérèrent pour le Mur de l'Atlantique sous le nom de « grilles belges ».

carrefour… Vous allez sur Wavre, Docteur ? Mais non, je fonce sur Tirlemont ! Alors, à droite, la route balisée…
Ça, c'est un spectacle extraordinaire. Il a fallu avant de s'y engager laisser passer un convoi… c'est déjà le gros. Sur cette route-là, on peut circuler feux étaient. Elle est jalonnée de balises lumineuses. A perte de vue, en ligne droite, avec les immenses arbres qui lui font un dais ou tout au moins qui semblent immenses au-dessus des balises. Tout le sale effet que vient de faire à Parturier le discours de l'artilleur s'évanouit devant ce miracle de la route éclairée. Une merveille. Et puis cela, ça donne bien l'impression de la préparation raisonnée, les moyens de régulation routière prévus, le plan Dyle mis au point : peut-être que les Belges n'ont pas préparé la position Namur-Wavre, mais notre État-Major, lui… Des automitrailleuses passent sans lumière. Elles filent vers le Canal Albert. Ah non, ce n'est pas 1914 !
Quinze kilomètres comme ça ! On s'est inséré dans la colonne, on en subit les arrêts. Mais après les balbutiements de tout à l'heure, cette nuit noire, ces bois inhospitaliers, comme on éprouve avec plaisir, même aux arrêts un peu longs, ce sentiment retrouvé de l'ordre ! Ici, on marche sur une terre étoilée… pas de risque de se perdre… sur une route qui a un numéro, qui est portée sur les ordres de mission, sur les extraits de cartes routières établis par itinéraire, longtemps à l'avance, à Vincennes ou à La Ferté-sous-Jouarre, par des hommes de science, qui mesurent tout à la règle, au compas… et connaissent la force des blindages, la puissance des bouches à feu, le rayon d'action des chars ! Parturier, rassuré, roule vers son destin. Roule lentement vers son destin.
Maintenant, il reconnaît les lieux. Ce carrefour, c'est lui que je cherchais ! Si nous ne nous étions pas fichus dedans c'est ici que nous débouchions d'Orbais, et par là ça continue sur Perwez… Bon. Pas de veine. La colonne s'immobilise. On m'a toujours dit qu'il ne fallait pas s'attarder à la hauteur des carrefours…
Jean parle avec Blanchard. (…)
Jean va demander quel livre, quand le convoi s'est ébranlé. On marche dans le bruit des blindés. Ça va durer encore longtemps ? D'après ce qu'a dit Parturier, on quitte la route à droite au bout de quinze kilomètres… Blanchard rigole : s'il faut se fier au Pharmacien ! (…)
Voilà, on quitte la route. On s'enfonce à nouveau dans le noir, la campagne. Ça grimpe d'abord, par ici, c'est tout vallonné, pour autant qu'on puisse voir. Les masses sombres des collines boisées, les bas-fonds brumeux… Il ne faudrait pas qu'on recommence à se perdre. La voiture de Manach s'arrête. C'est Parturier qui veut qu'on fasse conciliabule. Les brancardiers descendent, et battent la semelle. Il fait froid tout d'un coup… Bon, maintenant, il n'y a vraiment plus de quoi discuter. C'est tout à l'heure dans les bois qu'il aurait mieux valu se concerter. Qu'est-ce qu'il y a jusqu'au point final maintenant ? Quatre kilomètres. Bien cinq. On rembarque. Et avec tout ça, on s'est encore trompé. C'est décevant, ces petits chemins. Comment s'y est-on pris ? Il a fallu une demi-heure pour faire les quatre kilomètres en question. Moi, je te dis qu'on a passé trois fois au même endroit. Bon, alors, c'est ici ? Pas du tout. C'est pas le nom. Qu'est-ce que ces ombres sur le chemin ? Tu vois qu'on soit déjà chez les Boches. C'est pas les Boches, c'est la Cinquième Colonne. Ah dis, alors, tu trouveras un autre sujet de plaisanterie !
Ce sont des Belges, de garde à la porte du patelin. Ils expliquent aux égarés comment trouver leur point de destination. C'est très simple : vous retournez d'où vous venez, par là… Parce que vous pourriez y arriver ; en tournant dans l'autre sens, devant vous et à droite. Pour la distance, c'est kif-kif. Seulement par là, les bruits qui courent… il y a peut-être les Allemands ! « Vous plaisantez ! — proteste Parturier. — D'ici le Canal Albert, il y a près de quarante kilomètres ! » Les bonshommes hochent la tête. D'ailleurs, de quoi est-ce qu'on discute, puisqu'on peut aller dans l'autre sens ? Vous retournez donc d'où vous venez… bon, au premier hameau vous tournez à gauche… puis il y a un village, depuis le hameau les

maisons ne cessent pas… Au village, encore à gauche… et alors, là, tout droit à trois kilomètres… Vous voyez, c'est pas compliqué.
En effet, non. Seulement, alors c'est le patelin qu'on a traversé tout à l'heure… Mais pas du tout, monsieur le Major ! pas du tout. Puisque je vous le dis. D'ailleurs, vous verrez bien…
On n'a rien vu du tout. C'est peut-être le même. C'est peut-être un autre. Mais on y est.

*

* *

Un village sur le haut d'une colline, une seule longue rue[31]. Pour l'instant, plein de soldats belges. Dans la maison commune[32], qui n'est pas grande, on a fait du feu pour les soudards. La milice veille, les soldats dorment, la plupart. Ce sont les premiers Français qui arrivent : « Ce n'est pas malheureux, depuis hier matin qu'on vous attend, sais-tu… » Un officier vient voir Parturier. Il va lui passer en consigne un parachutiste. « Mais je suis médecin ! — s'exclame le pharmacien. — Je viens établir un poste de secours, et pas une prison ! » Ça ne fait rien. Débrouille-toi. C'est l'affaire des Français, les parachutistes. D'abord, à quoi voyez-vous que c'est un parachutiste ? On lui amène un être apeuré, qui baragouine, ignorant le français, un affreux mélange où il y a des mots allemands. Un ouvrier polonais. Pourquoi qu'il parle allemand, alors ? mais parce que vous ne parlez pas le polonais. Vous voyez bien qu'il ne sait pas l'allemand ! De toute façon, je ne puis pas le garder. Je ne suis pas l'armée française, j'ai sept hommes… et encore je dois en envoyer un en liaison au matin…
On les mène à l'école. Puisque c'est à l'école qu'ils vont s'établir. Ils entrent dans une salle : c'est tout comme si les enfants venaient d'en sortir. Les pupitres montrent que ça doit être des petits. Il y a des cahiers à toutes les places, les cartes au mur, pour la géographie, pour les leçons de choses… Jean a pris un petit cahier vert, les lettres mal formées par une main qui se raidit encore, accroche, les pâtés… ah, c'est insupportable. L'instituteur, un homme tout jeune avec un collier de barbe, il est en train de faire ses paquets, leur montre tout ça avec une certaine emphase. Vous voyez, Docteur, je les faisais chanter… vous connaissez les chansons de Dalcroze[33] ? Hier, on n'a pas eu classe, bien sûr. Cela fait deux jours en suite… avant-hier, c'était jeudi…
Tiens. La guerre a commencé un vendredi. Je n'y avais pas pensé. Jean déplie dans un coin un brancard, il faut bien un peu dormir. « Mais alors, je ne comprends pas, — dit Parturier, — vous partez ? » L'instituteur baisse les yeux, comme s'il avait honte. Mais il n'a pas honte. Tout le monde, il part. pourquoi je resteraille, moi ?… Tout le monde part ? Mais ils sont dingues. Dites donc, Moncey, qu'est-ce qu'il leur prend ? Moncey ne sait pas. La frousse. « Mais les Allemands arrivent, Docteur, sais-tu ? » D'où leur vient cette idée absurde ?
Absurde ou pas, Manach qui a été faire un tour le confirme : tout le village est en train de foutre le camp, les femmes pleurent, font leurs paquets, avec leur crucifix dessus… Oh, ce qu'il fait froid ici ! Moi, je vais me coucher dans ma voiture, on y est mieux… Moncey, mon vieux, s'il y avait des blessés, j'ai besoin des quatre brancardiers ici. Alors, c'est vous qui allez faire la liaison avec le G.S.D. Vous pouvez vous reposer trois heures. Qu'est-ce qu'il y a d'ici le château où le Médecin-Chef va se nicher[34] ? Six kilomètres, quoi.

---

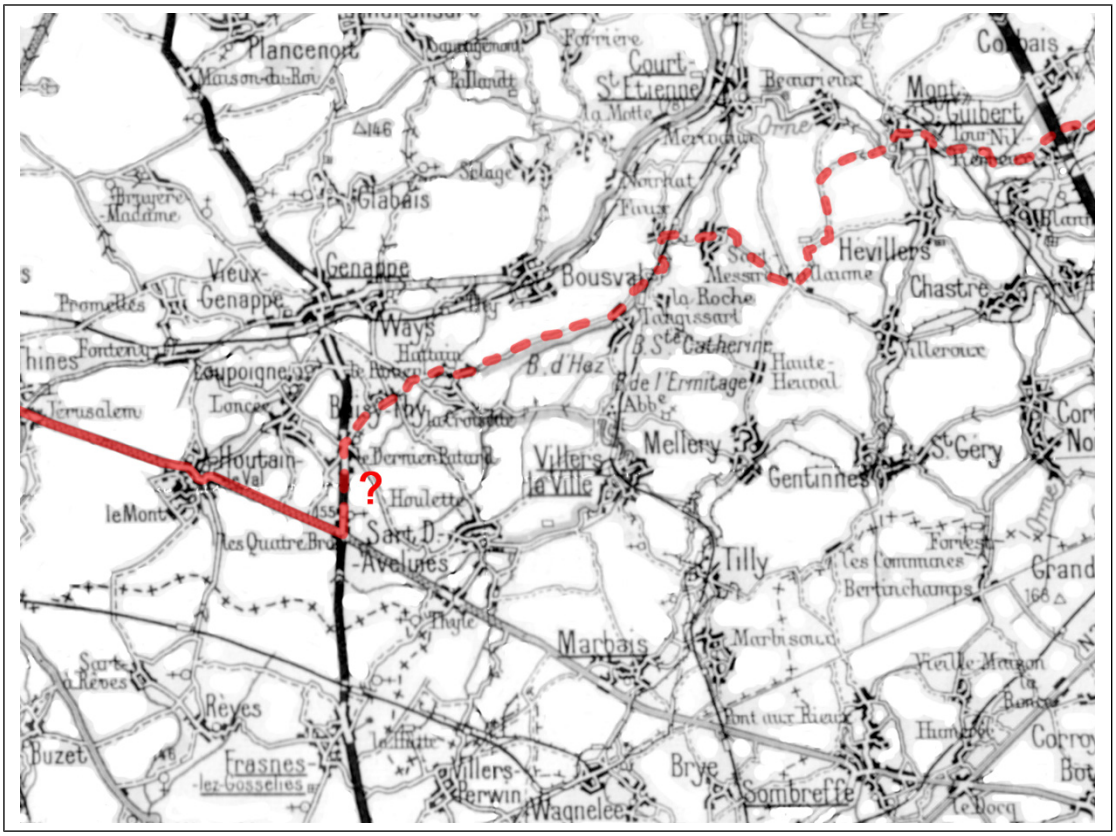
[31] Il s'agit de Huppaye.

[32] L'expression « maison commune » existe bien en vieux français. Etait-elle employée au pays de Jodoigne quand Aragon y arriva ? Nous n'en n'avons pas encore trouvé de trace.

[33] Émile Jaques-Dalcroze (1865-1950) est un compositeur, pédagogue et chansonnier suisse créateur de la méthode de rythmique qui porte son nom.

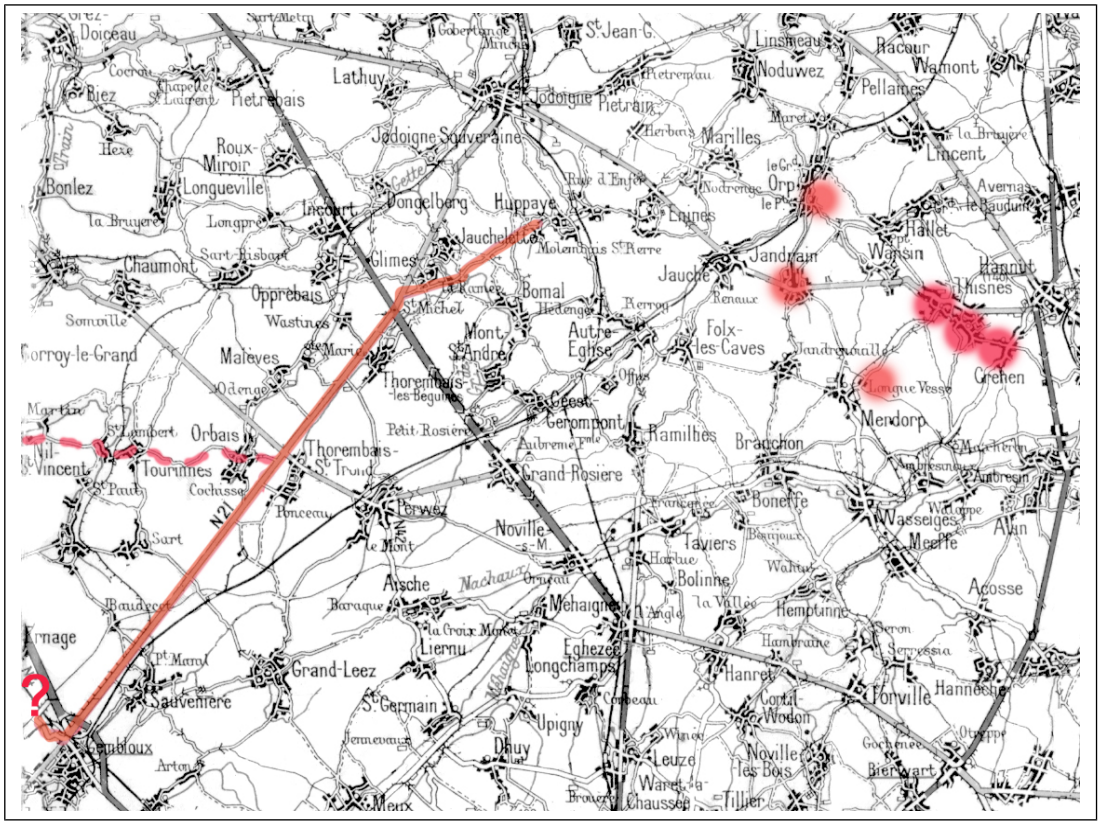
[34] Le château du baron de Traux de Wardin (Henri de Traux fut ministre plénipotentiaire et secrétaire de la Reine Elisabeth), à Jodoigne, qui devient dans le roman le château du baron de Heckert. La famille Heckert joue un petit rôle dans *Les communistes*, la baronne Louise, l'épouse de Paul-Emile Heckert, est une cousine de Cécile d'Aigrefeuille, l'épouse Wisner, l'amoureuse de Jean de Moncey.

De jour, vous ne vous perdrez pas. Si vous n'y êtes qu'à sept heures, ça ne sera pas un malheur. Ils prévoient d'y être à huit ou neuf, il y a un certain battement… C'est mieux que vous y soyez à sept… Blanchard vous mènera, vous me le renvoyez. Alors, ensuite vous guiderez le Lieutenant Blaze, qui doit venir nous rejoindre ici. Comme il a ses voitures…[35]



Le détachement s'égare (au point d'interrogation) et suit un itinéraire au sud de l'itinéraire prévu (figuré par des tirets)

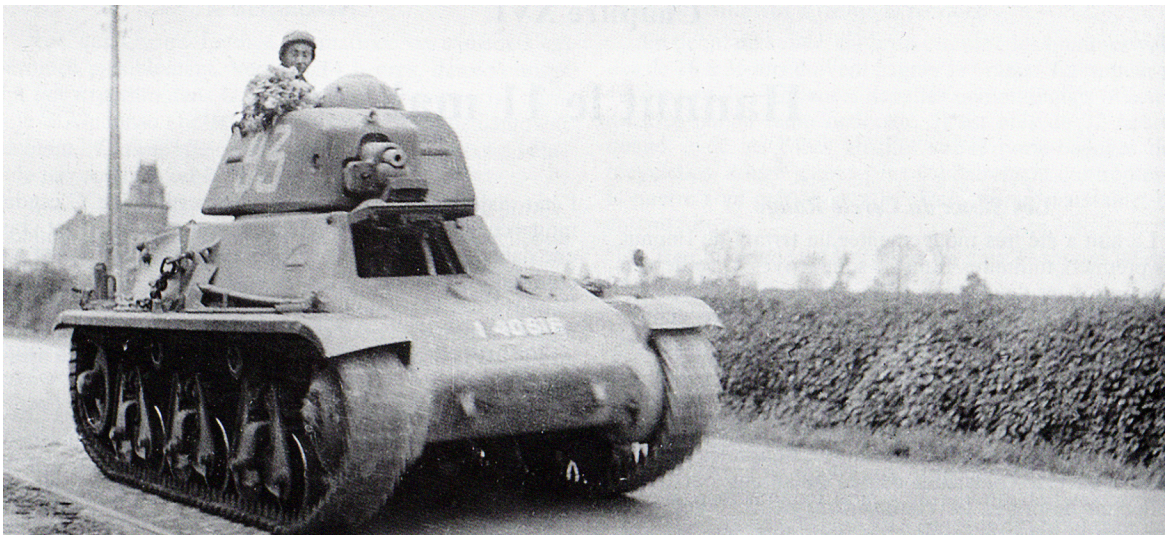
[35] Pp. 101-130.



Le détachement débouche à l'ouest de Gembloux, retrouve l'itinéraire à Thorembais et arrive à Huppaye. A quelques kilomètres, les villages d'Orp, Jandrain, Crehen et de Thisnes où se livreront les plus durs combats des 12-13 mai. Ci dessous : L'école communale de Huppaye où le détachement passe la nuit et installe un poste sanitaire. La maison communale, aujourd'hui désaffectée, est immédiatement à droite.

9. Le déploiement de la 3e D.L.M.

Les règlements des D.L.M. prévoyaient que dans la défensive, l'infanterie se regroupe en point d'appui et les chars se rassemblent en arrière, prêts à contre attaquer.
C'est ce dispositif qui fut adopté par la 3e D.L.M. A la nuit tombante, la situation de la D.L.M. se présente comme suit : Le 12ème Cuirassiers est sur la Petite Gette avec des détachements à l'Est de la rivière et des patrouilles vers le Canal Albert. Le gros de la D.L.M. se trouve à l'ouest de la position Wavre-Namur sur laquelle sont déployés les unités de sûreté éloignée mentionnées plus haut. La fin d'étape a lieu vers 22h. La nuit est calme et relativement froide. Le moral est excellent.
Le commandement de la D.L.M. a réparti son secteur divisionnaire en deux sous-secteurs.
Le sous-secteur Nord va du passage à niveau d'Ezemael, près d'Ardevoor, au Moulin de la Caïade, lieu dit Le Paradis, au Sud-Est d'Orp-le-Petit (environ onze kilomètres de front) ; le sous-secteur Sud va du lieu-dit Le Paradis à Crehen (environ six kilomètres de front).
Le sous-secteur Nord est confié au 11e Régiment de Dragons Portés (moins son 1er bataillon), le sous-secteur Sud étant réparti entre le 2ème Cuirassiers et le 1er bataillon du 11e R.D.P.
Le flanc gauche de la D.L.M. est couvert dans la région de Tirlemont-Ezemael par le 12e Cuirassiers. La liaison avec la 2e D.L.M. au Sud sera réalisée au lieu-dit Dieu-le-Garde, au sud-ouest de Crehen, par des éléments légers des deux divisions. Le 1er Cuirassiers sera tenu en réserve à Jauche et à Folx-les-Caves.
Le lendemain matin, le dispositif de la 3e D.L.M. est achevé : au nord, le 11e Régiment de Dragon Porté (quartier général à Piétrain), au centre le 4e Cuirassiers (quartier général à Jauche), au sud le 2e Régiment de cuirassier (quartier général à Merdorp). Le quartier général de la division était situé à Huppaye. Quant au 12e Régiment de Cuirassiers, il est en protection éloignée au nord-est du dispositif.



Les Hotchkiss du 4e escadron du 2e Régiment de cuirassiers, encore fleuris, arrivent à Thisnes, à l'est de Jodoigne, le 11 mai à 6 heures du matin. Ce H-39 (n°93) survivra aux combats du 12, mais sera détruit le 13 mai à Merdorp. Le chef de char, que l'on voit émerger de la tourelle, y sera tué.

10. L'entrée en Belgique dans *Le Crève-cœur*

Aragon écrit *Les lilas et les roses* après le 28 juin 1940, à Javerlhac (à 10 km de Nontron, Dordogne) où il avait retrouvé Elsa. C'est à Nontron qu'Aragon sera démobilisé, le 31 juillet. Aragon avait lu le texte à Jean Paulhan, qui l'avait transcrit de mémoire et transmis (avec quelques fautes) au *Figaro*, replié à Lyon. *Le Figaro* publiera le poème le 21 septembre ; ce sera la première publication d'un texte d'Aragon après la défaite. Le 28 septembre, *Le Figaro* publie une version corrigée du poème où manquent, rayés par la censure, les vers 17-19 évoquant la *« panique »* et la *« peur »* des soldats français.

LES LILAS ET LES ROSES

O mois des floraisons mois des métamorphoses
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Ni ceux que le printemps dans ses plis a gardé

Je n'oublierai jamais l'illusion tragique
Le cortège les cris la foule et le soleil
Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique
L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles

Le triomphe imprudent qui prime la querelle
Le sang que préfigure en carmin le baiser
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles
Entourés de lilas par un peuple grisé

Je n'oublierai jamais les jardins de la France
Semblables aux missels des siècles disparus
Ni le trouble des soirs l'énigme du silence
Les roses tout le long du chemin parcouru

Le démenti des fleurs au vent de la panique
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur
Aux vélos délirants aux canons ironiques
Au pitoyable accoutrement des faux campeurs

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt
À Sainte-Marthe Un général De noirs ramages
Une villa normande au bord de la forêt

Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus

Bouquet du premier jour lilas lilas des Flandres
Douceur de l'ombre dont la mort farde les joues
Et vous bouquets de la retraite roses tendres
Couleur de l'incendie au loin roses d'Anjou

11. Le samedi 11 mai 1940 dans *Les Communistes*

Quand ils partent [36], vers sept heures moins le quart, après un jus bien chaud, bien noir, mais amer, qu'on leur a donné à la maison commune, ils voient que les soldats belges sont partis. Le village se réveille dans un bruit de charrettes chargées, des gens jettent des ballots par la fenêtre, des femmes pleurent.
« Ça commence bien, — dit Blanchard — Tu sais où il perche leur château ? »
Jean s'est fait expliquer : pas mèche de se tromper. Tout droit, piquer dans la vallée, et c'est là, de l'autre côté, quand on a passé la grande Gette… (…)
On ne peut en effet pas se tromper. La route mène droit sur la Gette, on la franchit et, tout de suite, c'est un grand domaine avec de beaux arbres, des prairies, on devine le château. D'ailleurs, l'allée de gravier y mène. Un de ces châteaux du milieu du XVIIIe siècle, qu'on a terminés sous l'Empire en y ajoutant des écuries. (…)
L'escalier de cinq marches sur toute la largeur est fait on voit pour quelles arrivées d'équipages. Des essences d'arbres à feuillage persistants assurent le cadre immuable de cette demeure blanche. Ce sont de ces arbres qu'on est habitué de voit tout petits, ici ils ont deux fois la hauteur de la maison, et des aiguilles presque noires. Les propriétaires sont partis la veille pour Bruxelles. Il y a là tous les domestiques, le majordome, qui est du même type que le bourgmestre de Houtain-le-Val, barbe grise partagée, le poil léger ; des guêtres, et un veston à quatre boutons, droit. Il a été prévenu que des officiers allaient arriver. Un sous-officier de la division est passé. Il ne savait pas que ce seraient des médecins. M. le Baron a dit que sa maison est à la disposition des officiers français… Le majordome est là pour leur en faire les honneurs. Le jeune soldat doit les attendre ? Il fait froid dehors. S'il veut descendre à la cuisine, on va lui donner un café.
(…)
… le voilà [Jean] dans une sorte boudoir, qui donne sur la belle prairie de l'autre côté du château. (…) une pièce moins haute que les autres, presque ronde, toute pannelée de gris, avec des tableaux peut-être d'une qualité incertaine : *Nymphes d'Horace coiffées au Premier Empire, —Rondes Sibériennes, Chinoises de Boucher…* (…)[37]

[36] Jean et Blanchard, vers le château où doit s'installer le Médecin-Chef.

[37] Au petit matin, le reste du G.S.D. 39 arrive au château de Jodoigne-Souveraine, après un trajet ainsi détaillé par G. Delater : « Le G.S.D. 39 et la S.S.A. (Section sanitaire Automobile), qui ont été survolés dans la soirée du 10 par l'aviation allemande, ont parcouru la route de Nivelles jusqu'à Sart-Dame Avelines (6 km. Au sud de Genappe) par une nuit noire et sans difficulté aucune, grâce au balisage des bas-côtés avec les lanternes du commandant Legrain, chef du D.C.R. (Détachement de Circulation Routière) au quartier général de la division. Le 11 mai, à 6 heures du matin, ils ont aussi vu bombarder sans résultat la voie de chemin de fer ; puis ils sont partis organiser leur échelon léger à quarante-cinq kilomètres de Genappe, au sud de Tirlemont et de Jodoigne, à Jodoigne-Souveraine, dans un superbe château du XVIIIe siècle, entouré d'un grand parc, mais d'accès peu commode, sauf à l'est ; et peu après leur arrivée, la ville de Jodoigne a subi un bombardement intense qui a touché la gare et bloqué la route de Jodoigne à Saint-Trond, vers l'est, ainsi que le carrefour central. » Docteur G. Delater, op. cit. pp. 37-38

« Alors, Moncey, c'est vous qui faites la liaison ? » Le Lieutenant Blaze et Dasvin de Cessac entrent dans la pièce. Jean salue.
« Ça s'est bien passé ? — dit le Médecin-Chef. — Parturier dort, le loir, tandis que nous courons les routes ! Vous n'avez pas eu trop de peine, mon petit, à dénicher le château de Heckert ? Hein ? c'est une demeure ! Et le majordome me dit que la cave est à la hauteur… S'il n'y avait pas ces tristes nouvelles… »
Ce matin, à six heures, l'Aspirant La Martelière et deux hommes ont été tués par une bombe d'avion un peu au-delà de Nivelles. Mais il ne faut pas trop se frapper : nous en verrons d'autres, des morts.[38]

(…)
Dans la matinée du onze mai, après avoir passé au Corps de Cavalerie, chez Prioux [39], le Général Gréville [40] est arrivé au village[41] où le Pharmacien-Auxiliaire Parturier dort sur un brancard dans l'école abandonnée. Il a arrêté sa voiture pile, devant le poste où des soldats belges sont en train de mettre sac au dos : « Qu'est-ce que ça signifie ? » crie-t-il à l'officier qui salue. *Ça,* désigne l'encombrement affolé de charrettes devant les maisons, les gens qui, par les fenêtres du premier, jettent les matelas, les femmes qui pleurent. Les explications sont vagues, non, on n'a pas encore vu d'ennemi, il n'y a pas eu de bombardements. On s'est saisi d'un homme qui répandait des bruits.
Le Général est un grand militaire que sa capote boutonnée au col allonge encore. Il parle par phrases courtes. La violence froide y fait place subitement à une douceur murmurée. Sa main balaye les Belges, ces soldats de pacotille, qu'il considère un peu comme des gardes forestiers. Puisqu'ils s'en vont, qu'ils s'en aillent ! La petite colonne du poste divisionnaire s'est groupée et disloquée. L'officier qu'on avait envoyé en avant se précipite, conduit le Général vers cette ferme carrée, avec une cour devant, une haute porte au toit large. On s'installe. Vous rassurerez ces panicards…
Tout s'organise comme toujours. Un cantonnement, même en guerre, même à l'avant, c'est un cantonnement. Pour le Général Gréville, un homme d'audace, son poste de commandement doit être toujours résolument placé dans le saillant avancé de ses troupes. [42]

(…)
C'est la petite ville qu'on aperçoit en sortant du Château de Heckert qui vient de prendre[43]. Elle fait le carrefour des routes de Tirlemont à Gembloux, et de Wavre à Tongres et Saint-Trond. La voiture du Médecin-Colonel [44] est arrêtés à l'entrée du bourg : le carrefour central en ruine, la gare flambe [45]. Des

[38] Pp. 130-134.

[39] Dans le roman comme dans la réalité, le commandant du Corps de Cavalerie.

[40] Commandant la 3e D.L.M. dans le roman. En réalité, le commandant de la 3e D.L.M. était le Général Langlois.

[41] Huppaye [on prononcé : Huppé].

[42] En raison de la percée allemande sur le Canal Albert, la mise en place des unités françaises en Belgique avait été activée. Dès les dernières heures de la nuit, la sûreté éloignée se remet en route, suivie de peu par la brigade de chars. A 7h45, la sûreté éloignée est sur la Petite Gette; elle est suivie par les reconnaissances des 1er Cuirassiers, 2e Cuirassiers et 11e RDP. Au début de l'après-midi, les escadrons motos de la sûreté éloignée sont progressivement relevés sur la Petite Gette par la brigade de chars et remis à la disposition de leurs bataillons respectifs. Les escadrons Hotchkiss du 1er Cuirassiers se déploient à Orp-le-Petit et Pellaines, ceux du 2e Cuirassiers à Crehen et Thisnes ; les escadrons Somua des deux régiments sont installés en profondeur à Marilles et Jauches pour le 1er Cuirassiers, Jandrenouille et Merdorp pour le 2e Cuirassiers. Vers 14h, les dragons du 11e R.D.P. prennent la route et arrivent à la nuit tombante sur leurs positions et s'y déploient, libérant progressivement les escadrons de Hotchkiss de la brigade de chars. On creuse, on poste les armes, on installe les transmissions : on se prépare à livrer bataille.

[43] Jodoigne [on prononce : Jodogne].

[44] Le Médecin-Colonel Daumis, devient dans le roman le Médecin-Colonel Lamirand.

[45] « Dès l'aube du dimanche, la Luftwaffe a bombardé le carrefour principal, le passage à niveau de la rue de Piétrain, l'immeuble du coin de la

voitures de toute sorte, autos, camions, carrioles refluent dans un charroi désordonné ; les gens à pied s'accrochent aux talus, avec leurs paquets démesurés ; des cyclistes se faufilent, tout un peuple échevelé, surpris dans son désordre… Une sanitaire s'arrête aux signaux que lui fait le Colonel, du marchepied de sa voiture, la portière ballante.
« Où allez-vous ? Quel service ? »
Le sous-officier sur le siège, à côté du conducteur, explique : « Il y a, paraît-il, un hôpital au château… Ce sont des civils belges blessés, et des Anglais. On est juste à l'articulation des Français sur l'armée anglaise… — Il y a beaucoup de blessés ? — Une vingtaine. Six dans cette bagnole… »
Lamirand s'est rejeté dans sa voiture. « Je ne comprends pas, — dit-il au Lieutenant Varney, son officier d'administration…[46] — Tout se passe comme si les avions allemands faisaient ce qu'ils veulent… » Pour l'instant le ciel est vide. Aucune chasse n'a accompagné les incurseurs. Un groupe de D.C.A. s'est époumoné à la sortie de la ville, mais les Dornier ont tourné brusquement vers le nord.
Au Château de Heckert, l'arrivée des blessés force la main au Médecin-Lieutenant Fenestre. Celui-ci a d'abord décidé d'installer sa salle d'opération dans la tente-hôpital que les brancardiers sont en train de dresser dans la grande prairie derrière la maison. Mais on opérera dans les serres, le long des communs[47]. Morlières et Moncey, qui vont partir avec le Médecin-Lieutenant Blaze, pour rejoindre le poste de Parturier, ont été retenus au moment de grimper dans les sanitaires. Les conducteurs aussi vont donner la main à l'installation.
La petite serre, accotée aux écuries, face à l'est, est pleine de soleil. On y débarque les blessés. Trois voitures sont entrées dans la cour. Blaze se lave les mains dans un coin, les manches relevées. Jean de Moncey fend aux ciseaux les pansements hâtifs des blessés légers. Fenestre et Sorbin discutent d'un cas plus grave : un Anglais qui râle les mains au ventre. On prépare une table, Morlières apporte une boîte de métal d'où on sort les lignes…
Au dehors, la grande tente de toile hissée sur ses poteaux est en train de prendre forme, mais ça a moins bien marché qu'à l'exercice, avant le départ : un cordage a lâché, on ne retrouve pas tous les taquets. Le Médecin-Chef s'est fâché. Il crie encore quand les artilleurs viennent annoncer qu'ils se mettent en position au-dessus du château, dans le petit bois ; à peine y sont-ils qu'un Stuka pique sur eux du fond du ciel, et la serre où on commençait à fouiller le ventre de l'Anglais retentit de toutes ses vitres, tandis que les infirmiers inexpérimentés se jettent sous la table, engueulés par Sorbin et Fenestre, combattants de l'autre guerre. Bon, est-ce qu'il y a eu du vilain, là-haut, chez les artilleurs ? En attendant, cette façon de se flanquer là pour nous faire repérer ! « On devrait, — dit Dasvin de Cessac, — mettre le grand drapeau à croix rouge sur le toit… » C'est aussi l'avis de tresse et de Gourdin. Mais ni de Fenestre ni de Sorbin, que le Médecin-chef vient consulter comme ils referment leur patient. Morlières a donné le chloroforme : l'Anglais, un peu bleui, ronfle de travers, avec ce visage décomposé par les faux rêves

---

rue Grégoire-Nélis, le parc de l'avenue des Combattants en face de la Poste, la rue de Gotteaux, le quartier Batavia. Au carrefour principal, sous les décombres de l'estaminet "Au Cheval Blanc", Henri Hobin, le tenancier, se retrouve au milieu des soldats qui venaient d'y faire halte. En face, la maison de l'avocat Jacqmot et celle, contiguë, de la famille Delhalle, ont croulé de concert. Un Jodoignois âgé qui se vantait à qui voulait l'entendre avoir conne la guerre de 1870 et celle de '14 et qui flânait par là, Désiré Marchal, a été tué net, par un éclat d'obus. Rue de Piétrain, au passage à niveau, huit personnes, des évacués, ont perdu la vie. Henri Defalque, l'exploitant du café du coin, et Victor Gilles, l'époux de Rosanna Dubreucq, sont grièvement blessés. Chaussée de Charleroi et rue des Gotteaux, de nombreuses maisons ne sont plus qu'un amas de brique, de ferrailles. Au travers des décombres, fleur et sourire aux lèvres, repassent les Français, mais Jodoigne a pris peur. Bon nombre de ses gens s'apprêtent à la quitter. » Fernand Gilles : *1945 : KG – La fin d'un symbole*, pages 29-30. Le bombardement de Jodoigne fut effectué par des Junker 87 "Stuka".

[46] Dans la réalité, le lieutenant d'administration du médecin lieutenant-colonel Daumis s'appelait Dombre.

[47] Selon le docteur Lévy, le majordome du château avait demandé de ne pas occuper l'ailer gauche, où on avait *« installé les meubles précieux » et d'éviter de « rayer les parquets du grand salon ». « Du coup, le poste de secours est installé dans les communs ; le poste chirurgical est mis dans une serre merveilleusement éclairée, le jour, et dont il sera bien difficile de masquer les lumières la nuit. »* Cf. La Pléiades tome IV p.1418.

artificiels. Fenestre, s'arrachant le masque de gaze, les mains en l'air avec une pince et un catgut, crie de tous ses poumons que les Boches, on ne peut pas compter sur leur respect de la Convention de Genève, tout de même ! Enfin, on s'entend pour dessiner dans le parc, avec de la brique pilée dans des cailloux blancs une grande croix rouge sur le sol. On est à ce travail de décoration quand il se fait un mouvement : sous les arbres, un groupe s'est formé autour du vaguemestre. Pas croyable ! Des lettres ! Une espèce de joie balaye toute discipline : les types qui travaillaient à la tente ont tout plaqué, des infirmiers sortent de la salle d'opérations, Dasvin de Cessac et son ordonnance côte à côte se mettent démocratiquement sur les rangs…
(…)
Il [Dasvin de Cessac] baisse le journal devant un visage brun, souriant, un nez long, un officier au garde-à-vous. Un capitaine comme lui, un artilleur. Il se présente : « Capitaine Cormeilles, commandant la Batterie… » Non, il n'y a pas de mal. Sauf pour les provisions de bouche… Est-ce qu'il ne pourrait pas, provisoirement, mettre ses bonshommes en subsistances au groupe divisionnaire ? « Permettez ! — s'écrie le Lieutenant d'administration Gourdin — Ça ne se fait pas si simplement… » Les choses vont encore se compliquer pour lui. Des officiers des guides belges entrent dans le salon où le Médecin-chef a fait son bureau. Leurs hommes sont dans le Parc : ils se rabattent de la Petite Gette[48], la place laissée aux cuirassiers de la D.L.M. On ne peut pas faire autrement que de les inviter à dîner. « Et vous aussi, Capitaine… »
L'artilleur salue. Cormeilles, en sortant, regarde avec étonnement cette demeure romanesque, ses hautes fenêtres, ce grand perron, les essences perpétuelles à feuillages argentés, les arbres disproportionnés, les pelouses envahies par les soldats, les Guides belges groupés au bord de la pièce d'eau avec leurs bicyclettes amoncelées, un peu de soleil tombant sur l'acier terni des rayons, des guidons.
(…) et puis le Lieutenant Gourdin lui tombe dessus : il n' pas de comptes à demander au Capitaine… sauf une signature ou deux… pour prendre ses hommes en subsistance… mais, enfin, quelle idée de mettre sa batterie au voisinage immédiat d'une installation sanitaire ? Déplaisant, cet officier d'administration. « Ce n'est pas une idée, — réplique Cormeilles, — mais un ordre reçu. De l'artillerie divisionnaire. Vous lui ferez vos observations, Lieutenant. D'ailleurs, je suis supposé vous protéger… »
Gourdin ricane : « On a vu comment… vous tirer sur les avions avec un 75 ?
— Il ne s'agit pas des avions. De là-haut, je prends en enfilade la route de Waremme… de Tongres, c'est-à-dire…
— Les avions ne prennent pas la route.
— Non. Mais les Guides belges, comme vous avez pu voir. Et ceux qui pourraient arriver cette nuit, ou demain… sur leurs talons. » Cette idée fait froncer le nez à Gourdin. Désagréable à penser que les Allemands pourraient arriver par là… Pas qu'il sous-estime la Wehrmacht, Gourdin, non certes ! mais enfin, droit sur eux…
(…)
Avec tout ça, le dîner est très gai. Le majordome du Baron Heckert a fait dresser le couvert dans la grande salle aux tapisseries, et à cause des hautes fenêtres on n'allume pas l'électricité, alors que la table est ornée de bougies dans les candélabres à pendeloques ; tout y fait à la fois fantastique et rassurant. Une espèce de paix tombée sur le domaine. On n'entend plus rôder les avions comme l'après-midi.
(…)
Les Belges racontent leurs malheurs. Ils étaient le long de la Petite Gette en face de Saint-Trond ou à peu près. D'ailleurs, ce secteur sur lequel ils s'étaient rabattus, venant du Canal Albert, ce n'étaient pas eux

[48] Voir le chapitre suivant.

qui devaient le tenir, mais les Anglais. Comment, les Anglais ? Leur secteur passe devant Bruxelles… Le commandant des Guides explique poliment qu'il répète, lui, ce que les cuirassiers du Régiment de Découverte qui les dépassaient lui ont dit : la D.L.M. devait trouver liaison avec la droite des Anglais, sur la Petite Gette, là où la voie ferrée la croise, venant de Tirlemont…[49] Et là, ils ont rencontrés les Guides qui s'en allaient… Le commandant s'en excuse pour la forme, mais n'a pas à trancher su le secteur doit être tenu par les Anglais ou les Français… Un bombardement ininterrompu de trois heures sur la gueule, savez-vous… Imaginez-vous ce que c'est ? Sorbin prétend que parfaitement, il a été à Verdun, aux Éparges… Ça a changé depuis, l'artillerie… et les avions, ils se laissent tomber sur vous, ça en fait un bruit, tenez comme ça… c'est ça qui est terrifiant… ils doivent le faire exprès pour épouvanter les gens, savez-vous…

Le Capitaine Cormeilles, qui en a eu un échantillon l'après-midi, affirme que ce n'est pas drôle. Mais, clairement, Sorbin et Fenestre trouve que lâcher une position pour trois heures de bombardement, ça n'existait pas dans *leur* guerre. Cela tourne à l'aigre. Dasvin de Cessac fait diversion : à lui incombent les relations diplomatiques avec nos alliés. Les artilleurs préfèrent dormir là-haut, près de leurs hommes. Ils ont tort. Sauf qu'après le bombardement de la ville, les conduites d'eau ont été coupées, et qu'alors pas mèche d'utiliser les baignoires, les appartements des invites, chez les Heckert, sont vraiment confortables. Les gosses, Moncey, Morlières, les autres, couchent dans les greniers[50]. On a dû sévir contre un des cuistots : il a fait une reconnaissance à la cave, et il est noir, simplement, Dasvin de Cessac parle de notre honneur : on n'est pas des pillards. Quand on voit comment ces gens nous reçoivent ! Son geste circulaire embrasse les portraits des aïeux, les candélabres, les bouteilles vides, la nappe damassée…[51]

[49] Ni Aragon ni le GSD39 ne s'est rendu à Tirlemont, l'endroit où les avant-gardes françaises poussèrent au plus loin en Belgique, et rencontrèrent les pointes allemandes. Mais Aragon évoque dans *Le Roman inachevé* la campagne de mai-juin 40 par ce saisissant raccourci : *« les mille nationales de la mort leur détours et leurs stratagèmes de Tirlemont à Angoulême »* (NRF Poésie/Gallimard, Paris, 1966, p.57).

[50] Selon le récit du docteur Lévy : *« Les hommes sont logés dans le grenier et les officiers dans les chambres des invités. Elles sont somptueuses, avec cabinet de toilette ou salle de bains… malheureusement le bombardement de Jodoigne a rompu les conduites d'eau »*. La Pléiades volume IV, p. 1419.

[51] Pp. 141-157.

Le château du baron de Traux de Wardin, à Jodoigne-Souveraine, (dans le roman le château du baron de Heckert), où s'installa le GSD 39.

12. La rencontre d'Aragon avec les Guides

Selon le récit du docteur Lévy : « Au cours de l'après-midi, le parc du château a été envahi par un régiment de guides belges montés sur des bicyclettes. Officiers en tête, ils venaient du canal Albert qu'ils étaient chargés de garder. Gahel, qui fouine partout quand son poste est vide de blessés, les a découverts et s'est apitoyé sur leur sort. Il les a conduits au groupe et le capitaine a donné l'ordre de nourrir les hommes à la roulante avec les nôtres. Pour les officiers, ils ont été invités à la popote. (…) Ces braves belges racontent qu'ils ont dû abandonner les positions du canal à la suite d'un effroyable bombardement par avions qui a duré trois heures. Ils ont perdu près de vingt pour cent de leur effectif et sont complètement démoralisés. Du coup le Boche est passé comme il a voulu et a enlevé toute la première ligne. Simon, Gahel et Castille[52] qui ont fait l'autre s'étonnent un peu qu'une troupe qui n'a perdu que le cinquième de son effectif ait ainsi lâché pied et prétendent que « de leur temps, à Verdun » on ne relevait les troupes que quand il y avait au moins soixante pourcent des pertes… et qu'on attendait d'être relevés pour se retirer. En fin il faut croire que dans cette guerre les mœurs ne sont pas les mêmes »[53].

Le 1er Régiment de Guides (six escadrons motos, un escadron de 10 chars légers) faisait partie de la 1ère Division de Cavalerie (général Goffinet). Stationné derrière l'Ourthe le 10 mai, la division passe le 11 mai derrière la Meuse et s'installe en position défensive autour de Landen. Les guides et les chasseurs à cheval (en fait des motocyclistes) repoussent en fin d'après-midi plusieurs pointes blindées allemandes mais reçoivent à 22H l'ordre de repli. C'est ainsi que les guides arrivent dans les environs de Hannut qu'occupe déjà la 3e D.L.M. Au matin du 12 mai ils prennent position sur la ligne KW. Mais ce régiment est entièrement motorisé : il n'a pas d'autres cyclistes qu'un groupe de reconnaissance à trois escadrons et un bataillon du Génie. Aragon a-t-il rencontré des guides de ce petit groupe ?

[52] Pseudonyme d'Aragon dans le cahier du docteur Lévy.

[53] *La Pléiade* volume IV, pp. 1418-1419.

Cependant, à la mobilisation belge, chaque régiment de cavalerie d'active a formé, au profit de divisions d'infanterie, deux escadrons et un groupe cycliste (à trois escadrons) de réserve encadrés par quelques cadres d'actives du régiment mobilisateur et composés de rappelés des classes antérieures à 1936. Le 1er Régiment de Guide forma ainsi les escadrons cyclistes de la 6e et de la 7e Division d'Infanterie, ainsi que le Groupe cycliste de la 17e Division d'Infanterie. La 7e Division défendait le canal Albert à sa charnière avec le fort d'Eben Emael, et son itinéraire de repli (repli commencé le 11 mai) passait juste au Nord de la zone de déploiement de la 3e D.L.M.

C'est sans doute ce groupe cycliste de la 7e D.I. auquel fait allusion le Lieutenant-Colonel Lyet dans le passage suivant :
« Dans la matinée [du 11 mai], les défenses belges sont submergées dans la région de Maastricht malgré la vaillance des combattants. Les Allemands arrivent à Tongres, menaçant les arrières des éléments avancés du 12e Cuirassiers qui reçoivent l'ordre de se replier et de barrer la route venant de Hasselt et de Tongres aux lisières Nord et Est de St-Trond. Une partie seulement des cavaliers peut réaliser un « bouchon » vers midi et reste là jusqu'en fin de journée avec des éléments d'un groupe cycliste divisionnaire belge. Dans la nuit [du 11 au 12 mai] les premiers blindés allemands sont repoussés à Ordingen vers 1h.30. puis le dispositif est replié à l'Ouest (…) »[54].

Les Guides cyclistes des guides rencontrés par Aragon et le docteur Lévy sont donc :
- soit les hommes du groupe cycliste de reconnaissance de la 1ère Division de Cavalerie,
- soit des éléments de l'escadron cycliste de reconnaissance de la 7e Division d'Infanterie déportés au Sud de leur itinéraire de repli.
Avec de fortes présomptions pour les seconds, puisque les premiers n'ont pas défendu le canal Albert.

Uniforme des guides, et l'équipement d'un cycliste militaire belge en 1940

[54] Lieutenant-Colonel BEM Lyet : *La couverture de la prise de position de la 1ère armée française sur la position Dyle par le Corps de Cavalerie Prioux*, *L'Armée La Nation* N°5, 10e année, p. 31.

Un Capitaine-Médecin français en train d’effectuer une opération sur un blessé léger (début 1940).

13. Le dimanche 12 mai 1940 dans *Les Communistes* (I)

La veille encore, on a pu les retenir. Mais la seconde nuit, des fuyards ont confirmé la panique et, au matin du douze, tous les civils ont fichu le camp. Les carrioles, les voitures à bras se sont entassées de meubles, de coussins, de courtepointes. On a vu au grand jour, sous la petite pluie couleur cendre, des objets tirés du cœur des maisons, qui depuis des années et des années dormaient dans le secret des vies privées. Des vieillards hissés sur des ballots d'étoffes, entre des ustensiles de cuisine et des cages d'oiseaux. Tout cela prend le chemin cahotant de l'ouest. « Où allez-vous comme ça ? » a demandé Raoul Blanchard à un grand maigre tirant son cheval, avec, à ses côtés une femme qui pousse une brouette lestée de pendules, de bougeoirs, de moulins à café. « En France, donc ! » répond le bonhomme. Raoul revient du château de Heckert, ramenant Jean de Moncey et deux copains de renfort. Il a arrêté sa bagnole en contrebas de la rue centrale, regarde tout ce déménagement, et murmure : « En France ? » avec perplexité. Il est huit heures environ.

Descendu de sa voiture qui, Alain Morlières assis à l'intérieur parmi les brancards, a suivi la sanitaire de Raoul parmi les brancards, a suivi la sanitaire de Raoul, le Médecin-Lieutenant Blaze s'agite. Un officier d'état-major vient de lui apprendre que le Général Gréville, commandant la Division, est depuis la veille installé dans le bout du pays[55]. On a mis la main sur deux ou trois suspects : ils racontent que les Allemands arrivent, c'est pourquoi tous les pékins jouent des flûtes. On leur a bien dit, mais allez les persuader ! Ils filent avec leur saint-frusquin, enfin si c'est leur idée ! Le Général est à cuisiner un peu les espions. Les espions ? Bien, oui, enfin, les cocos qu'on a arrêtés… Alors, Morlières, mon vieux, rejoignez le poste avec les bonshommes… Parturier doit se ronger, s'il a des blessés… je vous rejoins, je vais présenter mes devoirs au Général.

Pourquoi y aurait-il des blessés à l'école où campe le Pharmacien-Auxiliaire Parturier, puisque de toute façon l'ennemi est encore de l'autre côté du Canal Albert, ce qui fait bien dans les cinquante kilomètres, dit Alain. Et le pouce, surenchérit Jean de Moncey. Manach, sur la porte de l'école, fait des signes à Raoul. Une vieille qui ne part pas leur a préparé un jus bien chaud. Pas de refus avec ce crachin qui vous pénètre.

Parturier se montre fort ému quand, avec un jour de retard, Jean et Alain lui apprennent la mort de l'Aspirant La Martelière. Celui qu'on a rencontré à Soignies ? Ah, bon Dieu. Un chic gars. Et tout le monde est arrivé, le G.S.D. ? Oui, le G.S.D. est campé là-bas, au château. On a dressé la tente-hôpital. Si on avait beaucoup de blessés à opérer… Pourquoi en aurait-on puisque les Boches sont encore à cent kilomètres. Eh bien, par exemple… hier… la serre, ce n'était pas suffisant. L'exemple est joint à la parole. On a entendu un bruit d'avion, et puis tout d'un coup ça descend sur le patelin. Trois bombes qui éclatent. Les types dans la rue n'ont pas fait long feu sur leurs pieds : on ne voit que des fesses et des échines. Une mitrailleuse a crépité. L'avion s'éloigne. Les bombes, au moins deux, ont dégringolé à côté, dans les champs. La troisième sur une bicoque abandonnée, qui flambe. Le monde se rassemble autour pour voir ça. Il y a des gens de la Division qui font les farauds maintenant : il n'y a qu'à regarder leurs genoux pour voir qu'ils ont eu la frousse, on les dirait tous peints de boue au même endroit.

Dans la cour d'une grande maison carrée où se tient l'état-major, le général Gréville tempête, et pendant qu'il y est, le Docteur Blaze en prend pour son grade. « Bon, Docteur, qu'est-ce que vous venez faire chez moi ? Votre place est à votre poste de secours, pas ici ! Vous m'enverrez tous vos hommes disponibles, pour aider à creuser un abri…

— Mais, mon Général, j'ai besoin de mes infirmiers, si j'ai des blessés…

[55] Le général Langlois avait alors son P.C. à Huppaye.

— Avec des *si* on met Paris en bouteille ! Votre monde ici, m'entendez ? Il me faut un abri, là, dans la cour ! Pas de feignants ! Des blessés, je vous demande un peu. Les Allemands sont sur le Canal Albert… »
Faut croire qu'on s'installe ici, puisque le Général fait bâtir un abri. Les pelles et les pioches dégringolent sur le pavé de la cour. Eh bien, ça va être gai à creuser ! Tout le monde s'y met. Il a fallu amener les brancardiers, et Manach… Raoul est occupé à réviser sa bagnole. Tout de même, Moncey et Morlières gardent l'école. Les brancardiers râlent doucement. C'est pas notre métier. Les étudiants, eux toujours exempts de service, alors.
« L'étonnant, — dit Blaze à Parturier, — c'est qu'à ce qu'on m'a expliqué au G.S.D. tout à l'heure, en réalité on tient une position d'avant-garde, les chars encore en réserve, sauf la découverte, avec les dragons portés devant nous… ils nous ont dépassés hier en plein jour… et il semble que ce soit dans les environs qu'on attende le choc de l'armée allemande. D'après Dasvin de Cessac, on bouche le trou entre la Dyle et la Meuse… mais en fait la véritable ligne s'organise en arrière de nous, sur la route Wavre-Namur, nous ne sommes que des troupes de retardement…
— Comment ? alors on va se retirer ?
— On est entré en Belgique avec l'ordre d'occuper la position avancée deux jours, pour battre en retraite sur le front organisé, je crois, par une D.I.N.A…[56]

— Qu'est-ce que c'est, une D.I.N.A. ? » Une division d'infanterie nord-africaine, voyons. Blaze partage le point de vue de Parturier. Drôle de façon de développer l'esprit offensif que de dire d'emblée aux gens : la position qu'on va occuper, c'est pour l'abandonner… Mais alors ? Qu'est-ce qu'il y a entre nous et le Canal Albert ? Les dragons portés ? Ça doit pas peser lourd… Qu'est-ce que c'est que cette Primaquatre ? De la voiture qui vient de s'arrêter devant l'école, un médecin-colonel descend. Nom de nom ! le Divisionnaire[57]. Le Docteur Lamirand visite le poste pour la forme, pose d'un air d'ennui deux ou trois questions, rien ne manque ? parce que si quelque chose manque, rien de plus facile… nous avons un matériel du tonnerre, c'est même stupide… Trimbaler tout ça en campagne ! Savez sur où évacuer ? Bon. Pour l'instant pas de blessés ? En cas d'encombrement, pouvez prendre l'initiative de brûler le G.S.D. : acheminez droit sur Fleurus [58]. Compris ?
Mais comment aurait-on des blessés, avec l'ennemi sur le Canal Albert ?
Le Divisionnaire sursaute. Qui vous a dit ? Les Boches sont à sept kilomètres d'ici. S'ils n'ont pas avancé… Blaze et Parturier pâlissent un peu. Lamirand rigole : ça vous fait un petit quelque chose ? Quel est l'âne qui vous a dit… C'est-à-dire que… le Général… et puis il a commencé à faire des travaux, il y a de ça un quart d'heure, pour un abri dans une cour du village… Lamirand hausse les épaules : « Vous savez, Gréville… je le connais de longue date… il aura fait faire ce boulot, histoire que personne n'imagine que l'ennemi arrive… un officier d'une haute valeur… mais assez paradoxal, question méthodes… Dites donc, Blaze, vous voulez vous rendre compte vous-même ? Grimpez dans ma voiture. Je vous mène voir les lignes… J'ai mon aide là-dedans. Vous connaissez Varney ? » Le Lieutenant Varney, un grand garçon avec un air d'austérité et de tristesse qui ne suffit pas à expliquer un nez trop petit par lequel il semble mal respirer. Blaze s'assied à côté de lui, Lamirand devant, avec le chauffeur. La voiture part comme décollant de terre. « Mais, je ne comprends pas, — dit Blaze. — Au château de Heckert sur

[56] Il est certainement question ici de la 2e DINA du général Dame, composée du 13e et du 22e Régiment de Tirailleurs Algériens, et du 11e Régiments de zouaves.

[57] C'est-à-dire (dans ce cas), le commandant du service sanitaire de la division.

[58] Cf. chapitre 20 sur le centre d'évacuation de Fleurus.

la Grande Gette, le G.S.D. a installé la tente-hôpital… et on est si près de l'ennemi… »
Cette remarque a le curieux effet de faire sortir du nez minuscule de Varney un rire en collier de perles. Lamirand explique à Blaze qu'un médecin doit toujours aller à l'avant, reconnaître les positions d'où les blessés peuvent lui venir, histoire de savoir où envoyer les brancardiers, d'être prêt à toute éventualité. « Et puis, il faut montrer le service de santé, mon cher ! Histoire de ruiner les légendes… » On serpente par une route encaissée, une espèce de ravin pas très profond.
(…)
On entend au loin des coups de feu, maintenant. Dans le village où on s'est engagé, une barricade, et de derrière des bonshommes surgissent. La voiture s'arrête. Lamirand descend, parle avec les hommes du poste. Avec des gestes, on lui explique le chemin à prendre. Au patelin suivant que traverse la rivière, de part et d'autre du moulin, il y a des embuscades françaises. Un peu en arrière, dans la salle abandonnée d'un estaminet avec sa branche séchée de travers sur la porte, des officiers interrogent un prisonnier. Un homme très jeune, tout blond dans le vert pâle de l'uniforme, le premier Allemand, pour Blaze : « Mais, — dit-il, — il n'a pas vingt ans ! » Lamirand le pousse vers la Primaquatre. Il a l'espoir de découvrir son beau-fils quoi est dragon, et doit se trouver au poste qu'on vient de lui indiquer. Seulement quand ils y arrivent presque en vue, un char Wisner débusque devant eux, et les arrête. L'officier crie au Colonel qu'on ne peut pas aller plus avant, et comme pour ponctuer cette affirmation, un petit obus de campagne leur siffle aux oreilles et vient éclater un peu plus loin dans un arbre qui, avec l'air d'un homme touché au ventre, se plie en plongeant sur la route sa tête de verdure. Comme ils manoeuvrent pour contourner le tronc barrant le passage, des hommes qui accourent leur font signe. On amène un blessé sur un brancard. Ils le hissent tant bien que mal dans la Primaquatre entre Blaze et Varney. Il n'a pas grand'chose, mais c'est à la jambe, bandée avec n'importe quoi, une ceinture de flanelle traversée de rouge sombre. « On lui fera son pansement chez vous, Blaze » Ce sera le travail de Moncey. « Ton premier blessé… — dit Blaze. — Moi, je viens de voir mon premier Boche… »
À vrai dire, ce n'est pas le premier blessé. D'abord, hier, au château. Et puis, tout à l'heure, on a dégagé un enfant de la baraque qui a brûlé, et un chien qui hurle. Le chien, on l'a achevé. L'enfant, il n'y a pas eu besoin. Vous voyez… « On casse la croûte ? — dit le Médecin-Colonel. — Écoutez, vous feriez mieux de mettre une couverture sur ce pauvre gosse ! » De fait, le petit cadavre brûlé est terrible à voir. « Si on l'enterrait ? » demande Raoul. Il a déjà vu ça en Espagne, lui. Pas la peine d'abîmer une couverture. Au tableau noir, on lit encore la phrase écrite par le maître : *Pour apprendre à commander, il faut savoir obéir…*
« J'ai des boîtes de conserve dans la voiture… Varney, ayez donc la gentillesse… »
Jean de Moncey détourne les yeux. Pourtant il se sent la faim au ventre. C'est stupide. Il sait bien que désormais toutes les valeurs sont changées. Le Divisionnaire d'ailleurs n'a-t-il pas la réputation d'être un officier très humain ? On entend sourdement au loin des déflagrations. Bombes, canons ? « Des bombes », dit Raoul. Cela doit se passer en contre-bas, dans la vallée.
Le Divisionnaire grille d'y aller voir. Drôle d'homme. Ils le regardent s'éloigner avec sa voiture.[59]

Une demi-heure passe. Manach, revenu de la corvée d'abri, tripote quelque chose à son moteur. Sur les bancs de la classe, Parturier, Jean et Alain bavardent, des écoliers quand le professeur est sorti. Le danger proche fait l'effet d'un alcool, qu'est-ce que ça signifie au juste ? Les Allemands alors ont franchi le canal, Liège est pris… bien que les forts tiennent encore ! Mais c'est tellement autre chose qu'en quatorze… Nous aussi, nous avons des chars ! Tu crois que la division tiendra ? Tu te rappelles, Alain, à Condé, ce qu'ils racontaient dans les bistros, les types des chars ? Qu'est-ce que vous croyez, M. le Major ?

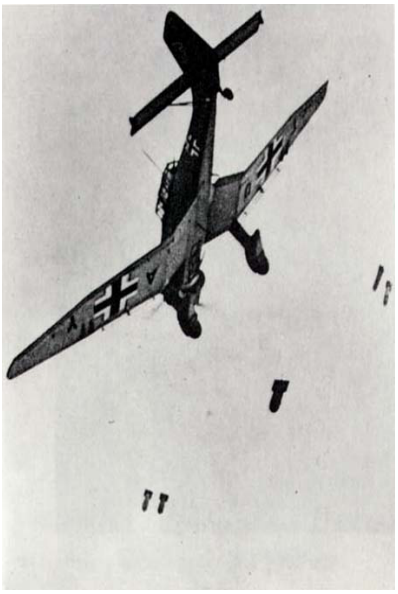
[59] Cf. le chapitre suivant consacré à cette expédition du docteur Delater et d'Aragon.

Blaze rentre. Des blessés ? Non. Mais on vient de leur annoncer, le Divisionnaire repassant par là, qu'une unité légère s'est repliée sur un hameau un peu à l'est, avec des blessés : il faut y détacher un poste avancé. Parturier bondit sur ses pieds : « J'y vais… » Bien sûr. Avec deux voitures, Manach, Raoul… (même Blaze a pris l'habitude d'appeler Blanchard Raoul « pour ne pas le confondre avec le général d'Armée » dit-il.) Et deux brancardiers, à toi, le mioche… Ça c'est pour Jean. Alain pâlit : « Et moi, alors ? — Toi, tu restes avec moi… »

Quand Alain Morlières voit partir son camarade avec le Pharmacien, il en a comme un crève-cœur. « Qu'est-ce qu'il y a, Morlières ? On fait la gueule ? » Blaze, un peu narquois, reflanque dans le panier les paquets de pansements qu'Alain a étalés sur un pupitre pour qu'on eût vraiment l'air d'être un poste sanitaire. Non, Alain ne fait pas la gueule : mais Jean et Parturier partis *en avant,* il se sent embusqué, voilà.

Il pleut des hallebardes. « La prochaine fois, ce sera ton tour, mon petit… » dit doucement le Médecin-Lieutenant.

« La veille encore, on a pu les retenir. Mais la seconde nuit, des fuyards ont confirmé la panique et, au matin du douze, tous les civils ont fichu le camp. Les carrioles, les voitures à bras se sont entassées de meubles, de coussins, de courtepointes. »



Un Junker 87 "Stukas". Ce sont des avions de ce type qui ont sévèrement bombardés Jodoigne à l'aube du 12 mai. Tout le long de la bataille de Hannut, 300 "Stukas" et plus de 300 autres bombardiers allemands furent engagés.
La Renault Primaquatre n'avait pas été achetée par l'Armée française, mais elles furent réquisitionnées en masse à la mobilisation. C'est à bord de l'une d'elle qu'Aragon et le docteur Delater parcourent la Hesbaye le 12 mai.

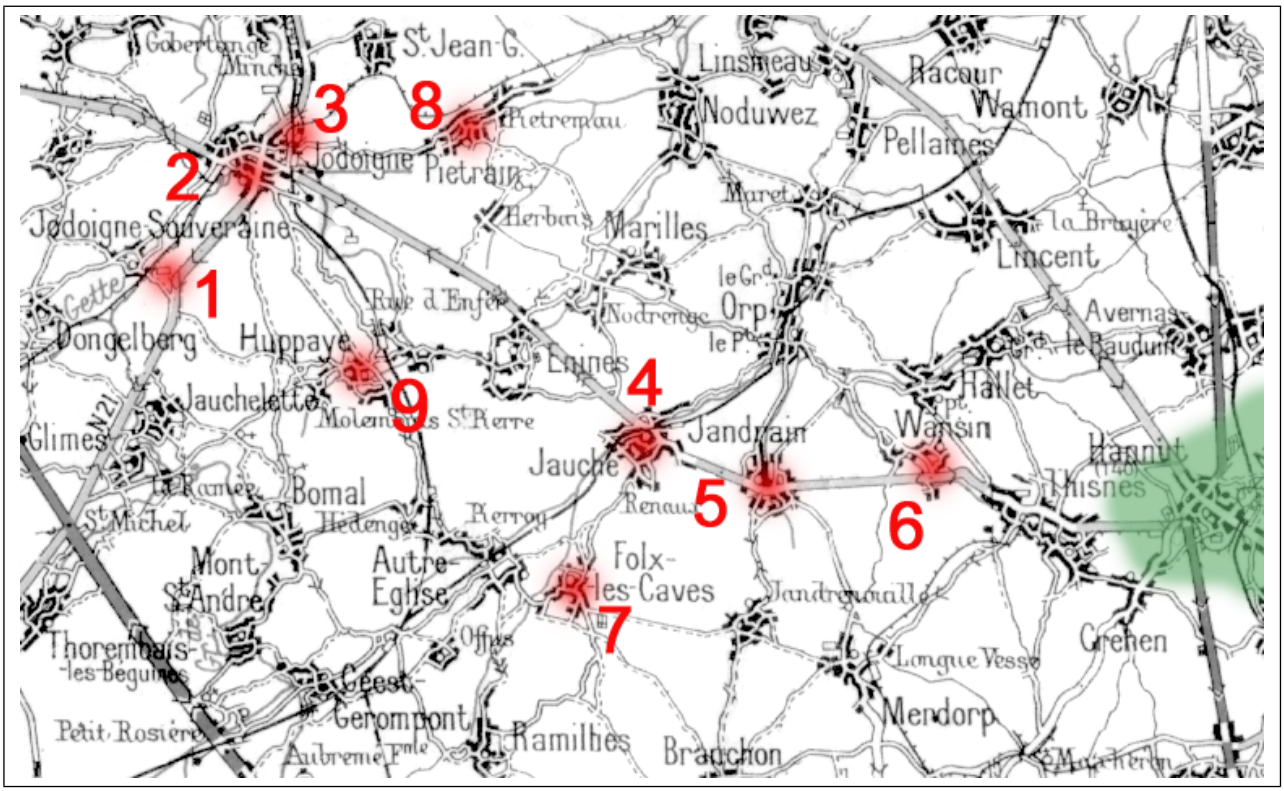
14. L'itinéraire d'Aragon et du docteur Daumis le 12 mai

On, trouve dans l'ouvrage de G. Delater le récit de cette expédition du colonel-médecin à laquelle Aragon a participé le matin du 12 mai :

« C'est ainsi que le lendemain, 12 mai, après avoir visité son G.S.D. où sont arrivés déjà soixante-douze blessés, dont trente-cinq seulement appartiennent à la 3e D.L.M., Gérard Daumis part, dès le matin, avec le médecin auxiliaire Aragon et son fidèle chauffeur Mocquet, reconnaître les postes de secours régimentaires et, s'il le peut, quelques postes de secours de bataillons ou de groupes d'escadrons. La route de Tirlemont à Gembloux n'est déjà plus parcourue que par de rares voitures automobiles civiles ; mais de nombreux cyclistes et piétons se pressent sur les bas-côtés, chargés de paquets, poussant des voitures d'enfant, harassés par la fatigue, fréquemment arrêtés et assis sur les talus pour se reposer ou refaire leurs chargements. A Jodoigne, apparemment vidée de sa population, la rue est encombrée, au carrefour, par des maisons éboulées autour d'un énorme entonnoir qui oblige la voiture à un détour. Il veut traverser la voie ferrée auprès de la gare pour aller vers Jauche et Hannut ; mais les effondrements et les trous provoqués par le bombardement de la veille rendent le passage impossible. Après un détour au nord de la gare, il se retrouve sur la route ombragée et passe à côté d'un char du 2e Cuirassiers, immobilisé sous un arbre, dont le conducteur attend qu'on le dépanne : il n'a aucune communication avec son régiment et n'a pas vu passer de voiture depuis le matin ; il prie Gérard Daumis de signaler sa présence ici à son colonel ; mais il ignore où il se trouve. A Jauche et à Jandrain, Gérard Daumis trouve encore de nombreux habitants dans la rue. Le secteur est d'ailleurs très calme en celle belle matinée d'un été précoce. Cependant, en arrivant à Wansin, il voit, posté à un carrefour, un char braqué sur Thisnes ; et il apprend que les Allemands occupent déjà Hannut et qu'ils se sont heurtés, cette nuit, à la défense opiniâtre de Thisnes par les dragons portés et par les chars du 2e Cuirassiers. (…) Gérard Daumis rencontre aussi le lieutenant Caron, du 11e R.D.P., ami de lycée de son fils Jean, qui lui dit avoir vu ce dernier ce matin de bonne heure ; il se rendait au poste de secours de sa compagnie à Jauche. Malheureusement, Gérard Daumis ne pourra pas le trouver dans Jauche, pressé qu'il est de se rendre à Folx-les-Caves où il sait maintenant que se trouve le colonel du Vigier, commandant le 2e Cuirassiers, qu'il doit avertir de l'immobilisation de l'un de ses chars auprès de Jodoigne. Cela fait, il repasse au nord de la route de Jodoigne-Hannut, dans la zone de commandement du colonel Revouy, du 11e Régiment de Dragons Portés. Il visite un poste de secours de ce régiment à Piétrain, où il trouve affairé par son organisation le médecin chef, le médecin capitaine Conze, et revient par le P.C. du général Langlois, à Huppaye, sans avoir, sur tout le parcours, entendu d'autres coups de feu que ceux tirés par deux avions qui sont passés au-dessus de lui. Il a vu des mentons non rasés, des yeux fatigués de sommeil… partout, des hommes bien décidés à combattre et à « tenir ». »
Docteur G. Delater : *Avec la 3ème D.L.M. et le corps de cavalerie janvier-juillet 1940*. pp.42-44.

A propos de ce déploiement dans le secteur de Wansin/Jandrain, nous avons le témoignage de Robert Le Bel qui commandait le 13e escadron de char Hotchkis (capitaine Liseray). Cet escadron formé de 4 pelotons de chars était rattaché au 1er bataillon du 11e Régiment de Dragons Portés. Il était installé le 12 en centre de résistance à Jandrain. Une barricade est placée à la sortie de Jandrain (sur la route de Wansin). Elle est constituée d'engins agricoles et doit être renforcée de mines. Derrière la barricade, le char de Robert Le Bel. La journée du 12 se passa effectivement sans incident (la bataille avait lieu à quelques kilomètres de là). Le 13 au matin, des biplans Henschel d'attaque au sol bombardèrent le

village, et à 13 heures les panzers apparurent... [60]

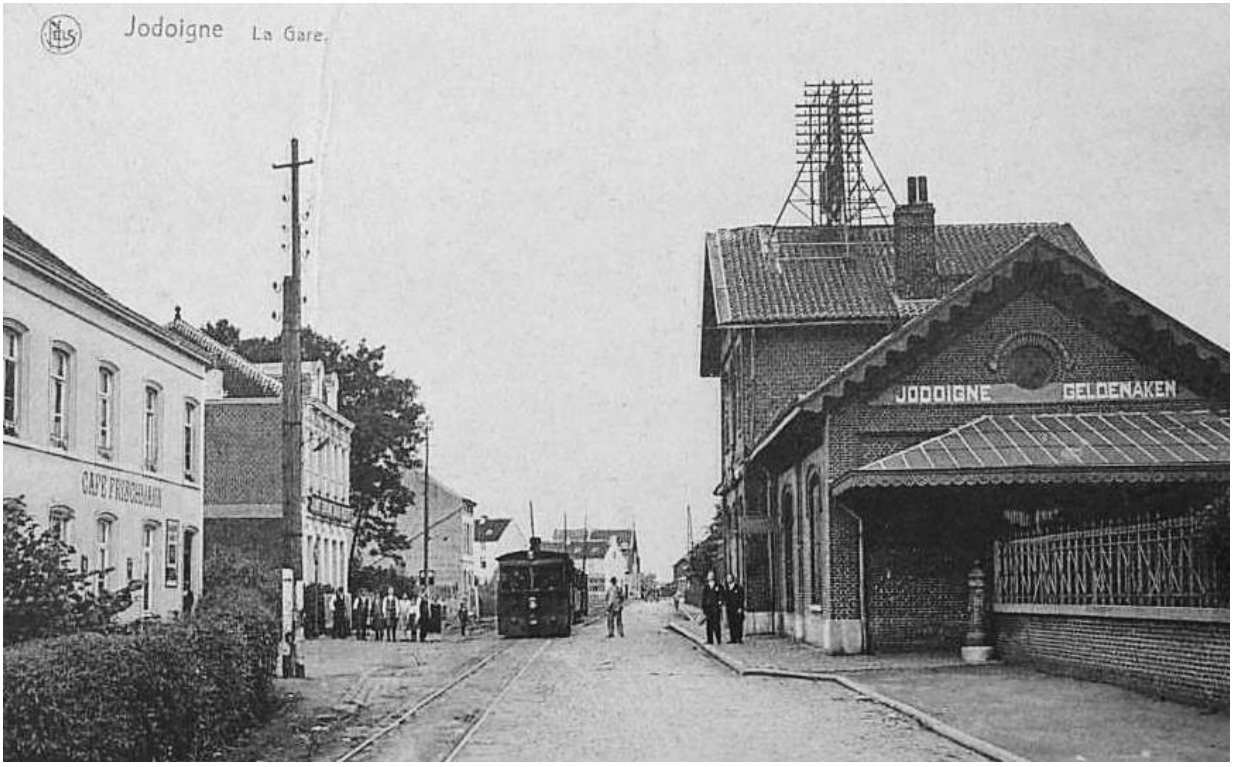


L'itinéraire d'Aragon et du colonel-médecin Daumis le 12 mai, alors que les pointes allemandes quittent Hannut pour éprouver les défenses du 2e Cuirassiers devant Thisnes (les images ci-dessous proviennent de vieilles cartes postales)

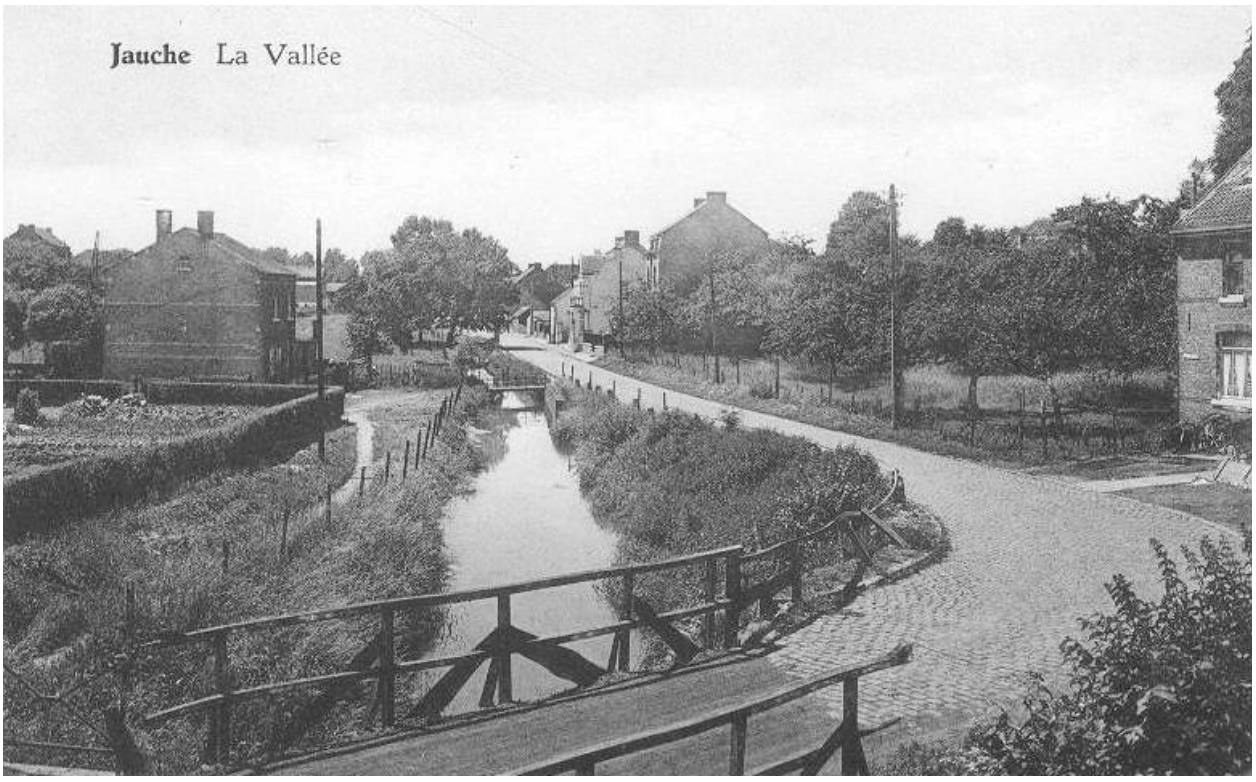
[60] Robert Le Bel, *La Baraka*, p.68.

Quittant le GSD à Jodoigne Souveraine, ils se dirigent vers Jodoigne…

Ils entrent dans Jodoigne par la route de Tirlemont (2)



Le principal carrefour ayant été bombardé, Aragon et Daumis passent au nord de la gare de Jodoigne (3)



Ils passent ensuite par Jauche (4), suivant la vallée de la Petite Gette, par Jandrain (5), Wansin (6) et Folx-les-Caves (7)

Après un détour par Piétrain (8), ils passent par Huppaye (ci-dessus : un panorama d'Huppaye) et rentrent au GSD

15. Le dimanche 12 mai 1940 dans *Les Communistes* (II)

Depuis le matin, l'ennemi attaque venant de Tongres et de Liège le seuil qui s'étend entre la Petite Gette et la Mehaigne, c'est-à-dire à l'est et en arrière du saillant où est engagée cette part de la D.L.M. qui a cherché la liaison avec les Anglais. La Découverte est toujours accrochée, à trente kilomètres de là, vers Tongres, où elle gêne les mouvements des blindés, mais les premiers chars ont débusqués vers sept heures du matin sur le village que tient le Lieutenant de Versigny[61], avec vingt Wisner de l'escadron Gilson-Quesnel, et un détachement de dragons portés. [62]

(…)

Quand Parturier, vers onze heures, s'est installé dans le petit patelin[63] en espalier à contre-pente sur la rive gauche de la Petite Gette, entre des arbres encore sans feuilles, et derrière un bouquet de lilas qui cache la grange où Jean et le brancardier installent les affaires, plusieurs dragons blessés ont pu se traîner jusque là, rejoignant leurs camarades repliés au voisinage qui gardent la route. D'après eux, le point d'appui des chars tient encore dans le village à trois kilomètres en avant. Seulement, le poste de secours où ils auraient dû aller, de l'autre côté, leurs toubibs à eux, est coupé du village par la colonne

[61] Le village de Crehen [on prononce : Créhin], jamais nommé dans le roman.

[62] Cf. le chapitre 12 consacré au début de la bataille de Hannut.

[63] Si l'aventure de Parturier est bien celle du médecin auxiliaire Marquié (cf. ci-après note 90), il s'agit toujours du poste de secours divisionnaire avancé d'Huppaye, puisque c'est de là dont Raoul est parti pour Fleurus avec son ambulance.

ennemie. Un quart d'heure plus tôt, on a vu débusquer sur la route la Primaquatre du Médecin-Colonel… oui, toujours à se balader, ce Divisionnaire… C'est lui qui, ayant découvert les blessés, fait demander à Blaze de détacher un poste…

Jean, dans le matin de brume où la pluie s'est arrêtée, nettoie à l'alcool la plaie de cette épaule. Par la porte ballante, la lumière tombe sur les uniformes beiges, les armes déposées. Pas la même chose, un pansement à l'hôpital ou ici. Aura-t-on assez de bandes pour se permettre un spica de l'épaule ? « Laisse ça — dit Parturier. — On ne peut faire que de l'empaquetage. Tu mets comme ça une écharpe… Je vais envoyer la bagnole de Manach droit au G.S.D., pas besoin de passer par Blaze… » Au-dehors, les lilas mouillés rappellent étrangement l'enthousiasme belge de l'avant-veille. Jean est à l'extrémité perdue d'un pays qui s'est vidé comme un poulet. Un des dragons raconte l'attaque du matin. Le capitaine commandant les chars des cuirs a été tué presque tout de suite[64]. Neuf chars ont été foutus en l'air… mais l'ennemi n'ose pas entrer dans le village[65]… des hommes qu'on n'a pas pu ramasser se sont traînés à l'abri des maisons.

Le canon claque au loin, des rafales de mitrailleuse affaiblies. Plus près, des départs d'artillerie secouent la baraque. Les bonshommes pansés s'installent dans la sanitaire de Manach. Raoul dit : « Et les autres ? au village ? »

Parturier a un geste évasif. Qu'est-ce qu'on y peut ? Il faut rester ici, attendre ceux qui arriveront à se tirer… Jean lève les yeux vers Parturier, il ne sait pas non plus, lui, ce qu'on peut faire. « Si j'allais essayer… » propose doucement Raoul Blanchard. Parturier hésite. Il n'a pas d'ordres. Blaze lui a dit de se tenir là. Au-dehors, les lilas bougent dans le vent, les gouttes d'eau tombent des feuilles. Il ne pleut plus. Qu'est-ce qui se passe dans Jean ? Quel besoin a-t-il vraiment… Il se sent les joues en feu. « Monsieur le Major… » Parturier le regarde. Il n'y a pas besoin de s'expliquer. Bon, allez-y. Ils ne sont pas plus tôt partis que Parturier se tourmente. Il n'aurait pas dû les laisser… S'il arrive quelque chose à Moncey… Pourquoi, à Moncey ? Raoul, ça lui est donc égal ? C'est un apprentissage comme un autre, pour un chef, de ne pas distinguer entre les hommes qu'on envoie au danger. Parturier a un peu honte de lui-même : il sait bien que la vie de Moncey lui est plus chère parce que c'est un petit gars avec lequel il peut parler, de sa caste… tandis que Raoul… Raoul est marié, il a un gosse. Moncey me l'a dit.

En attendant, la sanitaire file sur la petite route. Elle a passé le groupe des motocyclistes repliés à l'entrée du hameau, leurs roulettes de côté, qui prennent le chemin en enfilade avec des F.M. Plus loin la sanitaire a dépassé une automitrailleuse camouflée dans le feuillage sur le talus. Tout semble s'être calmé. À peine la voix rauque d'une pièce à feu de temps à temps. Les arbres défeuillés du côté du vallon masquent pourtant la route boueuse. Là-bas, le vallon s'élargit, on passe une première agglomération, des petites fermes… D'une embuscade, des dragons ont surgi, vu la croix rouge, fait le signe de la main : allez, passez ! avec un mélange bourru d'affection et de mépris. On roule encore, une petite montée… le ciel devant le nez… le dos d'âne. « Arrête », dit Jean. Dans un coude de la route, soudain, une pente s'est amorcée. Il y a un découvert, trois cents mètres, et puis c'est évidemment le village. On voit les toits dans les pommiers fleuris. Devant les premiers bâtiments, un char versé… un char à nous…

Le silence du matin humide, avec une buée qui monte de la terre. Dans les champs abandonnés, tout à coup, une vache meugle, accourant vers les hommes. Elle saute sur la route et vient caresser la sanitaire de l'épaule. Jean voit ses yeux suppliants. Raoul jure. « Cette bête souffre… Il faudrait la traire : on n'a pas le temps… » il fait repartir d'un bond sa voiture au village. C'est drôle, tout se passe comme si les

[64] Le capitaine Sainte-Marie-Perrin (capitaine Gilson-Quesnel dans le roman).

[65] Il s'agit toujours de Crehen.

choses parlaient un langage étranger à Moncey, mais que Raoul entend… l'espagnol peut-être… il comprend tout un peu avant, il traduit.
Le village est vide. Les points d'accrochage des deux côtés tiraillent, canardent à cinq cents mètres. Depuis une heure déjà, l'agglomération est abandonnée par les dragons et les chars détruits, onze chars français, jonchent les rues[66]. Il n'y a que des morts. Les uns dans les tourelles, d'autres qui ont sauté à bas. Le cadavre d'un conducteur sur la porte d'une maison. Les murs éventrés. Le char du mort, probablement, qui a été se coincer là. Les maisons ici, ce n'est pas de la pierre : ça s'effondre facilement. Jean est descendu du siège. Il touche les corps avec une sorte de peur. À l'hôpital, il a vu des macchabées : rien de comparable. Retourner comme ça un homme jeune, fort, qui semble simplement accroupi dans une drôle de pose, et il retombe, et on voit tout à coup le visage… Une dizaine de morts. On ne peut pas les ramasser : si on allait trouver des vivants ? Puis il faut faire vite, parce qu'il y a quelque chose d'anormal à ce que les Allemands n'entrent pas dans le village. Peut-être attendent-ils des renforts[67]. Si maintenant, venant de Huy ou de Waremme, une nouvelle colonne se présente, rien ne l'arrêtera.
Sous les pommiers blancs, quelque chose, vaguement, remue. Un chat peut-être. Ils s'approchent, mais de ce côté-là l'enclos n'est pas praticable. Raoul crie : « Reste ! J'y vais… » et il court en contre-bas. Jean songe qu'il a laissé avec ses affaires la photo de Cécile au poste de Blaze. Alain s'en occupera, se dit-il… C'est peut-être déplacé, dans ce village abandonné, avec les chars détruits, les morts… Raoul l'appelle. Jean le trouve à mi-route, qui a chargé un homme sur son dos, et l'homme gémit, sa tête brinquebale à droite et à gauche. Raoul, bien qu'il soit fort, n'en peu plus : « Tu ne sais pas ce que c'est lourd, un homme qui a mal ! »
Le sang du blessé lui a sali le visage. Qu'est-ce qu'il a ? Avant de le hisser dans la sanitaire, ils lui enlèvent le casque bordé de cuir, et Jean reconnaît l'un des officiers de Condé-sur-l'Escaut, qu'il a vu à la popote de ces Messieurs, allant porter un pli à Blaze. Ce grand lieutenant qui n'a pas de menton, ou presque. Il râle. Il doit avoir le thorax défoncé et il est blessé aux jambes. Ils le mettent dans la voiture. Jean ne peut que fixer un garrot à la cuisse, on fera les pansements au poste. Un obus vient d'éclater à l'autre bout du village. L'ennemi tire dessus maintenant. Sur ce vide et ces morts ; il ne faut pas faire de vieux os ici.
Le Lieutenant de Versigny se sent emporté, il n'a plus la force d'exprimer la douleur : dans la bagnole aux portes fermées sur le brancard, il concentre ce qui lui reste de vie au rapport à faire… (…)
Devant la petite grange aux lilas enrhumés, Jean et Raoul ont sauté à bas du siège. Parturier est sorti les aider. On ouvre la porte arrière de la sanitaire, on tire le brancard. Le Lieutenant de Versigny a la tête renversée, vers les lilas, vers le ciel… avec le bleu de la barbe, la bouche ouverte… son menton rentré… « Vous m'avez rapporté un mort », dit Parturier.
(…)
Il y a des chars sur la route avec leur vacarme écraseur. Des Somua qui arrivent de l'arrière[68]. Les gens du poste, et là-bas, les dragons dans le hameau les regardent passer. Les chars montent vers le village vide,

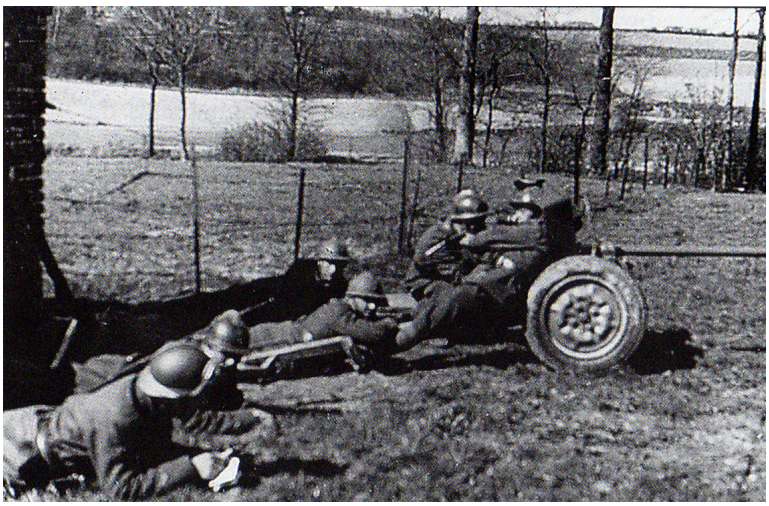
[66] Preuve qu'il s'agit de Crehen où les Dragons et les chars Hotchkiss-39 du 1er Cuirassier ont tenu en échec cinquante chars allemands avant d'évacuer leur point d'appui (cf. le chapitre suivant détaillant la bataille). Le 1er Cuirassier a perdu à Crehen onze de ses 21 chars Hotchkiss. Neuf hommes ont été tués, dont trois officiers. Crehen a été évacuée à midi, ce qui indique que l'action décrite par Aragon se passe en tout début d'après-midi.

[67] C'était bien le cas. Les panzers ayant, subis de lourdes pertes, ils se sont repliés à la lisière nord du village.

[68] Ce sont les Somua du capitaine de Beaufort (peloton Pelissier et peloton Lotsisky, ce dernier fera une brillante contre-attaque sur Crehen et au-delà, faisant des ravages chez l'ennemi).

ils vont prendre la relève des morts. (…)[69]

La 4e Schützen-Brigade (infanterie portée), rassemblée au nord de Hannut, se met en route à 11 heures du matin, le 12 mai, pour attaquer Jandrenouille et Merdorp



Un canon antichar de 25 mm du 11e Régiment de dragons portés. Le capitaine Sainte-Marie-Perrin (capitaine Gilson-Quesnel dans le roman) qui commandait les Hotchkiss du 3e escadron du 2e Cuirassiers, et qui fut tué en défendant Crehen.

16. Le dimanche 12 mai : Aragon à Crehen

L'expédition de Jean et de Raoul au secours des blessés de Crehen est un épisode clairement

[69] Pp. 174-185.

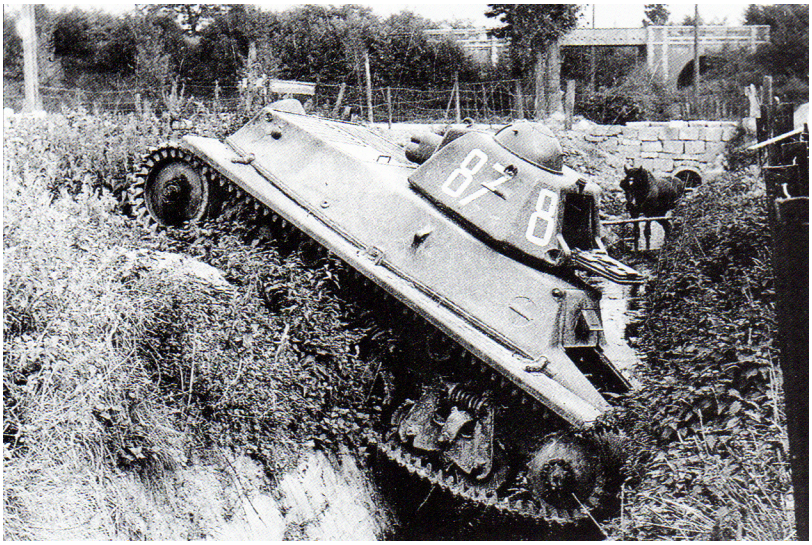
autobiographique. Nous avons pu en reconstituer l'itinéraire à partir de la route Jodoigne-Hannut (la Chaussée de Wavre), d'où part la route Thisnes-Crehen :

On roule encore, une petite montée… le ciel devant le nez… le dos d'âne. « Arrête », dit Jean. Dans un coude de la route, soudain, une pente s'est amorcée. Il y a un découvert, trois cents mètres, et puis c'est évidemment le village. On voit les toits dans les pommiers fleuris. Devant les premiers bâtiments, un char versé… un char à nous…

Au sommet de la côte, un petit plateau et une route secondaire qui descend vers la droite, vers Thisnes et Crehen, où un monument aux morts commémore le sacrifice des dragons et des cuirassiers.

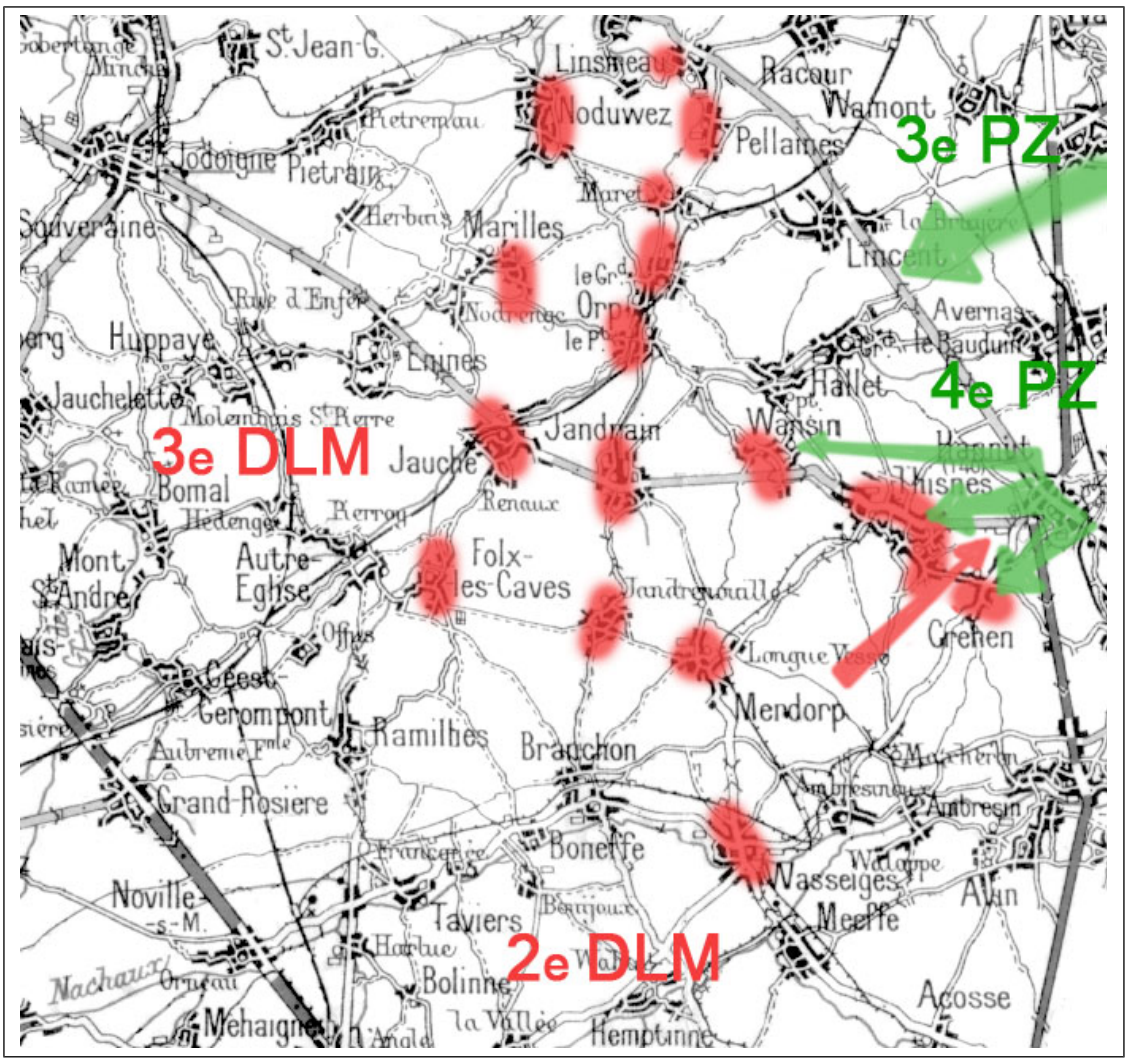
Seulement trois chars ont semble-t-il versés au cours de la bataille de Hannut, et curieusement tous à Thisnes. D'abord deux de ces Somua que Jean et Raoul croisent à leur retour, ces chars du lieutenant

Losistksy qui « vont prendre la relève des morts ». Ce ne peut donc être eux (ils ont verseront au cours de la nuit du 12 au 13). Ensuite le Hotchkiss n°87 (photo ci-dessous) qui pourrait avoir versé lors de l'évacuation vers Thisnes des chars rescapés de la bataille de Crehen (en quittant Crehen, les Hotchkiss des cuirassiers ont pris la route de Thisnes, les Dragons prenant celle de Merdorp). L'endroit se situe exactement sur l'itinéraire d'Aragon tel que nous l'avons reconstitué, rue de la vallée, où coule le ruisseau Leroy, à Thisnes (route qui se prolonge en « route de Thisnes », à Crehen)
On peut aussi imaginer qu'Aragon a inventé ce char versé, comme il a inventé quelques lignes plus loin le char enfoncé dans un mur éventré (les témoins locaux sont catégoriques), car il est possible que le Hotchkiss n°87 ait également versé dans la soirée, dans les combats qui ont eu lieu à Thisnes dans la soirée du 12.



Hotchkiss du 4e escadron du 2e cuirassiers immobilisé dans le ruisseau Leroy, à Thisnes, le 12 mai. Le blindé avait auparavant encaissé sans dommage plusieurs impacts d'obus de 3,7 mm dans la tourelle, probablement dans les combats de Crehen (la position arrière de la tourelle pourrait indiquer qu'il retraitait). La photo montre que les environs étaient couvertes de vergers, transformés aujourd'hui en champs et en pâtures. Le pont à l'arrière est celui du chemin de fer vicinal.

17. La bataille de Hannut (I) : Le dimanche 12 mai



La bataille de Hannut le 12 juin. L'infanterie (les dragons portés) de la D.L.M. était regroupée dans des points d'appui (en rouge), les chars un peu en arrière, prêts à contre attaquer (le point d'appui de Wasseiges relève de la 2e D.L.M.).

La bataille de Hannut fut, on l'a dit, la première bataille de chars de la seconde guerre mondiale. Elle oppose les 411 chars français des 3e D .L.M. et 2e D.L.M. aux 674 chars allemands des 4e PzD et 3e PzD (Corps du général Hoeppner).
Les Français (principalement la 3e D.L.M.) ont perdu dans cette bataille 105 chars (75 Hotchkiss et 30 Somua) — les Allemands en ont perdu 164 mais, restant maîtres du champ de bataille, ils pourront en réparer un certain nombre. Une partie des unités françaises sont à 40 % de leur capacité initiale, il y a soixante morts, des centaines de blessés et des prisonniers.
L'appui aérien a fait la différence : les Allemands ont engagés le VIIIe Fliegerkorps avec 300 Ju-87 "Stuka", 42 avions d'assaut Hs-123 protégés par environ 130 Messerschmidt Me-109, auquel s'ajoutait les IVe et IXe Fliegerkorps avec environ 280 bombardiers (He-111, Do-17, Ju-88) et 500 chasseurs (Me109 et Me-110).
Hannut étant trop vaste à défendre pour les moyens de la 3e DLM, la défense s'organise en deçà de la ville. Le 1er bataillon du 11e Dragon organise trois points d'appui : à Wansin (avec les Hotchkiss de son 13e escadron), à Crehen (renforcé par le 3e escadron de Hotchkiss du 2e cuirassiers) et à Thisnes (renforcé par le 4e escadron de Hotchkiss du 2e cuirassiers). Le point d'appui de crehenn au sud du dispositif, en en liaisons avec le point d'appui de la ferme de Dieu-Le-Garde tenu par la 2e DLM. Les intervalles entre les villages seront défendus par des contre-attaques menées par les Somuna du 2e 2e cuirassiers disposés à Merdorp et Jandrenouille, et ceux du 1er cuirassiers en réserve à Jauche. En

avant du dispositif français, les blindés et motocyclistes du 12e cuirassiers sont en mission de couverture.
Au matin du 12 matin, l'ennemi entre au contact sur presque tout le front. De fortes reconnaissances blindées allemandes éprouvent le dispositif français. Le Groupe blindé du colonel Eberach (une cinquantaine de chars légers) du 35e Panzer Regiment de la 4e PanzerDivision, appuyé par de l'artillerie et bientôt renforcés de chars moyens, attaque le village Crehen vers 8h30. Crehen est défendu par le 4e escadron du 11e Dragons Portés (Capitaine Pinta), par les chars Hotchkiss H39 du 3e escadron du 2e Cuirassiers (Capitaine de Sainte-Marie Perrin[70]) ainsi que par l'artillerie divisionnaire de la 3e D.L.M.
Au nord du village, sur la route d'Hannut-Wavre, les cinq H 39 du sous-lieutenant Geneste sont embusqués dans les vergers et les haies. Un "cycliste belge" avertit l'officier, char n°41, que des *« tanks belges »* vont entrer à Crehen et qu'il ne faut pas tirer. La colonne arrive d'Hannut, ce qui rend méfiant. Le Maréchal-des-logis-chef Magniant aperçoit la croix gammée sur un des chars. Les H 39 tirent et détruisent cinq chars légers Pz II dont les obus de 20 mm ricochent sur les Hotchkiss. Les autres déboîtent et s'infiltrent, débordant les chars français par le nombre et recevant le renfort de chars moyens Pz III armés d'un canon de 37 mm. Les combats à Crehen vont durer plus de trois heures. Plus tard, on retrouvera le sous-lieutenant Geneste mort, les mains encastrées dans le volant de pointage de son arme, la tête reposée sur le canon muet. Quant au maréchal-des-logis-chef Magniant, il se traînera mourant hors de son char en flamme. Entre-temps, les mitrailleuses du peloton Gilbert du 1er Dragon détruisent deux automitrailleuses allemandes qui débouchent de la même route.
Vers midi, profitant d'une accalmie, les rescapés se replient vers Thisnes et Merdorp. Les Français ont perdus sept cuirassiers et deux dragons tués, et onze Hotchkiss restent sur hors de combat sur le terrain. Les chars allemands se replient également aux lisières du village, attendant le soutien de l'infanterie. L'artillerie de la 2e DLM les obligera à reculer encore.
Trois H 39 du 4e escadron effectuent une reconnaissance à Crehen à 16H30. Les cuirassiers pénètrent dans la localité vidée de ses habitants, ramassent deux blessés du peloton Geneste, repèrent les panzers au Nord du village, et reviennent rendre compte.
Sur base de ces renseignements, le lieutenant-colonel Beaufort ordonne au capitaine de Beaufort de ré-occuper Crehen. Ce dernier quitte Merdorp avec les pelotons Pelissier et Lositsky[71]. Les Somua de Pélissier prennent position devant Crehen, ceux de Lositsky y pénètrent.
Crehen abandonné, l'aviation allemande concentre son action sur le point d'appui de Thisnes. Vers 15h, le poste de liaison de Dieu-le-Garde est encerclé, puis dégagé par une contre-attaque de chars de la 2e D.L.M. A partie de 17h, le point d'appui de Wansin est attaqué par l'infanterie mais tient tête.
Fin d'après-midi, le général Hoepner donne l'ordre à la 4e PanzerDivision d'effectuer une reconnaissance en force pour tester la position française à l'ouest d'Hannut. Vers 19 heures, le Colonel Eberach démarre avec le premier groupe du 35e Panzer et le premier bataillon du 12e Fusiliers. L'avance ne se fait que sur deux kilomètres, sous une pluie d'obus, et se heurtent à Thisnes, à un escadron du 11e Dragons Portés et à un demi-escadron du 2e Cuirassiers. Embossés dans les vergers, les Hotchkiss du lieutenant Vié immobilisent quatre panzer tandis que le feu des dragons empêchent l'infanterie allemande se suivre les chars. Un char lourd Pz IV détruit plusieurs barricades avec son canon de 75mm, et les chars légers et moyens s'engouffrent dans la brèche. Un canon antichar belge touche plusieurs d'entre-eux avant d'être lui-même détruit. L'artillerie française intervient alors, en force et avec précision, touchant plusieurs panzers et stoppant l'avance allemande.

[70] Le Capitaine Gilson-Quesnel dans *Les Communistes*, Gilson-Quesnel, le « fils des sucres » est un personnage récurent des romans du *Monde réel.*

[71] Ce sont ces Somua qu'Aragon croise avec sa sanitaire, après avoir recherché les blessés restés sur le terrain à Crehen.

Une batterie de 75mm du 76e régiment d'artillerie de la 3e DLM qui interviendra efficacement tout le long de la bataille

Un des deux pelotons de Somua du capitaine de Beaufort (celui du lieutenant Pelissier), envoyé initialement vers Crehen, reçoit l'ordre d'obliquer pour prendre de flanc les chars allemands attaquant Thisnes. Les Simua surclassent les panzers et, profitant de la situation, les dragons du capitaine Portel se dégagent et quittent Thisnes pour Merdorp.
Quelques panzers poussent jusqu'à Wansin, mais ils sont éprouvé par les tirs d'artillerie et bloqués par la destruction des ponts du ruisseau et les barricades. Quant aux fantassins allemands, ils sont repoussés par les défenseurs du village. Vers minuit, 20 à 30 panzers tentent une nouvelle attaque de Wansin, puis renoncent. Les défenseurs du village reçoivent l'ordre de se replier sur Jandrain.
Le peloton Pelissier rejoint les lignes françaises après sa belle contre-attaque à Thisnes. L'autre peloton de Somua du capitaine de Beaufort, celui du lieutenant Lositsky, avait reçu l'ordre de ré-occuper Crehen et de s'y maintenir. Mais outrepassant les ordres, Lositsky traverse le village et fonce sur Hannut. Accueilli par un barrage de tir antichar, il vire au nord et fonce vers Thisnes. Il tombe par surprise sur un rassemblement allemand : il détruit quatre panzers et plusieurs camions, puis une batterie d'artillerie. Mais la nuit tombe et les allemands se reprennent. Deux Somua versent, un troisième s'enlise. Seul le quatrième rejoint les lignes françaises. Mais le raid a été efficace : le colonel Eberbach (dont le véhicule a été incendié !) replie ses panzers, laissant les positions conquises à la garde de l'infanterie. Jusqu'à 1 000 m, le canon de 47 mm du Somua surclassait tous les matériels allemands. Le général Hoeppner aurait été tellement impressionné par la puissance du Somua comparé à celle du Hotchkiss (il s'agissait là de la toute première confrontation entre les matériels français et allemands), que dans la nuit du 12 au 13 mai, il fit passer la consigne pour le lendemain à tous ses équipages, de s'engager à fond contre les Hotchkiss, mais d'éviter le combat avec les Somua sauf à très courte portée ou par les Pz IV (canon de 75mm). Ce fut du reste pratiquement à bout portant que furent touchés le lendemain, 13 mai, les Somua qui restaient.
Le rapport du colonel Eberacht sur la bataille de Hannut a été conservé, de larges extraits en ont été reproduit dans la revue *Batailles* (n°26 février-mars 2008) : *« La raison décisive du succès allemand dans la bataille contre les chars français tient au fait que les français se sont toujours battus contre le régiment* [le Panzer Regiment 35] *avec un petit nombre de chars. Ainsi, il a été possible de les détruire avec le tir concentré de nos quelques canons pouvant percer leur blindage* (…) *dans l'ensemble, le moral des équipages de Panzer est supérieur dans leur volonté d'attaquer. Ils bénéficient aussi d'un meilleur commandement et d'un meilleur entraînement. Mais la valeur des équipages français doit être pleinement appréciée. Les équipages démontés des chars français continuaient à tirer sur les tankistes allemands à coups de pistolets. »*
En fin de journée, la ligne Tirlemont-Hannut résiste toujours. Les cavaliers français ont stoppé l'avance vers Jodoigne, vers Gembloux. La 3e DLM reçoit les 4e et 7e GRDI et un escadron de motocycliste.

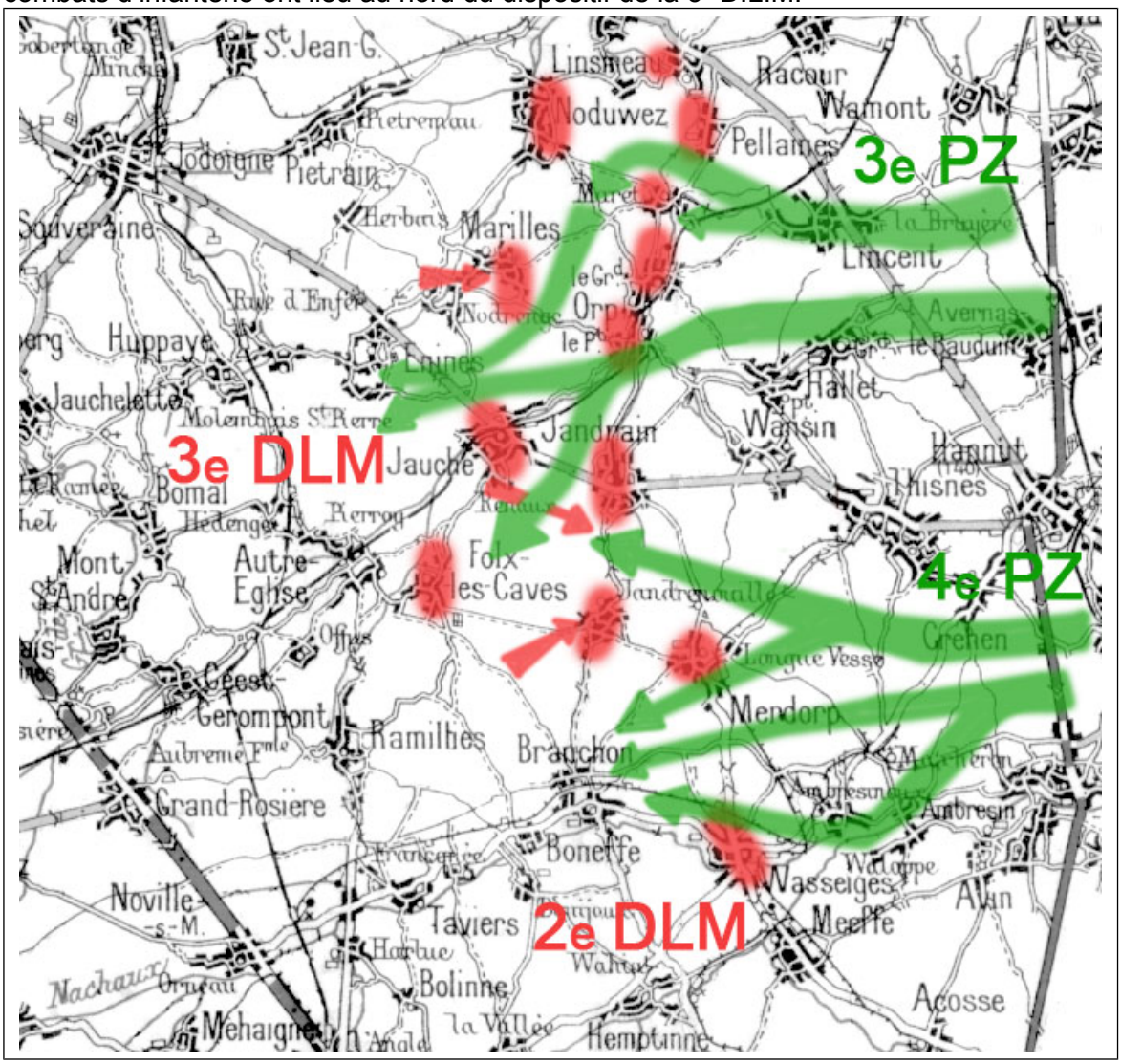
Des soldats allemands posent devant un H-39 du peloton Geneste (2e Cuirassiers) détruit le 12 au matin à Crehen, et stocké avec d'autres épaves dans une prairie de Villers-le-Peuplier

Un des deux Somua (N°67) S-35 n°67 du 2e Cuirassier accidenté à la sortie de Thisnes le 12 mai au soir, lors du raid du peloton Losistksy

18. La bataille de Hannut (II) : Le lundi 13 mai

La journée du 13 mai marque la véritable bataille du Corps de Cavalerie qui a reçu, en renfort, des groupes de reconnaissance (GR) mécanisés (trois sont attribués à la 3e D.L.M., un à la 2e D.L.M., trois sont gardés en réserve du CC).
La journée débute à 5 h. 30 par une action de six pelotons de Somua de la 2e D.L.M. lié, à gauche avec un groupe de Hotchkiss de la 3e D.L.M., en direction de Merdorp-Crehen. Un cordon de pièces antichars allemandes stoppe cette contre-attaque. L'aviation allemande attaque Jandrain et Merdorp. Des

combats d'infanterie ont lieu au nord du dispositif de la 3e D.L.M.



La bataille de Hannut le 13 juin. Les points d'appui de Thisnes, Wansin et Crehen avaient été évacués la veille.

A 11 heures, 80 chars allemands débouchent devant Orp-le-Grand et Orp-le-Petit sur le front du 2e bataillon du 11e Régiment de dragons Portés. Ils submergent rapidement les deux points d'appui dont quelques éléments parviennent à se replier sur Noduwez et Marilles, protégés par des chars Hotchkiss.
Vers midi, une contre-attaque française a lieu tout au nord du dispositif, mais au centre (notre carte), les Allemands progressent. Après une attaque d'infanterie stoppée par les défenseurs de Merdorp, plus de 200 chars légers et lourds, appuyés de canons automoteurs de 105, déferlent sur Merdorp et Jandrain. Une contre-attaque de Hotchkiss échoue. Merdorp est enveloppé et quelques uns des défenseurs survivants parviennent à se replier sur Jandrenouille, protégés par les Somua du 2e Cuirassiers.
A Jandrain, attaqué par 70 chars, la défense est acharnée. Une contre-attaque de Somua échoue à dégager le point d'appui dont la garnison succombera en fin d'après-midi.
35 chars allemands attaquent sur l'axe Maret-Marilles, une quarantaine débouche d'Orp-le-Grand, difficilement contenus par des contre-attaques successives des chars du 11e RDP et du 1er Cuirassiers. Vers 14H, ordre est donné aux défenseurs de Noduwez et Marilles de se replier. C'est l'heure aussi où le G.S.D. reçoit l'ordre de quitter Jodoigne-Souveraine. A 16H, le troisième bataillon de Dragon reçoit l'ordre de reculer : il s'installe sur la ligne Piétrain-Herbais. Au Sud de la 3e D.L.M., l'attaque allemande se poursuit et atteint, puis conquiert de haute lutte, Jandrenouille.

A 15H45, le général Langlois ordonne à la 3e D.L.M. menacée d'anéantissement d'abandonner le champ de bataille et de se replier derrière la ligne Cointet.
Les défenseurs de Jandrain ne peuvent exécuter cet ordre : ils sont alors encerclés. Seuls les chars parviennent à forcer le passage. 200 soldats et officiers restent bloqués par une cinquantaine de panzers.
La bataille de Hannut fut, on l'a dit, la première bataille de chars de la seconde guerre mondiale. Elle oppose les 411 chars français des 3e D .L.M. et 2e D.L.M. aux 674 chars allemands des 4e PzD et 3e PzD.
Les Français (principalement la 3e D.L.M.) ont perdu dans cette bataille 105 chars (75 Hotchkiss et 30 Somua) — les Allemands en ont perdu 164 chars (mais, restant maîtres du champ de bataille, ils pourront en réparer un certain nombre). Une partie des unités françaises sont à 40 % de leur capacité initiale, il y a soixante morts, des centaines de blessés et des prisonniers.
L'appui aérien a fait la différence : les Allemands ont engagés le VIIIe Fliegerkorps avec 300 Ju-87 "Stuka", 42 avions d'assaut Hs-123 protégés par environ 130 Messerschmidt Me-109, auquel s'ajoutait les IVe et IXe Fliegerkorps avec environ 280 bombardiers (He-111, Do-17, Ju-88) et 500 chasseurs (Me109 et Me-110).
Le Corps de Cavalerie a rempli sa mission de couverture, et la 1ère Armée, et notamment sa Division Marocaine, livrera une belle bataille défensive, mais la décision se joue au Sud : les panzers du général Guderian ont percé à Sedan et d'un vaste coup de faux qui les amèneront jusqu'à Abbeville, ils encercleront toute l'aile gauche alliée dans une vaste poche qui se réduira bientôt au périmètre de Dunkerque.
Le Corps de Cavalerie a rempli sa mission de couverture, et la 1ère Armée, et notamment sa Division Marocaine, livrera une belle bataille défensive, mais la décision se joue au Sud : les panzers du général Guderian ont percé à Sedan et d'un vaste coup de faux qui les amèneront jusqu'à Abbeville, ils encercleront toute l'aile gauche alliée dans une vaste poche qui se réduira bientôt au périmètre de Dunkerque.
La nuit est passée à remettre de l'ordre dans le dispositif défensif devant l'obstacle Cointet. A 8 heures, l'attaque allemande commence, violente. Perwez doit être évacué. Sous la pression constante, une à une, les unités du Corps de Cavalerie passe derrière la Position de résistance tenue par les unités de la 1ère Armée française.

Deux Panzer I du 35 Pz Regiment traversent la route de Crehen pour attaquer le point fortifié de Dieu-le-garde, à la soudure des secteurs de la 3e et de la 2e D.L.M.

Les Hotchkiss hors de combat abandonnés dans le centre de Jandrain après l'évacuation

Les panzers de la 5e Brigade se regroupent au château d'eau de Jandrain, après y avoir défait un parti de blindés français. De gauche à droite : trois Pz II, deux Pz III, deux Pz I (B07 et B09, appartenant à l'état-major de la Brigade)

Soldats allemands du IIIe bataillon du 33e Régiment d'infanterie, avec un canon antichar de 37 mm PAK37, rue du Straux

pendant l'assaut de Merdorp, le 13 à midi

Un tankiste allemand examine un S35 du 1er escadron du 2e Cuirassiers détruit le 13 mai à vers 16H00.
A l'arrière-plan, le château d'eau de Jandrain-Jandrenouyille

Les Dragons se rendent, le 13 mai à Orp-le-Petit

19. Le lundi 13 mai 1940 dans *Les Communistes*

« Mais alors, on se replie ? » Blaze consulte machinalement sa montre : deux heures de l'après-midi… Il regarde avec un certain trouble le Lieutenant Jauche qui lui transmet l'ordre du Général Gréville[72].

[72] Vers 15H, la situation de la 3e D.L.M. était extrêmement critique. Elle est menacée d'un enveloppement par le nord et son centre est enfoncé. Par ailleurs la trouée béante qui s'ouvre au sud entre elle et la 2e D.L.M., suite à la perte des villages de Merdorp et de Jandrenouille, compromet les possibilités de défense du Corps de Cavalerie. Le Général Prioux décide de replier ses divisions sur une position intermédiaire

(…) Il y a eu, au matin du 13 mai[73], un grand sentiment d'accalmie dans le Corps de Cavalerie, si bien que le Général Prioux, lui qui l'avant-veille, voulait abandonner la Dyle pour l'Escaut, compte tenir toute la journée sur la Petite Gette et la Mehaigne, et s'attend à avoir le lendemain une journée calme derrière les dispositifs antichars des Belges, en avant de la Dyle. Cette tranquillité, on la ressent au château de Heckert, où depuis plusieurs heures les blessés n'arrivent plus.

Pourtant on se bat au sud, seulement les blessés filent tout droit sur Fleurus. Au nord, des forces considérables de blindés ont passé à l'attaque sur tout le front vers onze heures. Le Général Gréville, au début de l'après-midi, a donc fait porter à Blaze l'ordre de regagner le G.S.D. à Heckert.

« Je dois d'abord prévenir le poste détaché… » Le Lieutenant Jauche, à qui ceci s'adresse, se fâche. Il est très nerveux aujourd'hui : « Faites ce qu'on vous dit. L'ennemi peut être ici d'un instant à l'autre ! Votre poste, je le fais prévenir en même temps que les dragons qui décrochent : il vous retrouvera directement sans crochet par ici… »

Comme le village est déjà mort ! Désert, les maisons ouvertes, les traces des cantonnements, des marques de foyer, les ruines du bombardement… quelques équipages qui se hâtent, tout le personnel de la Division dans la rue avec cet air de fuite… le ciel gris… Il n'y a qu'un blessé encore à empaqueter qu'on emmène. Les brancardiers débarrassent la grande classe vide où le tableau noir dit toujours qu'il faut apprendre à obéir pour pouvoir commander, les panneaux de leçons de choses… Alain Morlières sent quelque chose de déplaisant à l'estomac quand le Médecin-Lieutenant lui dit qu'on n'ira pas chercher Parturier. « Alors, — demande-t-il, assez pâle, — nous les abandonnons ? » Blaze hausse les épaules : « Puisque la Division les fait prévenir… » Morlières n'aime pas ça. Il ramasse les affaires de Moncey, les met dans la voiture à côté de lui. Tout le long du parcours, et on fait vite, malgré cette route qui tourne sans cesse, Alain garde la main sur le sac de Jean. Il la crispe un peu. Il ne peut se retenir d'une certaine peur. Et si la Division les oublie ?

Au château de Heckert, le chômage prolongé, subit, et les bruits qui viennent des lignes, ont accusé la nervosité. On parle de pénétration allemande dans les lignes britanniques, au nord-ouest ; des Belges qui étaient devant les Anglais ont passé sur la route le long du parc… La batterie du Capitaine Cormeilles tire sur un objectif qui ne peut pas être très lointain. Dasvin de Cessac accueille avec inquiétude la petite caravane de Blaze. Comment ? C'est le Général qui lui a fait dire de décrocher ? Non, nous ne savons rien ici. Fenestre, venez donc examiner le plan directeur ! Et, par-dessus leurs épaules, Blaze regarde la carte, avec ses gros coups de crayon, ses flèches… Le majordome du château est entré. Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

« M. le Médecin-Chef… MM. Les Docteurs… si vous partez, je vous prie… tout ce que vous pourrez prendre dans la cave… M. le Baron n'aimerait pas que les Boches boivent son vin, pour une fois ! ».

On va manger un morceau, avant de partir. On n'a pas d'ordres, mais on va partir. Il s'agit en tout cas de démonter la tente-hôpital… Sorbin va choisir les bouteilles à la cave… si on peut en prendre une quarantaine… Par ici, M. le Major.

C'est clair que si les Anglais sont débordés de ce côté… et que de notre côté le Général abandonne la position… là… alors, à Heckert, nous sommes faits comme des rats, vous voyez, ça constitue un saillant… Mais Dasvin de Cessac est perplexe : si c'était abandon de poste devant l'ennemi ? Fenestre rigole : « Puisque Gréville a filé le premier… en fait les ordres devraient venir du Colonel Lamirand… ou du Médecin-Chef du Corps de Cavalerie… Ah ! voilà un motocycliste ! »

Un motocycliste, simplement égaré, qui vient demander son chemin aux toubibs. Pas d'ordre. La ruche,

(garnie d'obstacles Cointet) à hauteur de Perwez.

[73] Lundi de Pentecôte…

cependant, en raison du démontage de la tente, sans qu'on lui eût rien dit, prépare tout naturellement le départ. Les hommes ont descendu du grenier leurs sacs qui s'empilent sur le perron. Le Lieutenant Gourdin entasse dans les camions toutes les provisions transportables, on a même un camion de sucre chargé ce matin-là dans une usine abandonnée[74] que leur ont signalée des fuyards ?
Jonette demande à Morlières : « Et alors, Moncey ? » Il secoue la tête. A vrai dire, Fenestre fait préparer le départ. Dasvin de Cessac ferme les yeux. Tant qu'on n'est pas parti… S'il reçoit l'ordre, le temps de le transmettre, ce sera vite fait.[75]

(…)
4 heures du soir… Une voiture entre avec brusquerie dans la cour du château d'Heckert. Lamirand saute à bas de la Primaquatre. « Alors, quoi ? Vous n'êtes pas partis ? » Un comble ! Mais nous n'avons pas d'ordre ! « Allons, — dit le Divisionnaire, — ne traînez pas ici… les Allemands arrivent, on se bat dans la ville à deux kilomètres… »[76] Ah, c'est donc ça ! Voilà où le 75 de Cormeilles tape ! Il faisait si calme, ce matin… et puis pas d'avions… ni dans un sens ni dans l'autre… Tout le château s'anime. Les ordres criés, les courses. On démonte les brouettes porte-brancards qui servaient à trimbaler les blessés à l'arrivée vers la serre où Fenestre opérait, mais qui ne seront peut-être pas très utiles dans une guerre comme celle-là. Et on en a un cinq tonnes plein ! Des coups de sifflet. Les petites qui dégringolent les escaliers. Oh, ça ne traîne pas. Tout le monde a entendu la phrase du Divisionnaire : les Allemands à deux kilomètres…
« Bien quoi ? » dit Alain, qui fait le courageux.
Et Jonette : « On t'expliquera un autre jour… »
On roule. C'est alors que la plupart l'ont remarqué : « Eh bien, et Moncey ? » Les hommes, c'est Moncey qui leur manque. Sorbin, lui, pense à Parturier… Alain est dans la voiture de Manach qu'on n'a pas renvoyé au poste de Parturier. Le Breton rogne, lui, à cause de Raoul. « il ne manquerait plus que cela… — Quoi, — dit Alain. — Moncey, ça t'est égal ! — Eh bien, toi, ça t'est bien égal, Raoul. » ils roulent en silence par la route en bordure du plateau. D'ici, on voit toute la région, on s'enfonce vers Gembloux… ils se taisent. Ils savent qu'ils ont beau avoir au fond le même souci, cette différence entre, Moncey, Raoul, c'est une chose grave… pas occasionnelle… Et même Alain, à la fin, finit pas dire : « Raoul aussi, tu sais, ça me ferait mal au cœur… » Manach sourit sur son volant. Pas mauvais, au fond, le môme. Mais quels chiens, s'ils les ont laissé tomber comme ça !
(…)
4 heures du soir… Ou un peu plus… Raoul Blanchard apporte sa cargaison de blessés à Fleurus[77]. Il y

[74] G. Delater : « Le 13, au petit jour, Gérard Daumis a été alerté, à Incourt, par la visite du médecin chef du G.S.D. 39, le capitaine Ollivier, qui s'inquiète de ne plus recevoir de blessés depuis plusieurs heures et rapporte que les Allemands s'infiltreraient au nord du secteur de la division entre Tirlemont et Opheilissem, au milieu des troupes britanniques, menaçant Jodoigne et le 12e Cuirassiers qui protège les abords de cette ville au nord-est. Le colonel Leyer signale que, sur la route de Tirlemont à Jodoigne, une grosse sucrerie est abandonnée auprès d'Outgaarden. Une ou deux voitures sanitaires pourraient y faire d'importants prélèvements de sucre, précieux pour les tisanes administrées aux blessés pendant cette période de ravitaillement difficile. Que l'on fasse vite ! Il assurera la protection du chargement. Ollivier, sur l'ordre de Gérard Daumis, a fait partir ces voitures malgré le danger et l'anomalie de cette mission, mais confiant en la promesse du colonel Leyer. Les voitures reviendront en effet, une heure plus tard, chargée d'un sucre qui sera très utile au G.S.D., car celui-ci ne reverra pas de deux jours ses autos de ravitaillement, partie dans la nuit et revenues après le départ du groupe. » Dr G. Delater, op. cit. pp. 57-58.

[75] Pp. 206-208.

[76] G. Delater : « Cette grave menace pour l'intégrité de la division porte le général Prioux à donner, le 13 mai, dès 18 heures, l'ordre au général Langlois de se replier immédiatement derrière l'obstacle anti-char de Cointet. A 14 heures déjà, le repli du P.C.2. d'Incourt et du G.S.D. de Jodoigne-Souveraine a commencé et s'est effectué avec beaucoup de peine sur le petit chemin de Jodoigne à Incourt, Chaumont, Corroy-le-Grand, Nil-saint-Vincent pour le P.C.2., Corbais pour le G.S.D.39 : les voitures à chevaux des réfugiés belges encombrent la route ; nos colonnes perdent un temps considérable ; heureusement, l'aviation allemande ne se montre pas, occupée qu'elle est à des missions plus actives. » Dr G. Delater, op. cit. p. 63-64

[77] Cf. le chapitre suivant consacré le centre d'évacuation de Fleurus.

trouve le Centre d'Évacuation en train de déménager. Il doit discuter pour qu'on veuille bien lui prendre sa livraison. Déjà les camions attendent devant la porte, un officier d'administration prétend que Raoul, avec sa sanitaire, n'a qu'à rouler sur Mons. Le conducteur se débat de son mieux : je viens d'un poste avancé, on a besoin de moi, qu'est-ce que vous croyez, on se bat ! Et puis au moins, donnez-moi de l'essence… L'essence, le Riz-Pain-Sel en est chiche. Raoul élève la voix. Le Riz-Pain-Sel a deux galons, il trouve ce conducteur arrogant, parle déjà de Conseil de Guerre. Les blessés ne sont pas une excuse pour votre insolence ! D'un char arrêté en face de l'ex-hôpital, un officier vient à la rescousse de son collègue de l'administration et commence déjà à engueuler Raoul, quand, comprenant de quoi il s'agit, il va regarder les blessés qui semblent dans un sale état et, brusquement, épouse le parti du chauffeur. Allez, bon, on va vous les prendre, vos blessés… Six ? Avec cette voiture, vous ne devriez en emporter que quatre… le reste à l'avenant.

En fait, Raoul a de quoi retourner au G.S.D., parce que, après l'expérience du 10 mai, il ne rate jamais l'occasion de faire son plein, et sur la route il a rencontré un camion-citerne avec un chauffeur complaisant. C'est parfaitement irrégulier, mais il faut bien se débrouiller. Il explique cela à l'officier des chars en le remerciant. L'autre l'interroge sur commence ça se passe « au front ». L'expression fait drôle : l'unité » de cet officier arrive de « l'intérieur », autre expression curieuse, de Suippes… une Division Cuirassée se regroupant ici, à l'ouest de Charleroi, en réserve d'armée[78].

Raoul, à Fleurus, on lui a fait perdre près de deux heures. Pour revenir, il reprendra la route par laquelle il est venu, parce que, n'ayant pas de carte, il lui faut s'en tenir au petit croquis que Parturier lui a dessiné sur un bout de papier avant le départ. D'ici le poste, près de cinquante kilomètres. Avec ces routes-là, il n'arrivera qu'à la nuit. Raoul a montré à l'officier des chars le petit papelard crayonné par Parturier : avant de se lancer, il faut savoir… Si les troupes ont bougé… L'autre lui conseille de s'arrêter au P.C. de la Division Cuirassée, à Lambusart, là… vous voyez… où vous arrivez venant de Fleurus, et vous piquez à gauche, vers l'est… Chez le général Bruneau, on vous dira, c'est sur votre chemin.

À Lambusard, on ne sait rien. Et puis, à ce moment-là, il y a conférence de généraux chez Bruneau. Le Général Aymes est venu discuter avec le commandant de ces importants renforts leur emploi pour soulager la nuit suivante les unités de la position Dyle… Il se fait une grande agitation dans le patelin, et l'on préfère ne pas répondre à ce conducteur de sanitaire qui demande des renseignements sur la situation des D.L.M. Si tu étais de la Cinquième Colonne et que tu aies chopé une ambulance, bien ?

Donc, assez perdu de temps. Raoul n'a qu'à piquer droit devant lui.[79]

(…)

Au-dessus de la 1ère Armée, plus au nord, il y a toujours des nuages gris. Sur la route, vers l'ouest, les voitures du G.S.D. se hâtent. La colonne s'arrête. Dasvin de Cessac descend de sa voiture. Il remonte le convoi vers l'arrière et crie quelque chose. Près de la sanitaire de Manach, il crie à nouveau : « Pas rejoint ? » Alain penche sa tête à la portière. Non, pas rejoint… « C'est que, — explique le Médecin-Chef, — ce chemin-là, en biais, ramenait de la région de Parturier vers notre itinéraire, alors j'ai pensé… » Il retourne vers la tête. Alain et Manach se regardent. Oui, même celui-là. Le Médecin-Chef, au fond, lui aussi, c'est un bon gars… On repart. « Sans Parturier », dit Manach. Et Alain le regarde, très triste. Oui.

[78] Il s'agit de la 1ère Division Cuirassée du général Bruneau, créée le 16 janvier 1940 au camp de Châlons, avec poste de commandement à Suippes. Elle comprend deux bataillons de chars B 1 bis, deux bataillons de chars H 39, un bataillon de chasseurs portés, un régiment d'artillerie, etc. Le 10 mai 1940, la division fait mouvement vers la région Nord de Charleroi (Pironchamps, Fleurus) en vue de soutenir l'action de la 1ère Armée. Poste de commandement à Itancours puis à Lambusart. Elle sera dirigée le 14 mai sur le sud de la Sambre et mise à la disposition de la IXe Armée, en fâcheuse posture le long de la Meuse.

[79] Pp. 209-211.

Sans Parturier.
La colonne vient de s'ébranler. Les brumes commencent à craquer au sud-ouest sur une lumière jaune. Morlières montre le ciel à Manach ; Manach dit oui, et ne s'intéresse pas. Alain a eu ce petit frisson, à cause de la disposition des nuages, comme sur les images bibliques où la grandeur invisible de Dieu rayonne ainsi sous un trépied de nuées. Manach est Breton pourtant… C'est alors que des chenillettes doublent le convoi. Dans celle de tête, un homme debout gesticule : Alain reconnaît le Pharmacien. « Manach, ce sont eux… — Eux ? » dit Manach. Ils voient passer ce petit détachement de sapeurs qui a mis des branches sur ses véhicules comme pour une fête. Dans une chenillette derrière Parturier, il y a Jean. Alain respire… Le convoi s'arrête. Les deux hommes sautés à terre se partagent entre le Médecin-Chef et les types du Génie qui les ont trimbalés[80]. Le brancardier qui était avec eux regagne son peloton dans un camion à l'arrière. Comme il passe à leur niveau, Alain lui crie : « Et Raoul ? » L'autre a un geste d'ignorance : « Pas rejoint ? » On l'a envoyé porter des blessés à Fleurus, où est le centre d'évacuation, et le chemin le plus court passe bien au sud, en rocade de la route où on est, en direction de Charleroi… Où rejoindra-t-il maintenant ? On repart. Manach embraye rageusement. Ici, on quitte la route de Gembloux pour piquer nord-ouest. On roule depuis un moment quand Manach dit : « Alors pour qu'il nous retrouve maintenant ! » Alain suit son regard, vers le sud, vers ces collines le long desquelles ils glissent, et qui font écran à ce qui peut bien se passer là-bas, au-delà de Gembloux, dans cette région de la Sambre où les pays ont encore des noms de victoires… Alain caresse le sac de Jean. Pauvre vieux, il va être content de retrouver ses affaires.

*

* *

L'itinéraire de Raoul coupe la route de Gembloux à Namur à peu près à mi-chemin, au sud de Beuzet, en plein dans le secteur que les zouaves d'Altmayer[81] sont en train de sillonner de tranchées, de réseaux de fils de fer, de barrer d'obstacles antichars. Y progresser n'est pas si simple. Vers Namur, dans l'ébranlement sourd des bombardements, on pique sur la ville. On voit au loin les vagues d'aviation, et il faut longuement laisser passer le flux des camions, des tracteurs qui se rabattent de Namur vers Gembloux. On entend au loin des explosions. Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'on évacue la ville. Avec beaucoup d'ordre, très systématiquement sans doute, mais on l'évacue. Les bas-côtés de la route sont occupés par des files ininterrompues de gens de toute sorte, mêlés à des soldats belges. Ayant croisé la route, Raoul s'arrête pour se renseigner sur la situation auprès des Tirailleurs Tunisiens gardant les travaux aux abordes d'un village qui s'appelle Saint-Denis quelque chose… Un sous-off lui dit que vers l'est et le nord il n'a pas la moindre idée de ce qui se passe. Il y a toujours des chars par là, la cavalerie les protège encore : le danger est dans le sud où on se bat sur la Meuse. Surtout qu'à ce qu'on dit, Namur, pour les défenses, c'est un peu mince. Nous qu'on vient de Maubeuge… alors, à Maubeuge, mon petit, tu peux y aller ! Ils passeront pas, les Panzers !
Bon. Raoul donc poursuit par là-bas, puisqu'il y a encore des chars… Ici la route grimpe, et je me souviens, après, ensuite… Un ruisseau. On le surplombe d'abord… Un peu plus des hommes d'un

[80] Cette épisode est à rapprocher de celui rapporté par Delater : « Mais le médecin auxiliaire docteur Marquié, du moins, a fait plus qu'il ne devait pour rehausser le prestige des médecins : se trouvant, avec d'autres, au poste de secours divisionnaire avancé, dans Huppaye, il a montré, dès ce jour, le sang-froid et l'abnégation dont il devait par la suite, à mainte reprises, faire preuve modestement, en demandant à rester après la dernière voiture sanitaire, jusqu'au départ de tous les hommes cantonnés encore à Huppaye, pourtant sérieusement menacé… Tel le commandant d'un navire en perdition quitte son bord après les autres – ou se laisse engloutir ; tel Marquié, comprenant que, jusqu'au dernier, les cavaliers exposés au danger peuvent avoir besoin de leur médecin, reste sous le fanion à croix rouge de son poste de secours et ne se replie, en l'emportant, qu'après l'évacuation totale du village !... Sans voiture, il fera la route à pied jusqu'à Jodoigne-Souveraine et ne rejoindra son G.S.D. qu'après Incourt. » Dr G. Delater, op. cit. pp.64-65

[81] G.R.D.I. = Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie.

G.R.D.I.[82] l'interpellent : il ferait mieux de décrocher de la vallée vers le nord, il y a des infiltrations par là. Le nom du patelin où est Parturier ne leur dit rien : tout ce qu'ils savent, c'est que le Corps de Cavalerie s'est replié, non, pas la D.L.M. ! Le P.C. du Corps de Cavalerie qui était encore ce matin un peu plus loin sur la Mehaigne… Raoul se souvient d'avoir, comme ça, glissé le long du front, en Espagne. Là-bas, les Marocains étaient de l'autre côté… Les Mores, comme ils disaient… Raoul sait que, des indications qu'on vous donne, il faut en prendre et en laisser. Les unités, postées là, ne connaissent en réalité jamais rien de ce qui est à plus d'un kilomètre.[83]

(…)

Les cheminements continuent vers l'arrière et l'avant, se croisent dans l'ombre tombée. Raoul se hâte. Peut-être que des blessés attendent au poste de Parturier. Et si maintenant il faut les ramener à Mons… Raoul a bien comme un vague sentiment que, tout de même, la route n'est pas très sûre. En plus, il est dans un mauvais cas, rapport à la convention de Genève. En effet, il a deux revolvers et un fusil-mitrailleur dans sa voiture. C'était à des blessés qui se sont amenés à la dernière minute, avant son départ, et qui avaient emporté leur barda avec eux. À Fleurus, déjà bien joli qu'on ait pris les bonshommes en charge : à l'hôpital, on n'a pas voulu entendre parler des armes, parce qu'il aurait fallu déplier leurs affaires, chercher leurs registres, établir un état. Un peu plus loin, à un petit poste, Raoul apprend que la D.L.M. se bat toujours au sud sur la Meuse, aux abords d'Huy… Le nom d'Huy ne lui dit pas grand'chose, mais si on tient encore la Meuse au sud, qu'est-ce qu'ils viennent chanter, les autres, avec leurs infiltrations ! Là-dessus, la poisse… voilà que ça se met à bafouiller dans le carburateur… une saleté dans l'essence, une bougie malade… Pas de rechange ici. Raoul continue sa route, ayant perdu du temps, et obligé de ne pas aller trop vite, avec ce bruit que ça fait, comme si on boitait… Il ne faut pas s'attendre à trouver un atelier de réparation dans ces parages.

Tout d'un coup, il y a un petit chemin sur la droite un peu avant, Raoul comme il va y parvenir, à ce pressentiment des chauffeurs, et il freine : juste une masse sombre en sort, franchit la route et s'engouffre à gauche dans la sente prolongée… Et puis une autre… Qu'est-ce que c'est que ces chars ? Ils n'ont pas l'air de remarquer Raoul… ils traversent. Ça marche salement vite pour des chars… Brusquement, la certitude : les Boches ! Pas la peine d'attendre qu'on le remarque. Il accélère, il fonce, la route à un tournant tout près.

Au moment où il traverse la sente, quelque chose siffle et vient se coller dans un arbre pas loin. Il file dans demander son reste. De l'autre côté du tournant, il ne ralentit pas. La bougie, ça semble s'être tassé : la bagnole a peut-être eu peur… Bon, mais s'il y a des nôtres par là, faudrait les prévenir. Les types du G.R.D.I. ne sont pas si bêtes, il y a des infiltrations. Il traverse un village abandonné. Personne. Un de ces petits villages belges qui ont un air d'opérette. Le jour s'y survit à peine. Raoul commence à avoir faim. Bien rare si, dans une de ces maisons, les habitants n'ont pas laissé quelque chose à manger… Il s'arrête devant un chalet en bordure d'un boqueteau, avec une sorte de serre devant ; la porte est ouverte. Ça doit être une maison de plaisance. Il doit y avoir deux, trois chambres au premier : tout le bas est occupé par une grande pièce, cuisine et tout… Raoul a allumé son briquet. C'est bien installé, coquet. On découvre les choses une à une. Au mur, une photo de femme dans un cadre noir et or. Un fourneau à gaz butane : « Je me sens comme un voleur… » Il a dit ça tout haut, Raoul. Sa voix lui fait drôle. L'impression que quelqu'un va répondre, que c'est une aventure comme dans les livres. Et puis, non : simplement dans le bahut, une boîte de sardines, et un bout de saucisson entamé… Le pain manque, mais on peut

[82] Le 4e Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie, aux ordres du Colonel Arlabosse, avait été déployé par le Général Prioux, pour protéger le repli des D.L.M.

[83] Pp. 213-215

s'y faire.
À la sortie du village, il fait tout à fait noir, on lui a encore tiré dessus. Mais ils se rendent vite compte de leur erreur : des dragons portés qui se replient. A vrai dire, plus portés du tout. Que par leurs pieds. Raoul leur explique où il a passé les chars boches. L'officier qui commande a une carte : ce chemin-là, ou ce chemin-là ? Ma foi ! « Et où vas-tu avec ta sanitaire ? »
Il lui montre sur sa carte la situation du patelin. Mais le poste y est-il encore ? Á son avis, l'autre D.L.M… parce qu'ici ils sont au point de jonction des deux D.L.M.[84], a dû se replier plus vite. Maintenant, il fait nuit, et de toute façon, mieux vaut ne pas revenir en arrière : parce que l'effort de l'ennemi se fait vers Gembloux… tu vois… Raoul ne voit rien. Seulement, si Parturier compte sur lui pour s'en sortir, et le gosse Moncey, et les autres… Il pique donc nord, nord-est.
Plus loin, il y a des gens sur la route. On ne les voit pas, on les devine. Des femmes, des enfants. Poussant une petite charrette, portant des paquets, muets et sombres. Ils n'en peuvent plus. Raoul s'arrête, leur parle sous de vagues prétextes. C'est horrible comme ils ont peur. Raoul donne à une vieille le restant du saucisson qu'il a pris dans le chalet. Ça délie la langue. Ils demandent s'il y a des soldats par là… Raoul leur conseille de quitter la route, d'essayer de gagner Gembloux par les bois. La nuit, c'est leur chance. Si on se bat, c'est sur les routes… Ils l'écoutent, on voit bien qu'ils n'en feront rien. (…)
Il fait tout à fait noir, mais il reconnaît pourtant les abords du village. Entre les arbres, comme il approche, il voit des lueurs dansantes. On a allumé du feu dans l'une des maisons, la porte est ouverte et les troncs se profilent là-devant. Il ne se trompe pas. Voilà les lilas près du poste… Ils ont du culot de s'éclairer comme ça !
On rit là-dedans, il doit bien y avoir dix personnes. Raoul arrête son moteur, pour économiser l'essence, dans la descente. Il freine. Quelqu'un chante, des Belges, probablement, ce n'est pas en français. Des rires. On se discute. Deux hommes paraissent sur la porte, se bousculant. Des Belges ? Je t'en fiche. Et pas mèche de retourner en arrière. Il file en première et brûle le village. Derrière, on crie. Pas de doute : en allemand ! Quelques coups de feu l'accompagnent. Il connaît la route, celle qu'il a prise la veille avec Jean. Dès qu'il est hors de vue, il jette sa machine sous le couvert, à gauche de la route. Pas la peine d'aller plus loin. Si les Fritz sont déjà là… Se donner le temps de réfléchir.
Quand il a bien repris sa respiration, Raoul Blanchard se rappelle que, dans la bagnole, par-derrière, il a des armes. Le F.M. ne peut pas lui servir. Mais les deux revolvers sont chargés. Dix balles chacun. Il les posé à côté de lui, sur le siège.

*

* *

« Je me demande où est Raoul à cette heure ? » dit Jean de Moncey avec angoisse. Dix heures du soir sont bien passées : la colonne s'arrête dans une localité dispersés, près d'un carrefour, un peu en deçà…[85] le peloton Parturier et celui de Prémont rentrent rapidement dans une ferme où on s'entasse. Par une échelle, on grimpe dans le grenier. Le foin est une invention divine. « Dîne qui voudra ! » crie Groppart. Il a sommeil : la nuit dernière il a dû recevoir les blessés. Les autres, sacs et musettes amoncelés, dégringolent près de la roulante. On a juste eu un jus en route… Jean a repris ses affaires à Morlières et, dans la soupente, vérifié, comme ça le démangeait, que la photo de Cécile est toujours là. « C'est ta poule ? » dit derrière lui la voix narquoise de Jonette. Jean s'est retourné, furieux. Il a fallu les séparer ?

[84] Dans la nuit du 13 au 14 mai, les deux D.L.M. surveillent l'obstacle de Cointet, la 3e au nord et la 2e au sud, le 4e G.R.D.I. s'intercalant entre elles au niveau de Thorembais. La 3e D.L.M. se couvrant sur sa gauche à l'aide du 12e Cuirassiers. La mission est alors de tenir aussi longtemps que possible en avant de la position de résistance Wavre-Gembloux.
[85] Corbais

vous allez pas vous taper dessus quand les Boches arrivent ! Les Boches arrivent ? enfin… pas tout de suite.
Prache s'est approché de Manach sur la route. Son camion, il en a plein les bras. Puis, dis donc, l'essence ? Heureusement qu'on s'est arrêté. Alors, quand c'est qu'il va rejoindre, Raoul ? Bon, pour l'essence… Mais pour Raoul… ils s'enfoncent dans l'ombre, leurs têtes se rapprochent, leurs voix sont basses… Le Lieutenant Tresse, celui des voitures[86], leur crie : « Vous feriez mieux de manger un morceau ! » il entre avec un officier qu'on ne connaît pas dans l'espèce de villa où ces messieurs font popote.
Vaut mieux ne pas allumer les lumières : une simple bougie, on trouvera sa bouche. Ça serait dommage de la rater, avec le Chambertin du château de Heckert… L'hôte qu'a amené Tresse est un capitaine de l'Etat-Major de la division. Il reprend du Chambertin. « Non… pas d'ordres… la Division est à quelques kilomètres… c'est-à-dire l'un des P.C., on nous a clivés en deux P.C. [87]… Je cours de l'un à l'autre… depuis midi j'ai perdu le Général qui roule d'unité en unité… »
Mort de fatigue. Assez démoralisé. Il règne des bruits… ah, quand on circule, on en entend des vertes ! Partout, il n'est question que de la Cinquième Colonne. Personne ne l'a vue, remarquez, quand on cherche à savoir. Paraît que les avions jettent dans les troupes des paquets de cigarettes, des stylos, des briquets, est-ce que je sais ? et quand on les ramasse, ça éclate… Non, on n'en a pas ramassé à la Première armée. Cela semble s'être produit derrière la Sambre, chez Corap. On raconte un peu partout la même histoire, des officiers français qui viennent porter un ordre, mais ils sont à la rechercher d'un ami, le Capitaine untel, qui est justement en permission… total : c'est un Boche, renseigné comme ils le sont tous, et l'ordre, c'est de décaniller… On cite des numéros d'unités qui ont quitté comme ça leur position… Mais je n'y crois pas. Il faut inventer quelque chose pour expliquer les défaillances. Et puis la pagaille des ordres contradictoires.
Dasvin de Cessac voudrait bien savoir où est le front. Malin qui pourrait le dire ! Sur notre division… vous savez que des groupes mobiles ont été donnés par l'Armée au Général Gréville pour nous renforcer [88] : ils ont subi le choc, pendant notre retrait sur la Grande Gette… quelques chars s'en sont tirés… les dragons portés ont beaucoup perdu… ils se rabattent comme ils peuvent, dans les bois, individuellement, à pied. Où sont leurs voitures ? Le Général le sait peut-être. Mais ni eux ni moi n'avons trouvé le Général… À droite, Prioux a ramené son P.C. tout à l'heure de la Mehaigne[89] en arrière de Gembloux… J'y suis arrivé comme ils s'établissaient. « Avez-vous vu Gréville ? » m'a demandé le chef d'état-major du Corps de Cavalerie. Puisque je le cherchais ! Mais ce secteur-là, comme embouteillage ! Les Belges. À pied, à cheval, à vélo. Ça vient du sud. Ils jurent leurs grands dieux que l'ennemi a passé la Meuse. Eux, courent comme ça depuis les Ardennes ! Si on les croyait, on serait jolis… Regardez… regardez là-bas… Vers le sud-est des fusées éclairantes, vert pâle, ça grimpe d'un coup, puis ça reste immobile, ça se balade… le ciel est tout éclairé. Par la fenêtre, les toubibs contemplent le prodige… « C'est au-dessus de Gembloux, toujours… » dit le Capitaine d'état-major. Et il reprend ses histoires de Cinquième colonne. (…)
Le Médecin-Chef a envoyé le docteur Sorbin, avec le side du vaguemestre, voir si le Général n'est pas

[86] Chaque G.S.D. comptait un « lieutenant du train [des équipages] ».

[87] Le P.C. 2 de la 3e D.L.M. avait commencé à se replier à partir de 14 heures d'Incourt sur Nil-Saint-Vincent.

[88] Le 12 mai, on l'a vu, la 3e D.L.M. avait reçut en renfort deux groupes de reconnaissance des divisions d'infanterie qui s'installaient sur la position de résistance (les 4e et 7e G.R.D.I., de la valeur de cinq escadrons), et un groupe de reconnaissance de Corps d'Armée (le 6e G.R.C.A., de la valeur de quatre escadrons).

[89] Dans le village d'Aische-en-Repail.

rentré.[90]

(…)
Comment ? Jean de Moncey, réveillé en sursaut, démêle mal ses rêves de ce décor obscur où s'ébroue une poussière de paille. On dort depuis deux heures à peine, l'ordre d'alerte a jeté tout le monde en bas. Ce n'est pas du repos. On repart. Par où ? On ne sait pas. Sorbin n'est pas de retour. Les ordres vont venir. Tout le monde sur la route. Et l'essence ? comment va-t-on rouler ? dit Gourdin. Le camion-citerne vient d'arriver. On fait les pleins. Nuit noire. Les voix chuchotent. La route, avec le convoi immobile, les hommes qui battent la semelle à côté des voitures, les camions, les sanitaires… Une moto qui passe. C'est l'ordre ? Non. Pas encore. Jean de Moncey se promène le long de la colonne. La tête est juste à l'angle de la grand'route qui la coupe. La fameuse route Wavre-Gembloux-Namur, qui marque une partie de la Dyle. Raoul n'est pas rentré ? Non. Ni le Major Sorbin. Alors, si on part sans eux… quelqu'un passe en criant : « Aux voitures ! » On y grimpe. On ne part pas. Un quart d'heure s'écoule. Jonelle râle. Si on redescendait… On n'est pas bien en famille ? grommelle une voix sous la bâche du camion. À ce moment, on est frôlé comme par des oiseaux de nuit. Des véhicules qui se trissent de l'est… Qu'est-ce que c'est ? Des auto-mitrailleuses… ah bien, ils t'auraient fauché les bonshommes, ces copains-là ! On ne sait d'où le bruit est venu, mais voilà que ça se répète de voiture en voiture : les types qui nous ont grillés, tout de suite, c'est des boches… Nom de Dieu ! Déjà ! On ne part pas pourtant. Mais le Lieutenant Gourdin a dit à Prache que, si on nous a fait lever, c'est parce que l'ennemi arrive… toujours ni Sorbin ni Raoul… Des fois qu'ils se seraient fait faire aux pattes : les allemands sont de tous les côtés. « Taisez-vous ! On ne peut pas dormir ! » Plusieurs conducteurs descendent sur la route.
(…)
Les ordres courent le long de la colonne. Le side qui ramène le Major Sorbin débusque de la route de Wavre…
(…)
Ils traversent la route stratégique, lentement. Il ne faudrait peut-être pas trop tarder. Si vraiment tout à l'heure c'était les Boches ! Blaze se paye doucement la tête de Parturier. Il a remis pied à terre, parce qu'un convoi les a coupés, et on se rassemble pour le vrai départ. Parturier, la tête hors de la voiture du Médecin-Chef… le Médecin-Chef, ce soir, le tient pour un héros, alors, il l'a pros dans sa 402… Blaze, arrêté devant, plaisant : « Comment voulez-vous que ce soient des Boches ? Regardez, là, derrière la route, voilà l'Armée française ! »
On ne l'avait pas vue, elle est là pourtant. C'est-à-dire que le long du remblai, derrière la route, il y a des hommes dans une rangée de trous de tirailleurs. La D.I.N.A. du Général Dame[91]. Enfin, ses avant-postes… Les Tirailleurs Algériens, on en voit les yeux, et l'acier des armes. Derrière eux, un rideau d'hommes accroupis dans la terre, il y a les champs vides, la nuit… « Eh bien, — fait remarquer Fenestre, — si c'est ça, la position Dyle ! »
Un officier s'est approché. Il demande une cigarette. On se parle. Ils sont là depuis le matin… Non, ce n'est pas la position. La position a été ramenée en arrière. Ici, la route s'écarte de la Dyle, qui est à l'ouest… la position est derrière le chemin de fer, dans l'hinterland… Les Tirailleurs Algériens regardent passer la colonne de voitures. Ils en pensent ce qu'ils veulent. Ils sont ces soldats d'élite sur lesquels le

[90] Pp. 221-226.

[91] La 2e DINA du général Dame, composée du 13e et du 22e Régiment de Tirailleurs Algériens, et du 11e Régiments de zouaves. Elle appartenait au IIIe Corps d'Armée commandé par le général de la Maurencie, qui comprenait également la 1ère Division d'Infanterie Motorisée du général de Camas.

grand Quartier Général compte pour recevoir l'assaut des Panzers. Il y a des fantassins un peu plus au sud et, à Ernage, les Marocains du Général Mellier[92]. L'officier qui a allumé sa cigarette redescend dans son trou : le Capitaine l'accueille d'une interrogation. « Alors, quoi ? les cavaliers mettent les bouts ?
— Ce ne sont encore que les services du Corps de Cavalerie, mon Capitaine. Des toubibs…
— Quand les services se replient, ce n'est pas long avant… » Les voilà tout à l'heure en première ligne. L'artillerie derrière eux est en place, mais devant, le plateau est plus élevé. Et puis les appareils antichars, vous y croyez, Lieutenant ? Le lieutenant, cet après-midi, était à la Division, quand l'agent de liaison de Gréville s'est amené. Il donnait des conseils, ce cavalier. Il expliquait comment ça se passe, la guerre moderne : les avions en avant des chars… il était plutôt du genre sombre… Le général a répondu : « Vous allez voir comment nous allons les recevoir ! » Le capitaine renifle. Les recevoir ? Avec quoi, nos poitrines ? « Tenez Lieutenant, on nous a mis ici en enfants perdus. Le Q.G. ne regrettera pas les Bicots tombés… ni leurs cadres ! » Le lieutenant tousse et pousse le coude du capitaine. Il y a à côté d'eux le Lieutenant Mohamed ben Mohamed Moktar, qui n'aime pas ce vocabulaire-là… [93]

(…)
[Raoul] a entendu le bruit. Nom de dieu, les Boches. Cela vient du sud, ça grimpe. Des chars. On ne les voit pas encore. Raoul assure le revolver dans sa main, et baisse la vitre de la voiture, le canon de l'arme dirigé vers la route. Idiot. Il ne peut pas tirer sur les chars avec un revolver, mais si quelqu'un le découvre…
Les voilà. Des chars légers. Sept ou huit. Pas si rapides que ceux qui ont traversé le chemin tout à l'heure. Leur masse sombre. Ils passent. Les nuages ont beau s'être tout à fait dissipés, la lumière ne tombe pas du ciel lunaire dans ces arbres où se profile cette colonne noire. Ils n'ont pas vu Raoul. Ils arrivent au hameau… Qu'est-ce que ça signifie ? Qui a tiré ? Les Boches, faut-il qu'ils soient soûls, alors ! Ah mais… une espèce de chaleur entre en Raoul. Une certitude croissante. C'est ça. Bien sûr. Ça y est ! Nature ! Les français ! Les chars, c'était des petits Wisner, il avait vaguement eu l'impression… Alors ça ! La fusillade, le feu craché par les 37 sur le hameau, des cris… et puis le ronron des bêtes d'acier qui reprend, leur pas lourd qui écrase lentement la distance, ils s'éloignent, des nuages effilés passent dans le ciel, le silence peu à peu qui renaît…
Vaut mieux les laisser partir : parce que dans la nuit, sans savoir, ils auraient bien pu tirer sur la sanitaire. Doucement, Raoul dégage son frein, roule sur le remblai, descend sur la route. Le hameau est silencieux. Pas de poste aux abords… Devant la maison où l'on chantait tantôt, des paquets noirs… des cadavres… Le silence, et maintenant la lune sur tout ça, le désordre des corps, un bâtiment affaissé, et en travers, une auto-mitrailleuse, feux éteints… Une idée prend Raoul : à tâtons, sous le siège, il attrape le tuyau. Le chapardeur. Un bout de caoutchouc, bien commode… Il ouvre la portière, saute à terre ; il a toujours le revolver à la main, mais tout semble tranquille. Oui, parfaitement, il y a de l'essence dans le réservoir du Boche. Il revient à sa voiture, l'approche du véhicule abandonné. Avec le chapardeur, siphonne le carburant. Intéressant, comment il est leur jus. A juger sur l'odeur, ça fait essence d'avion…
Pendant qu'il emplit son réservoir, un bruit dans la maison le fait sursauter. Arrêtant l'opération, il bondit comme un chat, braquant son arme. Un grand type terrorisé sort de l'ombre les bras en l'air, criant quelque chose qu'on n'a pas besoin de comprendre pour comprendre. (…) Raoul se souvient d'avoir une corde à côté du siège. La prendre sans perdre le coco de vue. Allez, par là… par là… Raoul

[92] La 1ère Division Marocaine du général Mellier, composée des 1er, 2e et 7e Régiment de Tirailleurs Marocains, appartenait au IVe Corps d'Armée commandé par le général Aymes, qui comprenait également la 15e Division d'Infanterie Motorisée du général Juin.
[93] Pp. 231-234.

arrive de la main gauche à tirer à lui ce câble ramassé la veille du départ, un bout de la corde qui a servi à la décoration d'un match de football le neuf mai. Il a ficelé son prisonnier si joliment que l'autre est incapable maintenant de grimper dans la sanitaire. Il l'attrape par les chevilles, et d'un coup d'épaule l'enlève de terre, le basculant à l'intérieur dans les brancards. L'autre crie de surprise, et aussi parce qu'il a dû se cogner la tête, pauvre Jésus ! Les portes refermées sur lui, Raoul se rappelle qu'il a des cigarettes. Le moment est peu être mal choisi, tant pis, ça lui fait trop plaisir d'un griller une…

Il dégringole la route en lacets mais, au premier carrefour, se dit qu'il vaut mieux ne pas filer devant soi, parce que, d'après les traces sur le sol, c'est par là que passent les chars et, après tout, mieux vaut éviter de se trouver pris dans une bagarre. A vue de nez, comme ça, par là, on va se jeter sur les positions que la cavalerie défendait le matin, plus ou moins dans la direction du château de Heckert, tandis qu'à gauche on pique au sud. « Puis, — pense-t-il, — maintenant que j'ai charge d'âme… » (…)

Les traces de tout à l'heure doivent être celles des chars lourds, et Raoul n'a pas remarqué celles des Wisner qui se trouvent bel et bien devant lui. Il les rattrape. Il s'arrête. Pas de bêtise. Parce qu'il se rappelle ce que lui ont dit les autres, à Lambusart, au P.C. de la Division Cuirassée : quelqu'un qui vous aurait chopé une sanitaire, un de la Cinquième Colonne, quel meilleur moyen pour se glisser chez nous ? Il marche doucement, à la muette. Il est vrai que le bruit des chars le couvre tout à fait. Il passe un village mort et désert : des chevaux crevés au milieu, un emmêlement extraordinaire, voitures renversées, pattes au ciel, ventres ouverts, la dégoûtation… et l'odeur vaste comme l'horreur… puis à nouveau le chemin boisé qui tortille… Terrible de marcher à l'allure des chars, mais vaut mieux se faire à ça qu'à autre chose. On passe entre des collines rapprochées, à un tournant, il y a encore des maisons, un grand mur, on passe dans le fond noir du vallon, cela vaut mieux. La voix des chars mène le cortège. Brusquement les Wisner tournent à gauche. Derrière le tournant, Raoul s'arrête, hésitant. Il lui semble qu'on piquait trop au nord. Bah, ils doivent savoir… Ce sont évidemment des chars de la D.L.M. voisine[94], ceux qui sont restés accrochés sur la Meuse, à… comment il a dit le tirailleur ? A Huy, je crois… Ils n'ont pu rejoindre que sous le couvert de la nuit, pour le grand malheur des imprudents qui se sont laissé surprendre dans la maison près des lilas. Ici, on regagne une route plus grande, et il y a des gens, un piétinement sombre. Des gens, des gens apeurés, un instant rejetés dans les bois par les chars, puis qui ont compris que ce ne sont pas des Allemands, et se regroupent derrière, soldats belges débridés, le fusil au côté, des civils, l'habituel troupeau, les robes des femmes parfois claires, le fourmillement des gosses… Peu à peu, la sanitaire se trouve englobée, enserré, gobée comme une mouche par la masse humaine, elle marche à son pas, précédée par les Wisner. Ils font ainsi près de deux kilomètres. Puis il y a un arrêt. On parlemente devant. On a dû tomber sur un poste… enfin, la marche a repris, on traverse une défense de fils barbelés, ouverte sur la route.

Et c'est ainsi, dans la foule de l'exode, derrière les chars, que Raoul rentre dans Perwez, qui est maintenant la ligne elle-même. Il a toutes les peines du monde à se dégager pour atteindre enfin les militaires belges dans le village. Perwez est occupé à cette heure par un régiment évacué de la périphérie de Namur, et qui s'apprête d'ailleurs à se rabattre derrière les lignes françaises[95]. Raoul n'arrive pas à

[94] La 2e D.L.M.

[95] Le 13 mai, le bataillon moto des Chasseurs Ardennais (venant de Temploux, à huit kilomètre au NO de Namur) a pris position à Perwez où il organise un "centre antichar fermé". Perwez est bombardé vers 11 heures. Les unités en retraite de Prioux commencent à traverser la localité vers l'ouest à partir de midi. Vers 17h30, le major Krémer (commandant du bataillon) s'enquiert des responsabilités de la fermeture de la barrière Cointet et se plaint en même temps que des mines soient placées par les sapeurs sénégalais de la 1ère Division Marocaine dans son "centre antichar fermé" sans son avis. A 18h30, le commandant du 3e Chasseurs Ardennais ordonne au Bataillon Motos de *« fermer les brèches de la ligne antichars après le passage des Français. Comme convenu, ceux-ci renforceront ensuite la défense du Centre Antichar Fermé »*. A 20h00, l'obstacle Cointet est fermé et six chars français sont arrivés en renfort. Le repli du Corps Prioux se poursuit durant la nuit du 13 au 14 mai tandis que l'attaque allemande s'intensifie vers 23h30. C'est à ce moment qu'arrive l'ordre de replis pour 23h00 (!) vers un cantonnement à La Hutte près de Genappe… Vers 2 heures de la nuit, devant Nil St.-Vincent, un officier français fait arrêter la voiture du Major

provoquer le moindre intérêt pour son prisonnier auprès du Capitaine auquel il s'adresse. L'autre lui dit que, les prisonniers, c'est l'affaire des Français. Les Français sont en arrière de la ligne de Cointet, à Orbais et Thorembais. Laquelle des deux directions choisir ? A Orbais, il y a des cuirassiers. L'instinct y pousse Raoul. Il y trouve un poste de commandement de la 5e Brigade Légère Mécanique[96], auquel il abandonne son paquet. Il y apprend que la D.L.M., dirigée sur l'arrière, est en ordre de route vers Nivelles. Il retrouvera vraisemblablement le G.S.D. ou la Division dans ces parages. Sur la carte d'un motocycliste un peu plus aimable que les autres, il apprécie la distance au jugé : soixante kilomètres… Il commence à avoir sommeil, mais mieux vaut filer. La région ne paraît pas si sûre, et puis il y a des choses qu'on ne fait qu'une fois par nuit. Il dit au type qui lui a prêté sa carte : « Dis donc, je serais le Général qui commande ici… je me méfierais de Perwez… Si j'étais boche, je ferais comme moi ; je veux dire, je me flanquerais dans les réfugiés, et puis une fois les barbelés ouvertes… parce que je ne sais pas si tu as vu ça, leurs barbelés à Perwez… c'est pour faire joujou !

— T'occupe pas, — dit l'autre, — le général, il sait ce qu'il fait… » Sans doute. Raoul file donc vers Nivelles. L'ennemi, à l'aube, sur les arrières des Belges abandonnant Perwez passera les barbelés comme l'a fait la sanitaire, et traversera ainsi sans coup férir la fameuse ligne des appareils Cointet.[97]

(…)

Raoul roule. Il a sommeil. Il roule. Avec des frissons de fatigues dans les épaules. Des éclairs d'inattention dans le crâne. Il roule… Soixante kilomètres de nuit, avec les barrages, les convois à laisser passer, la foule des réfugiés, ça fait trois heures environ. Surtout quand, là-dessus, la bagnole qui cesse d'avoir peur se rappelle ses rhumatismes et, près de Court-Saint-Etienne, à mi-chemin entre Orbais et Nivelles, se remet à boiter de la bougie que c'est un beurre… Il y a là des artilleurs, ils indiquent à Raoul leur échelon de réparation, à Bousval, avant d'arriver à Genappe. C'est là que Raoul Blanchard comprend le sens de ce qu'on lui a dit à Orbais. La D.L.M. se replie en arrière des lignes d'infanterie, et va se regrouper à l'arrière, au repos, mon vieux, au repos.

Tout d'un coup, c'est comme si la guerre était finie. Alors, bien sûr qu'il ne va pas traîner par ici. « Tu ne tiens pas debout ! » lui fait observer le mécano qui vient de lui changer sa bougie. Avec ça ! On tiendra bien encore une heure ou deux. Et puis les copains doivent être inquiets… Il ne dit pas le vrai : c'est lui qui est inquiet des copains. Moncey, Parturier… est-ce qu'ils ont pu se sauver avant l'arrivée des Boches ?

A Gennappe, impossible de passer : c'est le reflux des troupes de Charleroi vers Bruxelles. Raoul attend encore une bonne heure. Et, de là à Nivelles, il se trouve pris dans un convoi qui s'arrête tous les vingt mètres. Les conducteurs doivent être tous comme lui, leurs yeux se ferment aux arrêts, puis ils partent tout d'un coup, on dirait qu'ils ont reçu un coup de pied au cul, quand brusquement devant eux s'est refait un trou de vingt mètres…[98]

Krémer et l'invite à l'accompagner au PC du Général Langlois. Celui-ci s'étonne de ce que le bataillon ait quitté Perwez alors que lui-même doit y prendre position. Il invite le Major à l'imiter; mais celui-ci lui montre les ordres reçus. On peut lire l'épisode de l'occupation de Perwez dans le témoignage de l'officier commandant le peloton des mitrailleurs du bataillon moto (*Dés Pipés – Journal d'un Chasseur Ardennais*, pp. 77-102)

[96] A vérifier.

[97] Pp. 236-239.

[98] Pp. 242-243.

Le village de Perwez, sur la ligne Cointet, après le bombardement des 13-14 mai.

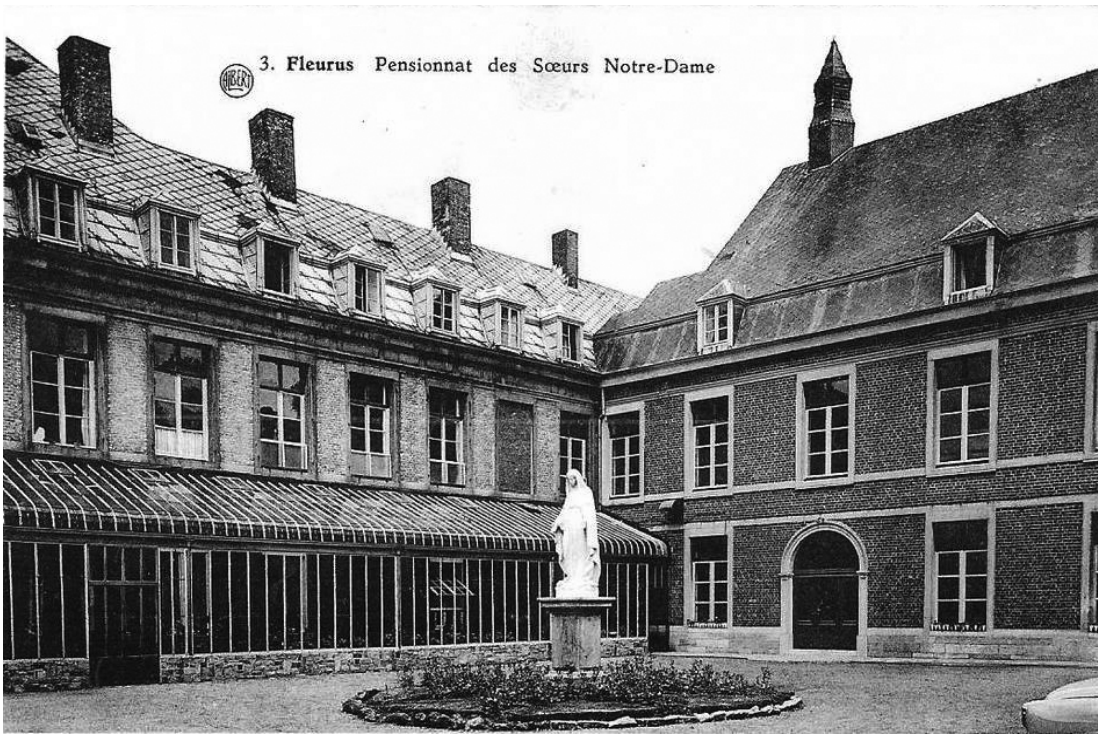
Un Pzw III du 35e Panzer Regiment traverse Perwez en flamme, sur les talons de l'armée française, le mardi 14 mai

20. Le centre d'évacuation de Fleurus

« Suivant les directives du plan d'évacuation de l'Armée, les blessés de première urgence du Corps de Cavalerie étaient dirigés sur l'ambulance chirurgicale légère 229 à Fleurus et les autres catégories sur Valenciennes (pour la 1ère D.L.M.) et Maubeuge (pour la 2e). Deux points d'embarquement par automotrices fonctionnaient à Marbais et Thuin. Dès le début des opérations, le Service de Santé du Corps de Cavalerie avait été renforcé d'une section sanitaire auto, dont les vingt voitures avaient été réparties aussitôt entre les corps de troupe et les postes de recueil de Court-Saint-Etienne et Gembloux. Le 12 mai, cinq autos sanitaires étaient fournies respectivement aux G.S.D. 38 à Leuze et G.S.D. 39 à Jodoigne pour compléter leur dotation organique. En raison de l'intensité des évacuations sur l'arrière, deux nouvelles S.S.A. de renfort avaient été demandées à l'armée. » Jean des Cilleuls : *Au corps de Cavalerie avec le service de santé (Septembre 1939 – Juillet 1940)*, p. 34.

« L'Ambulance chirurgicale se déploya à l'Institution des Sœurs Notre-Dame d'Andenne. Le choix

paraissait judicieux. Cinquante-deux lits étaient déjà installés. Après en avoir fait évacuer les pensionnaires, ils furent complétés par 100 brancards. (…) Suivant les directives de l'Armée, les blessés de première urgence furent tous dirigés vers notre ambulance. (…) Les plus gravement atteints furent évacués après révision des pansements. (…) Du 11 au 15 mai, l'ambulance fonctionna sans répit (…) 382 blessés furent reçus : 206 Français, 132 Belges, 43 civils, 1 Allemand. 105 d'entre eux furent opérés. Les autres furent évacués dans un délai aussi court que possible. (…). Le 16 mai, nous reçûmes l'ordre de faire mouvement. Tous les blessés furent évacués et le matériel replié. »
Extrait des souvenirs personnels du professeur André Sicard, ancien Médecin-Capitaine de l'Ambulance chirurgicale (AC 229) du Corps de Cavalerie[99].



Institut Notre Dame à Fleurus, centre d'évacuation des blessés français (la cour intérieure, sur une ancienne carte postale)

21. Le mardi 14 mai 1940 dans *Les Communistes*

(…)
Aux premières lueurs du jour, Raoul entre dans Nivelles. Après tous ces villages, ça, c'est une vraie ville. Pas seulement parce que c'est grand, ni qu'il y a des maisons à plusieurs étages ni les églises, les vieux monuments. Une vraie ville surtout parce qu'il y a encore du monde dedans, des civils. Et des gens, sous le ciel tout rose, il va faire un de ces beaux temps aujourd'hui, qui sortent des maisons, à l'aube, ouvrent les volets. Des magasins d'alimentation. Pas très ravitaillés, mais enfin. Un café, un petit estaminet pour les ouvriers qui vont à leur travail. Bon Dieu, un jus, ce n'est pas de refus. Raoul n'a pas de quoi payer, mais on le sert. Les gens dans les rues, au bout d'un moment, on comprend que ce sont pas les indigènes, mais des réfugiés. Le centre de la ville a brûlé le douze mai, un bombardement d'avions, le malheur, c'est la Collégiale… Depuis ce moment, les troupes françaises ont été retirées de la ville, on a eu

[99] Document communiqué par M. Van Dorpe, conservateur du Musée du Corps de Cavalerie français 1940 (Jandrain-Jandrenouille).

une petite alerte…
Raoul remonte dans la voiture. Comme il arrive vers le quartier brûlé, où les ruines des maisons écroulées et calcinées sont une vraie désolation, sous le ciel maintenant tout bleu, il voit brusquement des gens qui se mettent à courir. Raoul est si habitué au bruit des chars et des camions qu'il a oublié les avions même devant leur œuvre… Et voilà à nouveau l'enfer. Je vous jure que Raoul n'a plus sommeil, et ce n'est pas le café arrosé. Toute la ville est une tempête où les êtres humains courent comme des souris, cherchent un trou, se croisant, tournant en rond, les autos qui passent accélèrent, des trains de chevaux épouvantés, hennissant, font un cirque insensé, où des voitures versent, et par dix fois la sanitaire doit changer de direction pour éviter d'être prise dans cette démence, tandis qu'au-dessus tournent, tournent et soudain piquent les dragons ailés, les oiseaux sifflant la mort, et tombe à droite, à gauche… cette fois c'est pour nous… dans un bruit de verre et de tonnerre… les bombes et les maisons… les morts… les flammes… les cris… la poussière énorme qui cache tout soudain… la poussière !
Combien de temps cette première vague a-t-elle duré ? Une heure ou dix minutes ? Personne ne peut le dire. Pas Raoul. On ne peut plus avancer par là avec une voiture parce que le sol est absolument, totalement jonché de verre brisé, des rues entières. Il y a dans les ruines à l'état naissant quelque chose qui stupéfie : à l'instant, ceci était une maison… maintenant ce n'est plus rien… et des meubles demeurent en suspens sur les plaies béantes, et des gens ensanglantés et fous traversent portant une femme par les pieds et sous les épaules…
Comme enfin Raoul trouve l'issue, une rue plus large, où l'on peut passer entre les débris, le ciel se remet à crier la fin du monde, et la deuxième vague s'abat sur Nivelles…[100]

A la sortie de la ville, par un grand soleil et un ciel immense, paisible et bleu, d'un bleu éclatant, au milieu des décombres, la grande pancarte que Raoul se souvient d'avoir vue, passant par là dans l'autre sens avec Jean le 10 mai, toujours ironiquement debout : VISITEZ NIVELLES — SA COLLEGIALE — SON CLOÎTRE DU XIIe SIECLE…
Quand la sanitaire arrive dans ce petit village de l'autre côté de Nivelles[101], où le G.S.D. campe depuis la nuit, dans un grand champ d'arbres fruitiers sous lesquels, tant bien que mal, se dissimulent les véhicules, tout le monde dort encore. Si bien que Raoul ne fait pas sensation et qu'il s'empresse sous un prunier de ranger sa bagnole, et de se pagnoter dedans, dans une couverture sur un brancard.[102]

---

[100] M. Georges Lecocq, de la *Société Royale d'Archéologie, d'Histoire et de Folklore de Nivelles et du Brabant Wallon*, nous a écrit *« Nous avons retrouvé effectivement une petite trace du passage de Louis Aragon à Nivelles, où il se trouvait lors du terrible bombardement allemand du mardi 14 mai 1940, qui détruisit plus de 60% du centre de la ville. »* Nivelles avait été sévèrement bombardée le 14 mai à 13h15. Dans le centre ville, la Collégiale Sainte-Gertrude, les maisons qui y sont accolées, le Cloître, la Cave du Chapitre et l'Hôtel de Ville (ancien palais abbatial) furent alors détruits. Le lendemain ; à 9h les bombardiers allemands seront de retour, dévastant les quartiers autour de la Grand Place et divers endroits sur une longueur d'un kilomètre — notamment à l'avenue Albert et Elisabeth et au milieu du Mont-Saint-Roch.

[101] Le 14 à 14h, le G.S.D. 39 s'était replié de Corbais à Bornival, à l'ouest de Nivelles.

[102] Pp. 244-246. Le 14 mai, Aragon répond à une lettre de Jean Paulhan qui l'avait entretenu des intrigues de Drieu la Rochelle et Jean Schlumberger à la NRF : *« La veille du jour où votre lettre m'atteint j'ai quitté par trois fois des villes à l'instant où l'ennemi y entrait. Voilà quatre nuits que je ne dors pas, sauf sur un siège de voiture, et encore. J'ai vu mes camarades déchirés en miettes, il y a des balles dans les parois de ma voiture, je regarde en vous écrivant brûler une ville traversée ce matin. J'ai cru ne jamais revoir qui j'aime. Le ciel est constamment tournoyé d'oiseaux terribles, et trois fois depuis que j'écris ces lignes j'ai dû m'interrompre pour me mettre à plat ventre (merci, en passant, pour* Calligrammes*, reçu dans les conditions les plus surprenantes pour ce livre). Je ne dis rien de tout cela pour me vanter, ni pour m'excuser. C'est comme ça, c'est comme ça, et j'en suis heureux, et je ne voudrais pour rien au monde changer de sort. Je bénis le ciel d'être encore assez jeune pour faire ce métier sans gloire, et pouvoir ne pas rougir au milieu des hommes. Mais il est vraiment impossible de ne pas rapprocher tout ceci de l'étrange et abject délire de ceux qui entendent donner et être seuls à donner, de leurs confortables vieillissements, des leçons de patriotisme. »* (*Le temps traversé,* op. cit. p. 96.) Drieu la Rochelle qui dénonçait la publication d'Aragon dans la NRF (les premiers chapitres des *Voyageurs de l'Impériale)* en ces termes : *« Écrivain patriote bien qu'anti-démocrate, je ne veux plus collaborer à ne revue qui abrite en temps de guerre les écrits de l'ex-directeur d'un grand journal politique, Aragon, d'obédience étrangère. »* Paulhan répondit : *« Je sais seulement qu'il est au front, où ni vous ni moi ne sommes, et exposé. (…) Il n'a jamais été, dans la Revue, un écrivain politique. Mais simplement le poète que la guerre a, jusqu'ici, le mieux et le plus fortement inspiré entre tous nos poètes. Et (il me semble du moins) le romancier qui a pris à toute une époque du roman français la vue la plus précise et la plus vaste. »* A Schumberger, Paulhan écrivit en août :

Etienne Morin, lieutenant au 11e Régiment de Dragons Portés (3e D.L.M.), a illustré son journal de guerre. Cette aquarelle représente la colonne de sanitaires qu'il a croisée sur son side-car au petit matin du 16 mai, sur la route Luttre de Pont-à-Celles.

Photos de Nivelles après le bombardement. La photo de gauche a été prise par un pilote de la Luftwaffe. A droite et ci-après, la Collégiale.

« La France avait besoin de soldats (fussent-ils communistes) capables de se battre à fonds, comme Aragon, et non pas de bourgeois, d'avance assurés que tout était perdu, comme Drieu. Elle n'a pas eu les soldats, voilà tout. Elle a eu (et d'abord comme officiers) les bourgeois sans espoir. » (*Le temps traversé* p. 95). Ce même 14 mai, Aragon écrit une lettre *« D'entre les chars et les armures »* à Elsa qui écrit le 24 à Paulhan : *« L'idée qu'il est en train de jouer avec la mort, avec cette passion qu'il met à jouer à n'importe quel jeu. »*.

22. Suite et fin de la guerre pour Aragon et la 3e D.L.M.

Le G.S.D. est revenu en arrière de la 1re Armée, à l'ouest du Canal de Charleroi, dans la journée du 15 mai. Il rejoint le QG divisionnaire à Rœulx dans la nuit du 15 au 16 pour s'installer à Thieusies, à 5 km à l'ouest de Roeulx. Partiellement déployé le 15 dans l'église de Bornival, il a envoyé quelques voitures sanitaires à Écaussines. A l'aube du 15, une quinzaine de bombes s'étaient abattues près de cette localité, sur un train transportant le IIe groupe du 3e régiment d'Artillerie de l'armée belge. Le convoi a été bloqué, les wagons en bois ont flambé, d'autres sont culbutés ou se chevauchent. Un canon a été soufflé 12 mètres plus loin. Il y a eu 22 morts et 21 blessés, certains retirés de la fournaise, qui seront secourus par le G.S.D[103]. La 3e D.L.M. passe la frontière le 18 mai (le G.S.D. cantonnera alors près du Cateau, à son point de départ du 10 mai[104]) et jouera son rôle dans la bataille des Flandres.

Le 26 mai, Aragon est cité à l'ordre de la brigade: *« Le général commandant la 3e D.L.M. cite à l'ordre de la Brigade le Méd.-Aux. Aragon. Aragon toujours volontaire pour les missions périlleuses, est resté presque constamment au poste de relais menacé de son GSD avec 4 à 6 voitures depuis le 17 mai, exécutant avec précision les ordres de son médecin divisionnaire pour les mouvements de poste, les soins et les évacuations des blessés, en particulier dans les journées du 21 au 25 Mai. »* Signé par le général de La Fontaine.
Le 28 mai, à la capitulation belge, La 3e D.L.M. tenait une position à l'Ouest d'Ypres.
Le 29 mai 40, Aragon qui, avec son unité, est encerclé dans la poche de Dunkerque, *« traîne* (...) *dans*

[103] Cf. de Fabrickers, *La campagne de l'armée belge en 1940*, Rossel éditions, Bruxelles, 1978, p. 236.
[104] P. 144.

une musette » les épreuves des *Voyageurs de l'impériale*[105]: *« Un poids bien encombrant. »*[106]. Le 1er juin, Aragon et son unité sont embarqués à Dunkerque sur un contre-torpilleur à destination de Plymouth. Le 2 juin Réembarquement de Plymouth, en compagnie de troupes marocaines. Le paquebot converti en transport de troupes essaie en vain de débarquer au Havre, à Cherbourg, à Saint-Malo et finit par atteindre Brest. Le 11 juin l'unité d'Aragon se trouve à Rugles (au sud de l'Eure, à 10 km au N-O. de L'Aigle). Combats aux environs de Vernon (Eure). Le 13 juin, Aragon a un petit accident cardiaque. Le 14 juin 1940 : entrée des troupes allemandes à Paris. Aragon se trouve à ce moment en Normandie. Le 19 juin, la 3e D.L.M. franchit la Loire aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire, à 6 km au Sud d'Angers). Vers le 20 juin, Aragon est fait prisonnier de guerre à Angoulême (Charente), il réussit à s'échapper tout de suite après avec six automobiles et trente hommes. Le 22 juin, c'est la signature de la convention d'armistice franco-allemande. Le même jour, Aragon, faisant preuve d'héroïsme exemplaire, ramasse, sous le feu ennemi, des blessés, ce qui lui vaudra une citation à l'ordre de l'armée, la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palme. Quand le 2 septembre.1940, en tant que Général Commandant en chef et Secrétaire d'État à la Défense Nationale du gouvernement de Vichy le général Weygand décerne à Aragon officiellement la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palme, on lira dans le texte officiel: *« Aragon, Louis, médecin du G.S.D. de la 3e Division Légère Mécanique, Médecin Aux. d'un courage et d'un dévouement absolus. A donné au cours de la campagne l'exemple de l'abnégation la plus complète. Toujours volontaire pour les missions périlleuses, a relevé sous le feu, le 22 juin 1940, des blessés n'appartenant pas à la Division et a permis, par la rapidité de son intervention, de sauver la vie à plusieurs d'entre eux. »*

Le 25 juin, Aragon se trouve à Villetouraix, par Ribérac (Dordogne), et le 28, il reçoit un télégramme d'Elsa expédié le 12 juin de Bordeaux, et lui répond: *« J'ai couru exactement tous les dangers. Mais enfin tout est bien, je parle d'un point de vue strictement personnel, et je suis l'objet d'une deuxième distinction, si bien que tu ne reconnaîtrais pas ma poitrine. »*[107] Elsa le retrouve dans des circonstances qu'Aragon racontera plus tard :

« Elsa m'a retrouvé d'une façon surprenante cinq jours après l'armistice du côté de Nontron, Dordogne, venant d'Arcachon où les Allemands l'avaient rattrapée partiez in extremis de Paris. Elle ne savait pas le numéro de ma division, et se promenait sur les routes en cherchant l'insigne « Austerlitz » qu'elle m'avait vu porter, quand, après 80 km d'errements, elle l'a aperçu sur la poitrine d'un officier à qui elle a demandé s'il me connaissait, sans avoir remarqué que c'était une général, et par hasard le mien, et par hasard il me connaissait. Nous ne nous sommes plus quittés, c'est plus sûr. Nous sommes restés sur place un mois, Elsa mangeant avec les officiers et j'ai été démobilisé le 1er août. De là un moins au château de R. de Jouvenel en Corrèze où j'ai repris figure humaine, car la Belgique, les Flandres, Dunkerque et après passage en Angleterre la campagne de France de la Basse-Seine à la Dordogne, ça vous met par terre un type de 43 piges, qui a un foie, et depuis Dunkerque, un cœur en compote. Je vous dirais que je n'ai pas compris comment on ne m'a pas fait tuer. J'ai eu une guerre qui n'est pas racontable, ça a l'air d'une vantardise, et pour les quelques fois où je me suis laissé aller à en parler, j'ai bien vu la petite rigolade dans l'œil des gens. Donc… Enfin je n'ai été fait prisonnier qu'une fois, le 24 juin à Angoulême, et suis parvenu avec tous mes bonhommes à fiche le camp. D'après le livre de bord, si j'ose dire, de notre unité, nous avons traversé vingt fois ce qu'on ne peut pas appeler les lignes allemandes. Je suis d'ailleurs affligé d'une croix de guerre avec une étoile pour les Flandres et une palme pour la France, et j'ai été doté par le Général Weygand de la médaille militaire. Ce serait une longue histoire à raconter. Et le nez que ça fait faire à certains. » [108]

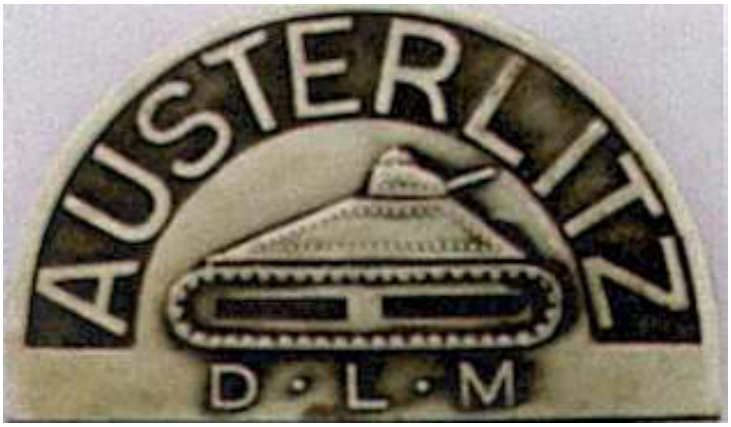
---

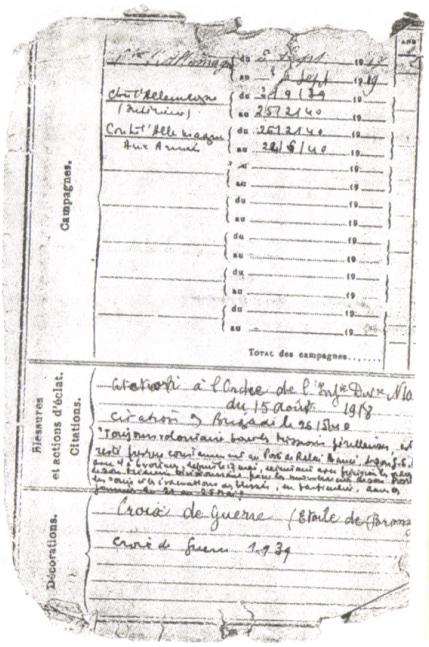
[105] *Les Voyageurs de l'impériale* est le troisième livre du cycle *Le Monde réel* dont *Les Communistes* sont le cinquième et dernier. C'est sous l'occupation et dans la clandestinité qu'Aragon écrivit le quatrième livre : *Aurélien*.

[106] Lettre à Jean Paulhan, 11 juin 40.

[107] *Le Temps traversé*, op. cit. pp. 103-104.

[108] Lettre d'Aragon à Georges Besson, 20 décembre 1940.





L'insigne de la 3e D.L.M., grâce auquel Elsa retrouva Aragon en Dordogne, et la sixième page du livret militaire d'Aragon, portant le texte de la citation du 26 mai 1940.

23. Annexe (I) : Aragon et la médecine militaire.

En 1946, Aragon prononce une conférence aux Journées médicales de la clinique de Broussais. Il y aborde son rôle de médecin auxiliaire.

« En 1917 j'étais, il faut le dire, devenu médecin auxiliaire dans l'armée française. Et, comme vous le savez, on appelle médecins auxiliaires dans l'armée française des gens qui ne sont pas du tout médecins. Mais c'est un beau grade, je n'en médirai pas. C'est le mien dans notre armée depuis vingt-neuf ans, j'ai fait deux guerre en cette qualité et, adjudant en 1917, j'y suis demeuré adjudant en 1939-1940, c'est mon bâton de maréchal : il en vaut bien un autre.

C'est la coutume de médire des médecins militaires. C'est une coutume sotte. Ils jouent tout aussi bien au bridge que les autres médecins, et ma foi, en campagne, ils font ce qui se peut, qui n'est pas grand-chose quand on n'est pas médecin militaire. Pourtant, d'une guerre à l'autre, il n'est pas possible, même au témoin le plus borné comme moi, de ne pas remarquer que la médecine a dû faire de grands progrès : car assurément, dans cette guerre-ci les blessés mouraient moins facilement que dans l'autre, et je soupçonne les médecins d'y être pour quelque chose. Mais je dois aussi à la médecine militaire ce que vous me permettrez d'appeler une fière chandelle. Si le fait un peu baroque pour quelqu'un comme moi de m'être trouvé médecin auxiliaire ne m'avait pas fait en 1939, dans l'armée du Général Gamelin, un sort un peu hors série, il est infiniment probable que je n'aurais pas aujourd'hui le sadique plaisir de parler médecine à des médecins… »

24. Annexe (II) : Le retour documentaire en Belgique.

Lorsqu'il prépare le 5e tome des *Communistes*, Aragon effectuera plusieurs voyages documentaires.

L'un de ceux-ci l'amènera dans les Ardennes françaises et en Belgique. Le récit de ce voyage documentaire a été publié dans le n°7 de la revue *Présence ardennaise*, et réédité dans le n°29 de *La Nouvelle Critique* (septembre-octobre 1951).
L'expédition documentaire d'Aragon en Belgique commence dans les Ardennes françaises, et le mène de La Roche au pont de Monthermé (où Aragon cherche la casemate blindée camouflée en chalet, qu'il décrira, et qui inspirera à Julien Gracq son roman *Un balcon en forêt*[109]. Puis c'est la visite de Flavion, en Belgique, village de l'Entre-Sambre et Meuse (entre Florennes et Dinant), à la recherche d'Aristote, le P. C. du général Martin. Puis c'est la route de Morialmé, près de Florennes, et le hameau de Bultia, à sept kilomètres de Charleroi. Aragon y cherche le lieu exact où trente officiers et quarante sous-officiers et soldats de l'état-major du 2e Corps furent tués dans un bombardement – ainsi que quelques civils. Le bombardement est dans le roman par les yeux de l'abbé Blomet.
Aragon se rend ensuite à Nallines (Ham-sur-Heure), avant de repartir vers la France et Sedan.
Cette expédition fait l'objet d'une étude plus complète accessible sur le site de notre société, mais elle intéresse notre travail dans la mesure où Aragon ne visite aucun des lieux traversé par le G.S.D. 39 ni même par la 3e D.L.M. comme si Aragon n'avait besoin que de ses souvenirs pour décrire ceux-ci.

25. Sources

25.1. Livres

Aragon, Louis : *J'abats mon jeu*, Editeurs Français Réunis, Paris, 1959.
Balace, Francis : *Jours de guerre (n°4) : Jours de défaite I*, Édité par le Crédit Communal, Bruxelles, 1991.
Benoist-Méchin, Jacques : *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident*, Éditions Albin Michel (trois tomes), Paris, 1956.
Bernard, Colonel Henri : *Panorama d'une défaite — Bataille de Belgique-Dunkerque 10 mai-4 juin 40*, Éditions Duculot, Paris-Gembloux, 1984.
Correspondance générale Aragon-Paulhan-Triolet : *Le temps traversé*, Gallimard, Paris 1994.
Crokaert, Jacques : *La guerre oubliée — 18 jours qui ont permis Dunkerque* Éditions Le Scorpion, Bruxelles, 1976.
Daix, Pierre : *Aragon,* Éditions Flammarion, Paris, 1994.
Delater, Docteur G. : *Avec la 3ème D.L.M. et le corps de cavalerie janvier-juillet 1940*, Éditions Arthaud, Paris, 1946.
de Fabrickers : *La campagne de l'armée belge en 1940*, Rossel éditions, Bruxelles, 1978.
Dessanti, Dominique : *Les clés d'Elsa — Aragon Triolet — Roman vrai,* Éditions Ramsay, Paris, 1983.
Durocher, Charles : *10 mai-28 mai 1940 – La campagne des 18 jours*, Éditions Libro Sciences, Bruxelles, 1978.
Gaziaux, Jean-Jacques : *Souvenirs de guerres du pays de Jodoigne*, chez l'auteur, Louvain-la-Neuve, 1990.
Genotte, Colonel BEM P. : *Le 11e Régiment de Dragons Portés dans les combats sur la position de couverture — Bataille de la Petite Gette 10 mai-13 mai 1940*, Édité par le Syndicat d'initiative, Orp-Jauche, 1982.
Gilles, Fernand : *1945 : KG — La fin d'un symbole*, chez l'auteur, Jodoigne, 1995.
Laby, Hubert : *Waremme - Maastricht - Canal Albert - Huy - Hannut - Tongres - Petite Gette - Mai 40 - septembre 44*, Hubert Laby Editeur, Faimes, 2005.
Leblanc, Raymond : Dés pipés, Journal d'un Chasseur Ardennais, André Gilbert éditeur, Bruxelles, 1942.
Leuilliot, Bernard : *La guerre d'Aragon et de Jean de Moncey*, in *Aragon et le Nord – Créer sur un champ de bataille*, études réunies par Stéphane Hirsch et Marie-Christine Mourier, Camelia Presses

[109] *« Il y avait pour moi dans cette image un symbole très simple, un condensé significatif qui me parlait beaucoup : la guerre au sous-sol, la paix au premier étage. »* Entretien avec Jean-Louis de Rambures pour le journal *Le Monde* (1970) repris dans Julien Gracq, *Entretiens*, Paris, José Corti, 2002, p. 11.

Universitaires de Valenciennes, Valenciennes, 2006.
Ristat, Jean : *Album Aragon* Éditions Gallimard, collection La Pléiade, Paris, 1997.
Rousseau, Michel : *1939-1940 L'Armée française (pendant la drôle de guerre) en images*, Éditions SODIM, Bruxelles, 1977.
Roy, Claude : *La conversation des poètes*, Gallimard, NRF, 1983.

25.2. Articles

Albertini Jean : *La Conférence de Broussais d'Aragon*, *Faites entrer l'infini* n°36, décembre 2003.
Buffetaut, Yves : *Panzer contre chars français : le point de vue allemand*, *Batailles* n°26, février-mars 2008.
Barbanson, Erik : *Etienne Morin : aquarelles de guerre, le journal d'un officier de dragons portés en mai 40*, *Histoire de guerre* n°74, novembre-décembre 2006.
Barbanson, Erik : *Mai 1940 : 3e DLM contre les 3. Et 4. Panzer-Divisionen : La première bataille de chars de l'histoire*, *Histoire de guerre* n°68, avril 2006.
Barbanson Erik, (avec le témoignage d'Auguste Deymier) : *Deux aspirants sous la cuirasse*, *Histoire de Guerre* n°92, printemps 2010.
Denis, Eric : *La 1er Armée de Blanchard*, *Histoire de Guerre* n°90, Janvier-février-mars 2010
Ferrard, Stéphane : *Mai 1940, les panzers étaient les meilleurs !*, *Batailles – histoire militaire du XXe siècle* n°26, février-mars 2008.
Le Borgne, Claude (Général) : *Les Communistes, vue cavalière*, *Faites entrer l'infini* n°30, décembre 2000.
Lyet, Lieutenant-Colonel BEM : *La couverture de la prise de position de la 1ère armée française sur la position Dyle par le Corps de Cavalerie Prioux*, *L'Armée La Nation* 1er Mai 1955, 10e année n°5.
Manceau Henri et Robinet René ; *Aragon dans les Ardennes Sur les sources d'un roman*, *La Nouvelle critique* n°29, septembre-octobre 1951.

25.3. Sites

www.france1940.free.fr (sur l'ordre de bataille français en 1940).
www.chars-francais.net/archives/unites/1940 (sur les unités blindées françaises en 1940).
www.nivelles.be (office du tourisme de Nivelles, avec une page historique).
http://rha.revues.org (Revue Historique des Armée)
www.skynet.be/frat.royale.cha (site de la fraternelle des Chasseurs ardennais).
www.3dlm.info (site d'un groupe de jeu en réseau qui a pris le rôle de la 3e D.L.M. et qui lui consacre des pages historiques).
www.2emecuirassiers.com (site mémorial du 2e Régiment de Cuirassiers).
www.asphm.com (site de l'Association de Sauvegarde du Patrimoine Historique Militaire, La Wantzenau).
www.regiment-premier-guides.com (site du 1er Régiment de guide - belges)
www.mil.be (site de la Défense belge, et plus particulièrement la page « cavalerie » pour que question des Guides)

25.4. Autres sources

Morgan Tircher et Patricia Sturbelle, Me Gilles et les habitants de Jodoigne qu'ils ont associés à nos recherches. M. Robert Van Gorpe, conservateur du *Musée du Corps de Cavalerie français 1940* à Jandrain-Jandrenouille. Les habitants de Crehen (et notamment M. Alfred Maurice), d'Huppaye et de Fleurus qui ont réservé un accueil amical à nos interrogations incessantes. M. Georges Lecocq, de la *Société Royale d'Archéologie, d'Histoire et de Folklore de Nivelles et du Brabant Wallon*.

25.5. Illustrations

La photo d'Aragon et son livret sont créditées dans l'*Album Pléiade* comme appartenant à une collection particulière. Les photos de la colonne de sanitaires et de l'opération en campagne viennent du livre de M. Rousseau. Les photos de la « joyeuse entrée » viennent de la série *Jours de guerre.* Les photos des

engagements des 11-13 mai viennent du remarquable ouvrage d'Hubert Laby, *Mai 40 – septembre 40*. Les autres photos viennent du net ou de la revue *Histoire de guerre*. L'organigramme de la 3e D.L.M. vient du net mais il a été développé par nos soins. Les photos de Jodoigne-Souveraine sont les nôtres. Les photos d'uniforme viennent du site de l'Association de Sauvegarde du Patrimoine Historique Militaire. Les cartes ont été réalisées par nos soins.